

BIBL. NAZ.

VITT. EMANUELE III

148

H

8

NATOLI



M É M O I R E S

D E

MISTRISS ROBINSON.

THE JOURNAL OF THE

ROYAL SOCIETY OF MEDICINE

AND ITS AFFILIATED SOCIETIES





Mrs. Robinson
N^o. 27. 9^{bre} 1758.

copie d'après l'original en 1758.



M É M O I R E S

12

D E

MISTRISS ROBINSON,

CÉLÈBRE ACTRICE DE LONDRES,

Contenant des détails curieux sur sa carrière dramatique et littéraire ; ses amours avec le prince de Galles ; son voyage en France , et ses relations avec le duc d'Orléans et plusieurs personnages célèbres ;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

Traduit de l'anglais sur la dernière édition.



DE L'IMPRIMERIE D'EGRON.

A P A R I S,

Chez OUVRIER , Libraire , rue Saint-André-des-Arcs , n°. 41.

A N X. — 1802.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE
NEW YORK, N. Y.

1911

1911



1911

1911

1911

1911

AVIS DU TRADUCTEUR.

L'HÉROÏNE dont je traduis la vie, ayant droit, par ses talens littéraires, son amabilité, ses grâces, à la sensibilité de ceux qui sont distingués par cette qualité précieuse, il ne me reste rien à dire pour éveiller l'intérêt des Lecteurs. La livrée du malheur est de droit celle du mérite. Ne nous étonnons donc pas qu'elle l'ait portée dès l'âge le plus tendre. Adorée des hommes, trop sensible, et trop faible pour résister aux pièges dont ils environnent la beauté, elle devait en être victime. Femmes, qui n'avez déjà que trop d'analogie avec madame Robinson, puissent ses erreurs servir à vous prémunir contre le poison qui coule des lèvres mensongères de vos adorateurs ! Il leur faut une victime : la plus belle est celle à qui ils décernent le prix, et qu'ils immolent avec plus de plaisir sur l'autel de l'inconstance et de la légèreté. Tremblez ! résistez ! triomphez ! que l'avenir offre

des exemples contraires à ceux de la faiblesse, qui, chaque jour, fait verser des pleurs amers ! Que le nouvel exemple que je présente à votre critique vienne à l'appui de ce que j'ai dit, pour vous faire éviter plus sûrement les dangers auxquels nous exposent le monde et ses futilités, la jeunesse et son inexpérience, les hommes et leur adulation !

M É M O I R E S

D E

MISTRIS ROBINSON.

LORSQUE l'armée de Fairfax assiégeait Bristol, que les troupes étaient occupées dans les faubourgs, une partie de la cathédrale fut détruite par le canon, avant que le prince Rupert se rendit, et l'architecture de ce monument superbe qui, en le voyant, portait à la réflexion, perdit alors ce qui en faisait l'admiration des curieux. Non loin de la montagne sacrée, dont les tours antiques résistèrent aux ravages du temps, était jadis un monastère de l'ordre de Saint-Augustin; ce bâtiment formait une partie des limites qui cédèrent à l'ennemi, et devinrent en un instant un monceau de ruines. Ce couvent ne fut jamais rebâti dans sa première splendeur, quoique cependant on en reconstruisit une partie. On éleva en cet endroit une maison simple, d'architecture

moderne (1), au-devant de laquelle il y avait un petit jardin dont les portes s'ouvraient du côté de la cathédrale, (maintenant appelée la Pelouse du collège). A l'ouest étaient les débris de la cathédrale, et derrière la maison se trouvait le vieux cloître du monastère de Saint-Augustin, lieu plus propre à inspirer le goût de la méditation que tous les monumens de l'antiquité.

Dans cette demeure vénérable était une chambre dont la distribution triste et singulière annonçait avoir été une partie du monastère : elle était soutenue par des colonnes gothiques et tombantes ; elle ouvrait sur le sanctuaire de la cathédrale, non-seulement par les croisées qui ne donnaient qu'un demi-jour, mais encore par un petit escalier étroit, au pied duquel était une porte de fer hérissée de pointes, qui conduisait tout le long du cloître. C'était encore dans cette situation en 1776, et je ne doute pas que ce ne soit encore de même à cette heure.

Le 27 novembre 1758, dans cette habitation terrible que j'appellerai désormais la maison de la cathédrale, et pendant une nuit terrible, je vins dans ce monde de duplicité et de douleur. Je me rappelle d'avoir souvent entendu dire à ma mère qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vu de

(1) Cette maison était presque inhabitable en 1792.

nuît plus affreuse que celle où je reçus le jour : on entendait avec fracas le vent-siffler dans les tours de la cathédrale, la pluie tomber en torrens contre les croisées de la chambre qu'occupait ma pauvre mère ; enfin cette tempête était un présage de celles qui influèrent toutes mes actions : car en vain ai-je désiré pendant ma vie un instant de repos ; il m'a toujours fui. J'ai senti sans intervalle l'aiguillon de l'inquiétude, de la douleur : puissai-je ne pas dire celui des regrets !...

De la branche paternelle, je descends d'une famille respectable d'Irlande, dont le nom originaire était Macdermolt, que mon grand-père changea contre celui de Darbz, nom d'un château qui lui échut en partage. Mon père, né en Amérique, était un homme d'un esprit mâle, fin, et avait une probité, une intégrité peu communes. Plusieurs anecdotes bien connues, qui sont irréfragables, ont été rapportées pour prouver ses qualités ; même dans le cours de ces Mémoires, j'en citerai qui confirmeront ce que je viens de dire. Ma mère était arrière-petite-fille de Catherine Seys, une des filles et des co-héritières de Richard Seys, écuyer de Boverton Castle, dans le comté de Glamore. La sœur de ma grand-mère se nommait Anne, et épousa Pierre lord King, neveu en ligne droite de l'illustre et savant Jean Locke : nom qui vaut à lui seul la célébrité qu'on

peut désirer, comme celle qu'on peut acquérir. Catherine Seys était femme de beaucoup de mérite, auquel elle joignait une grande piété, vertu qu'elle transmet à sa fille, et que l'on admire même dans sa sœur lady King (1). Elle mourut lorsque ma mère n'était encore qu'enfant, laissant une fille qui eut le malheur de perdre son père peu de temps après. Privée de soins paternels, ma grand'mère fut confiée aux soins de la mère de mon père, et passa sa jeunesse dans cette famille qui résidait dans le comté de Glomorgan. Depuis cette époque jusqu'au mariage de ma mère, j'ignore les événemens qui eurent lieu; tout ce que je sais, est que ma mère, quoique mariée assez malheureusement, eut toujours une conduite exemplaire jusqu'à sa mort, qui arriva en 1780. Ma grand'mère Elisabeth consacra une partie de son temps à la botanique; elle passait fréquemment plusieurs mois avec lady Tynt de Haswell dans le comté de Somerset. Cette dame était sa marraine, avait pour elle mille bontés, et lui donnait l'exemple des vertus les plus rares; la menait avec elle visiter les indigens, les vieil-

(1) Collings rapporte le trait suivant : Cette dame, dit-il, épousa Pierre lord King, avec lequel elle vécut toujours dans la plus parfaite union, quoiqu'il eût un caractère un peu difficile.

lards, les infirmes, auxquels elles distribuaient des remèdes propres à leurs maladies, et rarement passaient-elles un jour sans donner des preuves de leur charité et de leur piété.

Ma mère était de de Bridge-Woter dans le comté de Sommerset, née dans une maison occupée maintenant par Jonathon-Chubb, écuyer, qui était un des parens de ma mère. Ce seigneur réunissait aux avantages de la nature, le don d'un esprit sain et élevé, fortifié des charmes de la philosophie, et eut par-là droit à l'estime générale.

Ma mère n'était pas ce qu'on appelle une belle femme, mais elle avait une figure agréable, et des manières si engageantes, qu'elle ne manqua pas d'adorateurs, parmi lesquels se trouva un gentilhomme nommé Storr, qui chercha à lui faire la cour : mais son cœur avait parlé pour un autre ; et quoique ses parens désirassent qu'elle épousât M. Storr, le sentiment l'emporta sur le devoir, et l'amant rejeté s'éloigna du lieu qu'elle habitait. Il partit pour Bristol, d'où peu de jours après son arrivée il s'embarqua pour les Indes sur un vaisseau marchand, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Ma mère parlait souvent de lui avec l'éloge que méritaient ses rares qualités ; elle n'eut que trop de sujets de regretter d'avoir, par son indifférence, privé la société d'un individu fait pour en être l'ornement ; avec celui-là, sans

doute , elle eût pu connaître le bonheur qui ne lui fut que trop étranger avec celui qu'elle lui avait préféré. Ma mère avait de vingt à trente ans à l'époque de son mariage ; la cérémonie se fit à Dungatt dans le comté de Sommerset. Peu de temps après mon père partit pour Bristol , et la seconde année de leur union , cette femme , tendre et sensible , connut les charmes de la maternité , et donna le jour à un fils qui fut toujours digne de la tendresse de ses parens , et qui les honora toujours sincèrement (1). Trois ans après , ma mère eut une fille nommée Elisabeth , qui mourut de la petite vérole à l'âge de deux ans et dix mois. Cette perte fut très-sensible à ma mère , qui ne pouvait guère s'en consoler que par la naissance d'une autre fille , et c'était moi qui devais , en recevant le jour , pour un instant essuyer ses larmes : c'est ce qui arriva à peu près dix-huit mois après la mort d'Elisabeth. Après moi , ma mère eut encore deux fils , l'un nommé Guillaume , qui mourut à l'âge de six ans ; et Georges , qui est maintenant établi marchand à Leghorn en Toscane.

(1) Le frère estimable dont je parle se nommait Jean ; il mourut le 7 décembre 1790 à Leghorn en Toscane , où il était établi marchand depuis plusieurs années.

Tous les enfans de ma mère, excepté moi , étaient remarquablement beaux ; les garçons surtout avaient une belle peau , des cheveux bruns, des yeux bleus, remplis d'expression et de vivacité ; et joignaient à ces dehors séduisans des manières engageantes.

Quant à moi , jugez de la différence qu'il y avait entre nous : j'avais, surtout étant jeune, la peau noire, basannée, mes yeux étaient trop larges, en proportion de mes autres traits qui étaient petits, ronds, avec une teinte de mélancolie qui ne sied point à l'enfance, et qui détruit en général cet intérêt tendre que l'enfance crée autour d'elle. La différence qui existait entre mes frères et moi, quant à ce qui a rapport à la beauté, n'empêcha cependant point que mes parens ne me chérissent tendrement ; mon père, surtout , auquel je ressemblais beaucoup, avait pour moi une prédilection toute particulière. Quant à l'expression mélancolique de ma figure, les événemens de ma vie justifient la nature d'avoir, en me la donnant, présagé mon sort ; l'expression de mes yeux l'était des sentimens de mon cœur ; celle de ma tristesse, l'emblème des malheurs de ma vie ; car les maux progressifs que me causa ma trop grande sensibilité , pouvaient être lus dans mon enfance, sur ma physionomie, et c'est ce qui fortifie cet adage :

L'enfance dénote les impressions , les dispositions de l'âge mûr. — Elle est le livre qu'on peut ouvrir pour connaître le sort et la destinée d'un enfant.

J'entendais soir et matin , de la chambre dans laquelle je passai ma plus tendre enfance , se répéter , par les échos du voisinage , l'orgue et le chant des chantres , qui étaient à la cathédrale , qui , comme je l'ai dit , était adjacente à la maison que nous occupions. Je me souviens des heures heureuses que je passai à les écouter ; car dès ma plus tendre jeunesse j'ai eu le plus grand goût pour la musique , pour celle qui est tendre , pathétique. Mon cœur me redit à cet instant même encore , les sensations qui me charmerent alors ; combien je désirais pouvoir unir ma faible voix aux antennes des choristes ; et pour les mieux entendre , j'allais m'asseoir sur les degrés d'un escalier qui conduisait au cloître , et qui me rapprochait du centre de ces innocens plaisirs , qui ne développèrent que trop ma funeste sensibilité. Oh ! toi , présent des Dieux qui tout à la fois nous rend heureux et malheureux , qui d'une main distribue le bonheur , de l'autre verse sur nos jours le poison le plus affreux , cesse de persécuter celles qui t'adorent en te maudissant ; ou bien ne leur fais connaître que le charme qu'il y a à ressentir les doux effets de

ta présence, et tu seras toujours adoré. Souvent j'obtenais de la bonne qui nous gardait, la faveur signalée de me laisser près du pupitre qui servait à supporter le livre du grand-chantre ; rien ne me pouvait distraire ; j'y restais même dans la saison la plus sévère. Je trouvais toujours du plaisir, excepté lorsque je rencontrais les regards farouches d'un vieillard, nommé Jean Lenoir, surnom que lui avait mérité sa barbe et la couleur de sa peau. Son emploi était d'être sonneur et marguillier de la cathédrale, et je ne le rencontrais que trop souvent pour mon malheur, ou pour mieux dire, les plaisirs de mon enfance. Aussitôt que je sus lire, je m'amusai à déchiffrer les épitaphes et les inscriptions des monumens les plus antiques du cimetière de la cathédrale. Une histoire mélancolique n'a jamais manqué d'éveiller mon intérêt, ou d'exciter mon attention, et avant que j'eusse atteint sept ans, je pouvais répéter les vers que Pope fit à la mémoire d'une dame malheureuse, puis l'élegie que Mason fit sur la mort de la belle comtesse de Coventry, ainsi que plusieurs autres petits poèmes sur d'autres sujets du même genre. On me donnait depuis plus de deux ans des maîtres pour commencer mon éducation. M. Edmund Boadrip m'enseignait la musique, et mon père, pour m'exciter à l'apprendre, me fit cadeau

d'un très-beau forté , de la composition de M. Kirkman , le premier facteur qui fût alors. La seule musique qui me charmât était celle qui excite l'âme aux grands mouvemens , et dont la teinte lugubre ne sert que mieux à en faire mouvoir tous les ressorts. Les deux premiers morceaux que j'appris furent : l'un , la célèbre ballade de Gray , commençant par ces mots : *Quand la mer mugissait avec fracas* ; l'autre , sont les stances pathétiques du poëte Lyttelton , dont les premiers mots commencent ainsi : *Heures pénibles qui m'accablez*. Quoique j'eusse peu de voix à sept ans , cependant je chantais ces stances avec le goût que m'inspirait ma sensibilité naturelle , et j'y mettais une expression si déchirante , que ma mère , encore peu de temps avant sa mort , me dit n'avoir jamais pu me les entendre chanter sans l'émotion la plus vive. Depuis cette époque , sans doute , elles ne lui rappelèrent que trop ses peines et ses douleurs ; mais alors elles lui étaient étrangères. Et ce ne fut que par l'analogie que je devais avoir avec elle , que je ne sus que trop bien exprimer le sentiment et ses effets.

Les premières années de mon éducation furent dirigées par mesdemoiselles More , sœurs de la dame de ce nom , dont on a si souvent célébré les rares talens. Elles étaient cinq sœurs , qui

toutes consacrèrent leur temps à l'emploi sublime et difficile d'élever la jeunesse. J'allais chez elles tous les jours; mais je n'y couchais pas. Leurs talens*, leurs grâces, firent une impression profonde sur mon esprit; à cette heure même encore, il me semble les voir, leur parler, les entendre; et c'est plus le cœur encore que la mémoire, qui tient registre des faits, par lesquels leur mémoire me sera toujours chère.

Et voilà ce qui prouve la supériorité de certains événemens sur d'autres qui, en apparence, ont plus d'importance. On se rappelle de ceux auquel le cœur prit part, tandis que ceux-ci s'engloutissent pour jamais dans la nuit des temps et de l'oubli.

La première fois que j'assistai à une pièce, était celle donnée pour le bénéfice du célèbre Powell (1), qui marchait alors vers la réputation la mieux présagée, si la mort n'avait baissé son rideau funèbre, sur sa tête, et terminé, à la fleur de sa vie, les jours d'un homme qui eût égalé son maître. Ce naissant artiste jouait le rôle du roi Léar. Sa femme, depuis madame Fisher, faisait celui de Cordelia; mais non avec ce talent qui excite l'admiration, et en présage

(1) Elève de Garrick.

de plus grands. Toutes les jeunes élèves de mesdemoiselles More étaient à cette représentation, à cause que ces dames avaient pour pupilles deux filles de M. Powell. Madame Kemble, épouse de Jean Kemble, alors miss Hopkins, y était aussi avec nous, ainsi que la fille de madame Palmer, ci-devant mademoiselle Pritchardet, depuis madame Lloyds. Je parle de ces faits, seulement pour faire honneur à ma mémoire.

Mon père, à cette époque, jouissait d'une grande fortune, et la partageait avec sa famille; de laquelle il faisait alors le bonheur. On ne nous refusait donc ni maîtres, ni plaisirs, ni dépenses; et ma mère, la plus tendre des femmes et des épouses, consacrait tout son temps à faire le bonheur de son époux adoré, et à prévoir pour ses enfans ce qui pouvait assurer le leur. Elle pensait que les principes d'une éducation suivie, leur serviraient dans leur carrière, soit à éviter les écueils de la vie, ou soit à les braver lorsqu'ils sont cruels et inévitables : c'est pourquoi elle avait sur ce point une sollicitude si vive. Si ma mère fut coupable envers nous, ce ne fut que par une trop grande indulgence, que par trop de soins : ce qui nous servit à sentir plus vivement les privations que nous éprouvâmes depuis; mais alors pouvait-elle prévoir les changemens qui arrivèrent à la fortune de

mon père, quand le commerce offrait chaque jour plus de ressource à ma famille, lorsque non-seulement nous, mais encore de nombreux amis jouissaient dans notre maison, d'un luxe, d'une abondance, d'une prodigalité qui égalaient la générosité naturelle des auteurs de mes jours, et que pouvait défrayer leur fortune. Chaque instant ajoutait à leurs succès, comme chaque heure semblait augmenter leur félicité domestique : et ceci dura jusqu'à ce que j'atteignisse ma neuvième année. Alors un changement inattendu eut lieu, et dans l'instant où tout nous présageait pour l'avenir l'existence la plus heureuse, richesse, luxe, honneurs, s'évanouirent comme l'éclair le plus rapide. Quelqu'un dont je n'ai jamais bien pu découvrir le nom, gagna sur l'esprit de mon père de suivre un plan aussi périlleux que romanesque, qui était d'établir sur les côtes de Labrador, la pêche de la balcine, et de civiliser les Indiens qui habitent les Esquimaux, en les occupant à cette entreprise hasardeuse. Pendant deux ans ce projet occupa tous les instans de mon père : il y réfléchissait le jour, il y pensait la nuit. Le sourire d'une prospérité bien étayée, ne pouvait tranquilliser son esprit agité. Et tandis qu'il ambitionnait d'étendre sa réputation au-delà des mers, il ne voyait point combien il était hasardeux de compromettre sa

fortune assurée, pour courir après celle qui n'était que trop incertaine, et qui devait nécessairement engloûtir celle dont il était maître.

Ma mère, contente de l'abondance dont elle jouissait, tremblait à l'idée seule de ce qui pouvait la compromettre; elle s'efforça, mais en vain, de dissuader mon père de cette fatale entreprise. Mais dans son enfance, ayant été élevé à parcourir les mers, peut-être ne cédait-il qu'à un attrait irrésistible, que sent souvent le pilote, pour se retrouver sur un élément qui n'est pas sans charme pour celui qui le connaît. Il résolut de partir. Ou bien, né en Amérique, peut-être voulait-il se servir de ce prétexte pour aller revoir les premiers lieux qu'il habita. Il possédait d'ailleurs un esprit très-actif, qui le portait autant même à faire le bien de son pays, qu'à ne rien négliger de ce qui pouvait concerner ses intérêts particuliers. Fixé sur un sol étranger, il ne pouvait se dissimuler que les rapports de sa patrie deviendraient par ce moyen, plus immédiats avec ceux de la Grande-Bretagne. Je ne me mêlerai pas d'examiner quelle raison le déterminâ au parti qu'il prit. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir caressé ce rêve imposteur, combattu les raisons que l'amour-propre pour sa famille, la prudence, isolée même de tout autre motif, pouvait lui suggérer, il résolut de mettre son

système à exécution, et devint une trop malheureuse victime du prestige dont il était séduit. Préoccupé, absorbé même de cette importante affaire, mon père partit pour la capitale, où à son arrivée, il présenta son plan au feu duc de Hilsboroug, ainsi qu'aux sieurs Hugh Pallifer; dernier comte de Bristol, au lord Chatam, père de Guillaume Pitt, maintenant ministre, au lord chancelier, Northington, (qui m'avait tenu sur les fonds baptismaux) sans nommer d'autres personnes également distingués par leur naissance et leur mérite, qui toutes, non-seulement approuvèrent, mais exaltèrent le motif qui avait donné naissance à ce plan vaste et lumineux. Ceci semblait aux yeux de l'auteur en assurer le succès, et loin de l'en faire désister, devait le lui faire embrasser avec plus d'ardeur; aussi mon père, cédant au pouvoir de son imagination égarée, comptait que la pêche de la baleine, qu'il méditait faire faire, lui rapporterait au moins autant que celle de Groenland. Il avait en Angleterre de nombreuses connaissances dans ce commerce, qui, selon lui, seconderaient tous ses efforts, et lui feraient remporter le prix qu'il ne voulait devoir à la fortune qu'autant que l'honneur le couronnerait. Les principes de mon père étaient sévères sur ce point. Mais il n'y avait dans ce projet rien qui dût l'alarmer; au moins de ce

côté avait-il des données certaines de la réussite de son plan : car le seul moyen de faire le commerce avec distinction , est assurément d'avoir des correspondans qui soient , autant que nous , amis de l'honneur et de la probité : ce qui malheureusement servit de piège à mon père dans son opération , et ce qui donna plus de poids à cette entreprise , c'est qu'il n'avait rien à désirer sous ce rapport.

Afin de faciliter l'exécution de son dessein , mon père crut indispensable d'aller demeurer deux ans en Amérique , le proposa à ma mère , qui , ayant pour la traversée une répugnance invincible , n'entendit parler de ce voyage qu'avec une horreur et un chagrin extrêmes. C'est ce qui , pour un instant , combattit la résolution de mon père , et faillit de l'en détourner pour jamais ; mais soit qu'il se fût trop avancé avec les personnes qu'il consulta , ou soit seulement que la fatalité l'ait désigné comme une de ses victimes , il partit sans emmener avec lui ma mère , qui n'avait pu se déterminer à le suivre. Il la laissa en Angleterre , pour y compter avec regret les jours de l'éloignement de son époux , et y voir arriver la première époque des revers , des chagrins et des malheurs de sa famille.

Avant qu'il fit voile pour l'Amérique , il avait placé mon frère , comme apprentif , dans une

maison de commerce à Leghorn ; moi et mon plus jeune frère devions rester avec ma mère à Bristol , jusqu'au terme des douleurs occasionnées par l'absence d'un époux trop regretté , et duquel ma mère n'aurait pu se consoler , s'il nous avait séparé d'elle : car , supposé même qu'elle l'eût suivi , peut-être aurait-il exigé ce sacrifice en raison de notre éducation. C'est ce qui aurait toujours occasionné des différends entre les auteurs de mes jours : car ma mère ne voulut jamais se séparer de moi.

Immédiatement après le départ de mon père , les besoins , le luxe même des habits et des modes ne cessaient de nous être accordés avec profusion ; on nous donnait même avec trop d'indulgence les superfluités de la vie : car toute ma garde-robe s'achetait à Londres , et on favorisait mes fantaisies , mes caprices même les plus extravagans , avec cette profusion , cette prévention que l'on a pour un être que l'on distingue de la classe ordinaire. Enfin , je passais ma vie , tous mes instans , soit à chanter , à jouer du clavecin , à réciter des élégies , à faire quelques vers ; et tandis que je me perfectionnais à ces talens superflus , ma mère idolâtrait même l'idée qu'elle avait de ce que je devais être un jour.

Plusieurs années avant le départ de mon père pour l'Amérique , il avait quitté la maison où

j'étais, et en avait pris une dans le même lieu, mais plus grande et plus commode pour sa famille : il l'avait richement meublée : elle contenait en argenterie, en provisions de toutes sortes, tout ce que le luxe pouvait faire désirer, et prouver autant le goût de celui qui l'occupait, que son désir de faire jouir de tous les agrémens de la vie sa famille et ceux qui l'honoraient de son amitié. Cette disposition du caractère de mon père avait influencé toutes les dépenses relatives à ses enfans : le lit dans lequel je couchais était du plus beau cramoisi ; ma garde-robe était en tout genre de ce qu'on pouvait trouver de plus beau. L'attention de mes parens avait été de prendre pour nous une maison de campagne située à Clisston, dont l'air est très-pur ; et nous y passions régulièrement tout l'été. Enfin, jusque dans les plus petites choses, j'éprouvais les marques de la tendresse la plus vive ; car ma mère ne me laissait jamais coucher hors de chez elle, de crainte qu'il ne m'arrivât quelque accident lorsque ses soins maternels ne pourraient y remédier.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels ma mère reçut exactement de son époux les lettres les plus tendres, où cependant il lui laissait entrevoir la témérité de ses démarches ; ce qui l'affligeait sensiblement. Elle le fut bien plus,

lorsqu'il mit plus d'intervalle entre ses lettres ; et que lorsqu'il lui faisait parvenir de ses nouvelles, ce n'était plus avec cette effusion, ce charme qui faisait jadis toute sa joie. Maintenant il employait un style embarrassé, et écrivait plus par devoir que par l'impulsion seule que le cœur connaît. L'affliction de ma mère en remarquant ce changement devint sans bornes : à cela succéda un silence de plusieurs mois, qui ne lui apprit que trop tôt qu'elle n'avait plus sur mon père l'empire d'une femme adorée. Elle gémit en secret de ce que sa timidité l'avait décidée à se séparer de son mari, dont elle n'avait jamais pu accuser la tendresse avant son départ : elle craignit et prévint tout ce qui arriva ; et le cœur ulcéré de la douleur la plus amère, apprit enfin le secret fatal qui lui avait jusqu'alors caché l'étendue de son malheur. Il se taisait parce qu'il ne pouvait convenir de la vérité ; et tels sont les hommes qui bravent la foi promise à leur épouse. Ils n'osent encore avouer leur infidélité ; ils voudraient pouvoir se la déguiser lorsqu'ils la rendent évidente à celle qui est intéressée à l'ignorer. Ma mère chercha à connaître la vérité ; et après quelques observations, elle sut qu'une maîtresse moins timide avait promis à mon père de partager son sort sur le fragile Océan, et même de se fixer avec lui tout le temps qu'il resterait en Amérique.

Cette nouvelle l'anéantit presque entièrement ; elle dont l'esprit , quoique vigoureusement organisé , n'était que trop porté aux désirs de la tendresse : elle se résigna cependant à la sévérité de son sort, dont je connaissais l'injustice, étant alors à même d'apprécier sa tendresse pour mon père, et l'exacte candeur de toutes ses démarches. Souvent elle s'attendrissait avec moi , me parlait de ses chagrins , de ses alarmes ; de cette certitude déchirante de ne plus être aimée de celui à qui elle devait le bonheur d'être mère. Elle me peignait ses chagrins avec une teinte si touchante , que nous nous trouvions souvent pleurant , entrelacées dans les bras l'une de l'autre ; et quelque furent les motifs de consolation que lui offrait mon ingénuité et ma tendresse , elle ne pouvait , sans les alarmes les plus justes , se voir abandonnée sans l'espoir du retour de celui qu'elle avait tant aimé ; elle en sentait les conséquences plus pour nous encore que pour elle. C'est ainsi que la sensibilité nous perce de mille traits , prend des formes diverses pour nous faire mieux sentir la perte de celui qui nous la rendait chère , et qui peut-être avait été le premier à nous y faire croire. L'illusion cesse. Qu'a-t-elle de plus à nous faire éprouver cette sensibilité traîtresse , qui fait de ses adorateurs autant de victimes éternelles ? Qu'a-t-elle ? .. C'est alors qu'elle exerce

son empire plus despotiquement que lorsque l'objet adoré embellissait de tous ses charmes la magie de sa présence : on se reproche ses actions, ses soins, ses soupirs ; on se reproche tout , d'avoir même été heureux de ne plus l'être , et les femmes surtout portent cette angoisse à l'excès du délire ; elles s'accusent d'être les seules coupables , quand trop souvent l'objet indigne de leur choix a seul occasionné les tourmens qu'elles souffrent.

Le plan qui faisait tout l'espoir de la fortune chimérique de mon père se trouva faux : les Indiens se réunirent en corps contre lui, ravagèrent l'habitation qu'il avait formée, assassinèrent ses gens, et jetèrent de ses effets dans la mer ce dont ils ne pouvaient profiter. Les protecteurs qui avaient applaudi à son entreprise, qui lui avaient promis une protection maritime, ne la lui ayant pas accordée, il se trouva sans protection au milieu d'un pays presque désert, n'ayant ni argent, ni moyens, au milieu d'un sol ingrat qui n'offrait de tous côtés que la misère la plus affreuse. Ce malheur fut bientôt suivi d'un autre ; et pour compléter sa ruine et celle de sa famille, et faire honneur à des engagements de commerce, qui toujours furent sacrés pour lui, il ordonna qu'en Angleterre on vendit sa maison, ses meubles : ce qui nous força

d'abandonner le lieu que nous habitions, et à devenir la proie des vicissitudes les plus pressantes. Ce fut à cette époque que ma mère connut le mérite des prétendus amis qui l'avaient entouré jusqu'à ce jour : elle connut, par le creuset de l'adversité, jusqu'à quel point ils devaient lui être chers, les services qu'elle pouvait attendre d'eux, et enfin le nombre auquel elle pouvait donner ce nom tant profané. Plusieurs, avec une compassion affectée, pleurèrent ou feignirent de pleurer, tandis que d'autres, avec un souris perfide, condamnaient les dépenses de la maison, celles qu'on avait faites pour nous dans notre enfance ; l'élégance qui caractérisait ma mère dans son ameublement, ainsi que dans sa toilette ; ils allaient même jusqu'à dire que l'hospitalité, la générosité qu'elle avait toujours montrées, n'avaient été occasionnées que par une ostentation ridicule et un luxe insultant. On n'en blâmait pas moins mon père, quoiqu'il fût absent ; car on avait au moins la justice de penser et de dire que ma mère, pendant un si court espace, n'avait pu à elle seule disséminer une fortune immense.

Ce fut vers ce temps que mon frère Guillaume, qui donnait alors les espérances les plus flatteuses, mourut : nous le perdîmes presque subitement ; ce qui manqua de nous priver aussi de

ma mère : car peu préparée à ces coups inattendus , elle les ressentit avec une telle violence , que ses forces purent à peine lutter contre elle. Cependant le temps , qui console de tout , lui procura les ressources qu'il ne refuse à personne , et l'amitié vint de son baume consolateur apposer le premier appareil aux blessures que l'amour avait faites. Lady Erskine , veuve du lord de ce nom , résidant à Bristol , lui offrit tous les charmes que recèle ce sentiment , et elle s'y livra avec transport. Petit à petit son amie lui fit recouvrer sa sérénité , tandis que la religion apposait son cachet de résignation aux traverses qui l'accablaient de toute part. Ce qui l'affectait davantage était la perte de l'affection de son époux. On lui disait souvent qu'il était toujours en Amérique avec sa maîtresse.... et cela ne pouvait que lui faire couler dans les larmes le temps qui devait avoir lieu jusqu'à son retour. Enfin , après l'expiration d'une autre année depuis l'époque dont je parle , elle reçut l'ordre de le joindre à Londres. La plume peut à peine décrire les émotions de son cœur à cette nouvelle : elle devait donc sous peu être en proie aux dédains insultans d'un époux infidèle , ou soutenir les regards caressans de cet être repentant. Dans l'un ou l'autre cas , sa situation était pénible ; car elle l'aimait encore trop tendrement pour ne pas désirer le retour

sincère de son cœur , pour ne le pas provoquer par l'affabilité de ses manières , et peut - être par là pour s'exposer à plus de rigueur. La lettre de mon père, qui n'était que froidement honnête ; demandait surtout que ses enfans fussent du voyage. Souvent , avec des yeux remplis de larmes , elle nous regardait en espérant de nous sa réconciliation ; d'autres fois elle craignait que l'entier dérangement des affaires de mon père ne lui fit regarder comme un fardeau le devoir également sacré pour tous deux , mais en général mieux rempli par la mère , celui de nous élever et de nous entretenir jusqu'à l'instant où nous pourrions ne lui plus être à charge. Enfin , nous partîmes pour Londres.

Je n'avais pas encore dix ans , quoique pour ma taille et l'expression de ma figure et de tous mes traits , l'on pût aisément m'en donner treize à quatorze. Mon frère George était de quelques années plus jeune que moi. A notre arrivée à Londres , nous allâmes chez mon père , qui avait loué un appartement dans le quartier appelé Spring-Garden. Il nous reçut , après trois ans d'absence , avec un air mêlé de froideur et de joie ; il embrassa ses enfans en pleurant , pouvant à peine articuler un mot. L'agitation de ma mère ne peut se sentir que par les femmes qui ont été épouses fidèles , mais trompées : on la

sent sans pouvoir la décrire. Mon père l'embrassa, mais froidement, et ce fut pour la dernière fois; car elle avait, pour jamais, perdu le cœur de son mari. Aussitôt que les premiers complimens furent finis, mon père dit à ma mère, qu'il était déterminé de retourner en Amérique, et de nous placer, jusqu'à son retour, dans une maison d'éducation; qu'il lui ferait une pension payable où elle voudrait: ainsi qu'elle s'occupât de trouver une famille respectable où elle pût vivre. Ce fut un coup de foudre pour ma trop intéressante mère; qui n'était coupable ni de crime ni de faiblesse. Elle se tut, se contentant, en silence, d'accuser mon père d'une cruauté qui ne lui présageait que trop qu'une séparation cruelle et non méritée allait avoir lieu pour toujours...

Ce fut en vain que ma mère essaya de lui faire changer de résolution, et en appelait à son ancien amour, pour prononcer un jugement moins sévère. Mon père, retenu par un enchantement fatal, devenu l'esclave d'une femme jeune et artificieuse, méconnaissait le pouvoir du sentiment, et abandonnait à une chimère le bonheur, la félicité de toute sa famille, dont son épouse légitime était le premier ornement. Ce trait d'infidélité, est le seul écart qu'on puisse reprocher à mon père; mais aussi marqua-t-il

d'une teinte lugubre le reste de son existence. Il sentit, il gémit sur l'impropriété de sa conduite; son âme grande, généreuse et loyale ne put que lui reprocher son infidélité pour une femme qui ne méritait que des éloges, et l'adoration de quiconque n'eût pas été destiné comme lui à être le jouet de ses passions, et la victime d'un attachement infortuné.

Peu de jours après notre arrivée à Londres, mon frère et moi fûmes mis dans une maison d'éducation à Chelsea. La maîtresse du séminaire où l'on me plaça était à peu près l'une des femmes la plus extraordinaire, faite pour être à la fois l'ornement et la disgrâce de son sexe; elle se nommait Meribath Lorengton, femme étonnante pour les talens et la capacité, ayant reçu une éducation très-distinguée, et joignant aux avantages d'un esprit supérieur, les talens acquis les plus estimables. Son père, qui se nommait Hull, avait été, dès son enfance, formé à élever la jeunesse, et depuis même, avait été maître de pension à Earl-Court, près Fulham. Peu après son mariage, ayant perdu sa femme, il résolut de donner à sa fille l'éducation la plus suivie. Meribath, de bonne heure, eut le goût pour les sciences, ainsi que pour ce qu'on appelle talens acquis; elle s'adonna avec le zèle le plus vif à apprendre les langues française,

latine et italienne. Elle devint géomètre, et joignait à ces perfections, celle de peindre sur la soie. Mais, hélas ! un vice seul détruisait ou éclipsait tous ces avantages, et affaiblissait ses facultés tant au moral qu'au physique. Ainsi, chaque jour et à chaque heure, ses talens, son esprit, cédaient quelque chose à son intempérance, et tout le pouvoir de la raison, semblait s'absorber par ce vice affreux. Le peu de lumières que j'ai acquises, je les dois à cette femme extraordinaire; et quand elle n'était point accablée par l'effet de l'intempérance, elle prenait plaisir à m'instruire. Elle avait seulement cinq à six jeunes pupilles, et j'avais le bonheur d'être sa favorite; elle me prenait avec elle, après les heures d'école, m'appelait sa petite amie, et prenait un plaisir singulier à me faire causer. Quelquefois même nos conversations prenaient sur nos nuits, car elle m'avait fait mettre un lit dans sa chambre, et nous discourions sur ses affaires particulières, ainsi que sur ses rapports domestiques, et j'avais pour elle l'affection la plus sincère; et les leçons qu'elle voulait me bien donner, fixaient particulièrement mon attention. Je me rappelle qu'un jour elle parlait du vice qui dégrade encore plus les femmes que les hommes; mais son excuse pour s'y adonner, était l'abandon qu'elle avait éprouvé d'un amour chéri, et elle me déclara, avec regret,

qu'elle ne s'y était livrée que pour se consoler de sa perte ; et qu'effectivement , elle avait moins ressentis depuis cette époque, les regrets qui l'accablaient.

Je fus de plus en plus confiée aux soins de mademoiselle Lorengton ; car je ne voyais que très-rarement ma mère, qui passa ce temps dans la famille respectable d'un ecclésiastique, et que je ne voyais, comme je l'ai déjà dit, qu'une fois par semaine. Je m'appliquais soigneusement à mes études ; elle me les faisait aimer , et je pris , par ses soins, un goût si décidé pour la lecture , que je le conserve encore aujourd'hui, malgré les traverses et les contrariétés de la vie qu'il m'a fallu souffrir ; mais ce goût y a apporté un palliatif, ou pour mieux dire, un engourdissement.

Mademoiselle Lorengton avait la complaisance de me faire lire devant elle , et même de lire devant moi ; elle voulut bien aussi m'apprendre les règles de la poésie , et avait l'indulgence d'applaudir aux productions enfantines que je lui présentais. J'en conservai un volume, que je composai lorsque je n'avais encore que douze ou treize ans ; mais comme le sujet favori de mes poésies était le cruel et déchirant amour, je ne le montrai à ma mère que lorsque j'allais les publier , et peu de temps après mon mariage.

J'avais coutume de prendre le thé tous les dimanches avec ma mère. Pendant une de mes visites, un officier de marine, ami de mon père, me vit, eut la bonté de m'admirer, et de me demander en mariage. Ma mère, surprise de cette proposition, lui demanda quel âge il supposait que je pouvais avoir. Quinze ou seize ans, répondit-il, et lui ayant dit que je n'en avais pas encore treize, il voulait à peine le croire; mais ce qui lui ayant été confirmé une seconde fois, il remit à son retour des Indes, à me présenter ses vœux, espérant qu'alors peut-être je ne serais pas encore mariée. Il partit peu après, et devint le jouet des eaux, au milieu desquelles il perdit la vie, et nous laissa regretter que des talens aussi rares n'aient pas fait plus long-temps l'ornement et le charme de la société.

Il y avait deux ans que j'étais avec mademoiselle Lorengton, lorsque le dérangement de sa fortune l'obligea de se retirer. La singularité de son père n'y contribua que trop : il était mal-propre, dégoûtant, et s'habillait à la manière de ces vieux juifs ou diseurs de bonne aventure; il avait laissé croître sa barbe, qui, alors devenue blanche, lui donnait l'apparence la plus parfaite avec celle d'un magicien; il mettait une tunique persanne, qui donnait à son extérieur un air burlesque fait pour effrayer les jeunes pupilles.

confiées aux soins de sa malheureuse fille. Ajoutez à cela que l'inconduite de mademoiselle Lorengton devint si évidente, que souvent au milieu de la classe nous avions les motifs les moins récusables pour nous convaincre du vice auquel elle n'était que trop assujétie. Ces événements réunis servirent à faire tomber son établissement, et on fut obligé de me retirer d'avec elle, pour me mettre dans une pension à Bateria.

La maîtresse de ce nouveau séminaire était une femme jeune encore, spirituelle et d'un caractère gai; sa fille n'avait que quelques années plus que moi, et elle était aussi aimable que jolie. J'aurais pu être extrêmement heureuse avec elles, si mon père, plus exact à tenir ses engagemens, n'avait obligé ma mère à diminuer de sa dépense ce qu'il en pouvait coûter pour mon éducation, parce qu'elle croyait plus nécessaire de laisser encore pendant quelque temps mon frère continuer la sienne, qui resta en conséquence chez le révérend M. Gore, à Chelsea.

Enfin, plusieurs mois se passèrent sans que mon père nous fît toucher de l'argent. J'avais près de quatorze ans, et ma mère prévoyant combien ma jeunesse pouvait être exposée, ayant été élevée si tendrement, et n'ayant plus l'avantage

de jouir de la fortune pour laquelle nous semblions être nés, projeta elle-même d'arracher, par son industrie et ses soins, les douceurs d'une vie auxquelles nous n'avions été que trop accoutumés. En conséquence, sachant que le plan que mon père avait voulu exécuter était impraticable, et que loin d'augmenter sa fortune, il avait tellement dérangé ses affaires, qu'il ne pouvait plus nous faire tenir les secours qu'il nous avait payés exactement jusqu'alors, et qu'il eût continué à nous faire tenir, s'il n'eût pas été aussi gêné, elle projeta, d'après l'avis de ses amis, et exécuta elle-même un plan ; mais n'anticipons rien.

Les personnes qui m'entouraient flattaient mes espérances personnelles, et voulaient sans doute tempérer la mélancolie qui semblait augmenter chaque jour, ne voyant autour de moi que des tableaux faits pour l'accroître. Je croyais difficilement qu'une personne de mon âge pût assez intéresser un homme, pour qu'il réparât, par le don de sa main, la rigueur du sort, qui chaque jour prenait pour moi et ma famille une teinte plus lugubre. J'étais sérieuse, triste, froide même : comment pouvais-je espérer de plaire ! J'étais loin de posséder la vivacité, le semillant qui caractérisent ordinairement les personnes de mon âge, de mon sexe ; ce qui est presque toute

la recommandation de l'âge tendre, surtout lorsque la nature n'a pas oublié d'embellir tous ses traits, mais j'étais loin de pouvoir intéresser. La taciturnité qui me caractérisait devait éloigner de moi ceux qui, d'ailleurs, se seraient intéressés à ma jeunesse, et l'infortune avait déjà pris possession de ma destinée, puisqu'elle m'avait dès ma naissance dotée de l'extérieur fait pour la caractériser : la tristesse et la misanthropie. La seule idée qui pût m'offrir quelque charme et quelque intérêt, c'était celle de ma mère : je l'adorais comme étant ma plus tendre et ma meilleure amie. Elle avait le caractère gai, qui, quoique peu sympathique avec le mien, avait cependant le pouvoir de m'intéresser infiniment. Elle m'avait toujours traité avec confiance ; je lisais dans son âme ; je voyais et ses espérances et ses craintes sur ce qui regardait son mari, qu'elle ne se flattait jamais de revoir. Il est totalement perdu pour moi, me disait-elle avec amertume ; il oublie même ses enfans. Résolue de les soutenir seule par des moyens honorables, elle loua une maison au petit Chelsea, et la meubla à dessein d'y établir une pension : elle prit avec elle des personnes capables de partager ces soins, et de cette charge importante elle me confia la partie qui pouvait, en flattant mon amour-propre, m'inspirer tout à la fois du goût et

la connaissance des détails domestiques. Je m'occupais à montrer la grammaire anglaise; quant à la lecture, je faisais choix, tant en vers qu'en prose, des ouvrages que je croyais le plus propres à former l'esprit et le cœur de mes jeunes pupilles. J'avais aussi le soin de leur garde-robe; de les voir habiller et déshabiller par des domestiques que je surveillais. Les dimanches soir, je leur lisais l'histoire sacrée, et des passages de morale faits pour inspirer à leur jeune cœur le goût pour la religion sainte, sans lequel il n'y a point pour l'homme de vrai bonheur ici-bas, ni après que nous aurons terminé notre carrière. Peu de temps après que ma mère se fut établie à Chelsea, une soirée d'été, tandis que j'étais assise à la fenêtre, j'entendis quelqu'un qui poussait des soupirs semblables à ceux qu'une douleur très-vive arrache du cœur le plus oppressé: j'écoutais très-attentivement, pouvant à peine distinguer les objets à cause de l'obscurité profonde de la nuit; je distinguais cependant vers la porte cochère la figure d'une femme qui poussait les gémissemens dont j'ai parlé plus haut. Je descendis immédiatement, m'approchai d'elle; elle fondoit en larmes; et se plaignait de ce que je ne la reconnaissais pas. J'avoue que les haillons qui la couvraient l'avaient entièrement défigurée: elle était presque nne, ayant sur la tête

un chapeau qui lui couvrait presque tout le visage, en sorte qu'elle était méconnaissable. En lui donnant une pièce d'argent, je la priai de me dire quelle était la cause de la vive douleur où elle était plongée. Elle me prit la main, y posa ses lèvres brûlantes : Fille céleste ! dit-elle, vous êtes toujours aussi intéressante que je vous connus naguère. Repoussant le chapeau qui la cachait, ses beaux yeux noirs rencontrent les miens : il ne me fut plus possible de méconnaître mademoiselle Lorengton. Je la fis entrer à la maison, la fis passer dans ma chambre, et avec l'assistance de la dame qui était sous-maitresse française, elle changea de linge, d'habits, etc. Je lui donnai tout ce que je pus, tout ce qu'elle voulut accepter. Elle refusa, malgré mes instantes prières, de me dire la raison pour laquelle je la retrouvais dans un état aussi déplorable, me quitta même sans vouloir me donner son adresse, malgré les tendres instances que je lui en fis. Elle me promit de revenir sous peu de jours ; mais je ne la revis jamais, et n'eus que trop à regretter pour elle le sort fatal que les excès avaient attiré sur sa tête, et qui en avaient fait une victime malheureuse. Quelques années après cette catastrophe, j'appris qu'elle était morte dans la maison de charité de Chelsea, où l'avait amenée l'excès du vin, pour y terminer

sa carrière, martyre du crime monstrueux qui l'avait d'abord réduit dans la misère la plus affreuse, et enfin avait insensiblement détruit ses organes et sa vie. Le nombre des pupilles confiées aux soins, à la vigilance de ma mère, en peu de mois monta à dix ou douze. A l'instant où une indépendance honorable lui souriait et lui offrait l'espoir d'adoucir le sort de sa malheureuse famille, mon père revint d'Amérique : il fut humilié et se plaignit amèrement du parti que ma mère avait pris ; lui reprocha d'avoir avili son nom, terni sa réputation, en dévoilant ainsi au public le secret de sa situation pénible. Il avait les sentimens très-distingués, et si j'ose dire même un peu trop d'orgueil : c'est ce dont on peut avoir déjà eu une preuve lorsqu'il chercha à exécuter un plan qu'il n'avait projeté que pour l'agrandissement de sa famille. Il ne put donc soutenir que le rideau ne fût pas toujours resté tiré sur ses affaires personnelles ; tandis, disait-il, que l'espérance n'est pas encore éteinte, que le temps peut, doit et favorisera ma fortune, mes projets, et que peut-être je touche au moment de me voir récompensé par le succès, me voilà déshonoré pour jamais ? Ne pouvant plus longtemps supporter cette idée, il donna à ma mère l'ordre positif de quitter l'établissement qu'elle

avait formé ; et au bout de huit mois elle vit s'évanouir l'espérance la mieux étayée de pouvoir honorablement soutenir et pourvoir ses enfans. Elle revint à Londres , y loua un appartement dans les environs de Mazy-le-Bouc : mon père résidait dans la rue appelée Green , près de Grovenod-Squarre ; il donnait peu à sa famille , nous visitait rarement , et consacrait presque tout son temps à faire accepter quelques nouveaux projets relatifs à la côte de Labrador. Pour cela , il était obligé de solliciter le pouvoir de ses amis , afin de les voir couronnés du succès ; mais il n'eut jamais ce bonheur , et il eût mieux valu pour nous qu'ils fussent tous restés dans l'oubli le plus profond : nous eussions conservé , nous , un père , et ma mère un époux : mais elle savait qu'il vivait publiquement avec une maîtresse , et ne pouvait entretenir l'espérance flatteuse de le voir revenir à un amour légitime. Elle supportait ses peines avec une grandeur d'âme héroïque , qui naît toujours dans le cœur sacré d'une mère épuré par tous les vrais sentimens et les vertus sublimes. Cependant je jouissais de temps en temps de la société de mon père , il aimait à se promener avec ses enfans : souvent il venait nous chercher pour jouir de nos courses dans les prés de Mazy-le-Bouc : toujours il faisait rouler la conversation

sur ses affaires , et il portait la franchise jusqu'à convenir du regret qu'il éprouvait de ce que son attachement trop vif pour une autre que ma mère l'empêchât de se rendre entièrement à sa famille. Eléonoré, ajoutait-il, (c'était le nom de sa maîtresse) peut exiger, si je la quitte, une somme qu'il m'est impossible de lui payer ; ainsi il faut que je vive avec elle. Un jour que nous étions sortis ensemble , mon père ayant quelques affaires à communiquer à sir Nortington , il entra chez lui ; où nous fûmes reçus avec les marques de la plus grande politesse : mon père m'introduisit comme filleule du feu lord chancelier. Lord Nortington l'invita à dîner avec lui deux jours après. Depuis ce temps je vis moi-même souvent ce lord Nortington , et ne reçus jamais de lui que l'accueil le plus flatteur , quoique je ne fusse qu'un enfant ; car je n'avais pas encore quatorze ans : pour finir mon éducation , on me mit à la maison appelée Hoxford-House, où je restai là quelques mois. Si ma raison s'y perfectionna , si mon esprit et mon cœur s'y formèrent, ma taille n'y gagna rien , car à quatorze ans j'étais aussi grande que je le fus depuis, comme l'ont assuré quelques amis particuliers de la maison , qui m'ont connu à cet âge , qui m'ont vu depuis , et qui dans tous mes malheurs et les trop fréquentes contrariétés de

la vie que j'ai soufferte , ont toujours conservé pour moi cette affection précieuse qui adoucit les peines de la vie, et en tempère toute l'amertume.

Le goût que j'avais dans mon enfance pour la musique fit naître insensiblement celui de la poésie dramatique : j'employais tous mes loisirs à écrire des vers ; j'ai même fait le plan d'une tragédie. Souvent je réfléchissais au but où tous ces penchans extraordinaires pouvaient me conduire , et j'essayais de diriger mon imagination vers des goûts plus analogues à mon âge , à mon sexe et au sort infortuné qui m'accablait.

Le maître de danse de la maison d'Hoxford était M. Hapey , maître des ballets du théâtre de Covent-Garden : madame Hervey lui parla de moi comme ayant un goût décidé pour la scène. J'avais les traits plus formés qu'on ne les a ordinairement à mon âge , et l'embarras des affaires de mon père augmentant par la faillite d'un autre projet pour l'Amérique, on consulta ma mère , pour qu'elle se décidât à me destiner au théâtre; plusieurs citaient des femmes qui s'étaient conservées, dans cette profession, des réputations intactes , et c'est en quelque sorte ce qui arracha son consentement ; car elle le refusa long - temps , et toujours dans la crainte des dangers auxquels je pourrais succomber.

Cependant , l'espérance que je serais du petit nombre des vertueuses qui se trouvent même parmi les actrices, la gagna et la détermina à permettre qu'on consultât quelques acteurs , qui jugeassent de mes dispositions naturelles pour un art si difficile , et qui pussent me frayer le chemin de la gloire. Mon père , avant cette époque , avait quitté l'Angleterre , en assurant ma mère qu'il lui serait utile s'il le pouvait , et lui recommandant surtout ses enfans , pour lesquels il lui fit les recommandations les plus vives , les plus tendres et les plus sévères de veiller avec soin sur moi : je ne les oublierai jamais , ajouta-t-il ; mais je vous rends responsable de l'innocence de ma fille. Oh ! puissé-je encore la retrouver innocente à mon retour ! Si elle était déshonorée , je crois que je vous exterminerais. Ma mère écouta cette menace avec sa douceur ordinaire , mais , tremblante de la responsabilité qu'on lui laissait , car elle avait plus que la certitude que si mon père avait quelques reproches à faire sur cet article , ils seraient accompagnés de toute la sévérité qu'il pouvait y mettre : et combien de filles ont donné dans le travers malgré l'extrême vigilance de leur mère , malgré même que la tendresse et la confiance leur faisaient un devoir de confier aux auteurs de leurs jours les périls

qui les entouraient. Cette réflexion seule pouvait augmenter l'effroi dont ma mère se sentit pénétrée en entendant les derniers ordres d'un maître aussi rigide sur cet article, qu'elle le connaissait inébranlable dans ses résolutions. Si ma tendresse la rassurait, si même mes goûts sérieux lui présageaient qu'elle ne serait jamais exposée à la rigueur des menaces qu'elle entendait, sa prudence et son expérience lui disaient assez qu'une fille est d'une garde difficile, et que, malgré la surveillance la plus exacte, elle ne devient que trop souvent la victime de la séduction et des artifices des hommes. Je sollicitai si vivement ma mère, que peu de temps après le départ de son époux, elle me promit d'être présentée à M. Hull, directeur du théâtre de Covent-Garden. Il résidait alors dans King-Stren-Soho : il accueillit le désir que je lui témoignai qu'il voulût bien m'entendre déclamer le rôle de Jone-Thore, et me parut fait pour encourager mes essais. Peu après je fus présentée à M. Garrick. M. Murphy, poète célèbre, était aussi de la partie qui eut lieu dans la maison des Rozains in the Adelphi. Les éloges que M. Garrick me donna furent des plus flatteurs; il promit de jouer un rôle dans la pièce que nous choisirions pour début, ce que nous eûmes de la peine à fixer. J'étais trop jeune pour

entreprendre un rôle au-dessus de l'enfance : la dignité de la tragédie offrait peu de choix pour des dispositions aussi peu développées ; cependant il fallait choisir , et après quelques discussions on s'arrêta à me donner le rôle de Cordélia. Jamais je n'oublierai ni le rôle, ni la pièce.

Lorsque tout fut arrangé pour mon premier début , ma mère alors sembla se rappeler du dernier discours de mon père : elle vit alors le danger, qu'il lui avait recommandé de me faire éviter, m'environner de toutes parts, les sensations vives qui pouvaient s'élever dans mon âme, excitées par la magie et l'illusion qui de tous côtés entraîne et séduit une actrice. Par une peinture naïve et vraie des dangers auxquels j'allais être exposée, elle essaya de contrebalancer mon goût impérieux, qui ne me faisait voir et n'envisager que des triomphes, des applaudissemens dans une carrière où ma vanité avait tout à gagner aux dépens de quelques périls qui, suivant moi, ne pouvaient entrer en compensation avec les agrémens dont est récompensé un talent public. Quoique avec des goûts sérieux, la vie monotone me convenait peu, et j'eusse sacrifié mon repos domestique aux attraits qui me semblaient être le partage de celle d'un acteur qui pouvait espérer de se distinguer sur la scène. Un soir, tandis que ce plan était en

discussion , et que pour me disposer à paraître comme actrice, étant avec ma mère et quelques amis au théâtre de Drury - Franc, un officier entra dans la loge où nous étions et sembla réunir toute son attention sur moi; il me fixait souvent jusqu'à même me faire rougir : je fus heureuse, lorsque la pièce finit, de pouvoir échapper enfin à la *grossièreté* ou l'impolitesse de sa conduite envers moi. Il nous suivit de loin jusqu'au logis et apprit ainsi où nous demeurions. M. Garrick avait demandé instamment que j'allasse fréquemment aux spectacles jusqu'à ce que je fusse définitivement reçue au théâtre. Je venais d'achever ma quinzième année, et mon petit cœur palpitait d'impatience de voir arriver l'heure de mon début. Mes amis comptaient sur mes succès, et chaque répétition semblait encourager l'opinion avantageuse qu'on s'était formée de mes faibles efforts. L'officier étranger, dont je viens de parler, vint, comme nous; plusieurs jours de suite au spectacle : la délicatesse me fait ici taire son nom; tout ce que je puis dire de lui, c'est qu'il paraissait extrêmement agité en me voyant; il allait, venait et cherchait, mais vainement, à avoir place dans la loge où nous étions : les regards sévères de ma mère lui en interdisaient l'entrée; cependant la persévérance qu'un esprit corrompu met à

accomplir ses mauvais desseins, lui en assura pour ainsi dire le succès : non rebuté de ne m'avoir pas vu au spectacle, il m'écrivit et me fit remettre sa lettre par une domestique : n'ayant aucuns soupçons de ce que pouvait contenir cette lettre, je la décachetai et y lus la déclaration de l'amour le plus violent. L'auteur se disait fils de lady *** et me demandait en mariage : ma seconde impulsion fut de rendre ma mère arbitre de ce qui venait de se passer, de lui montrer cet écrit et de me soumettre en tout à ses décisions sages. Elle ne me dit rien de ce qu'elle projetait faire ; mais peu de jours après, mon nouvel amant se fit présenter à ma mère par un de ses amis, qui ne nous était pas entièrement inconnu : on parla de la profession à laquelle je me destinais ; il improuva ce parti et le contrebalança en espérant, disait-il, que si son amour était couronné, cela m'arracherait à une carrière indigne de moi. Sous ce rapport, ma mère accueillit l'hommage qu'il voulait m'offrir comme étant un moyen de me soustraire dorénavant au théâtre et à ses dangers ; quand un jour tout cet édifice s'écroula, par l'assurance que lui donna la même personne qui l'avait présenté, que le capitaine qui recherchait ma main était marié et avait des enfans : pour s'excuser de l'avoir introduit chez nous, elle ajouta qu'il ne s'était prêté

à cette démarche que parce que son ami , en lui parlant de l'admiration que je lui avais inspirée , lui avait laissé ignorer qu'il cherchât jamais à me tendre des pièges ; qu'aussitôt qu'il l'avait appris , et , mu par ce sentiment , guide de toute âme honnête , il s'était cru obligé de l'avertir des dangers que je courais. Elle ne tarda pas elle-même à me communiquer ce secret , et , quoique mon amant fut beau , jeune et aimable , il ne m'arracha pas un soupir ; car je ne voyais en lui que l'homme pour lequel je devais abandonner mes goûts dramatiques qui , sous ce rapport , exigeait de moi le sacrifice qui me fut le plus sensible. J'avais aussi à cette époque un autre admirateur , homme de beaucoup de fortune , mais presque assez vieux pour être mon grand-père : cette raison m'éloignait de lui et m'empêchait d'encourager son amour ; et pour tout dire , enfin , j'aurais sacrifié tous les hommes , les avantages qu'ils auraient pu m'offrir pour suivre le théâtre , qui me semblait seul réunir tous les avantages ainsi que tous les agrémens. Le public , prévenu en ma faveur et m'honorant de son attention particulière toutes les fois que j'allais au spectacle , affermissait mes résolutions loin de les diminuer : j'avais déjà été trop vue pour n'être pas observée , et lorsque je paraissais , on se disait à l'oreille :

voilà l'élève de Garrick , la Cordélia favorite du premier acteur de Londres. Combien ces observations flattaient ma vanité , animaient mon courage ; elles m'eussent donné du goût si je n'en eusse pas eu : jugez de l'effet qu'elles devaient opérer sur un cœur qui n'avait encore de passions , de goûts bien décidés que pour la scène : chaque jour m'apportait ou développait en moi de nouveaux charmes , de nouvelles grâces qui , joints à l'air de dignité qui m'avait caractérisé depuis mon enfance , semblait me présager les plus grands succès dans le genre de vie que je voulais suivre. Le sérieux de mes manières me servit même d'égide contre les attaques de ces hommes audacieux qui s'empresrent autour de la jeunesse , qui l'assaillent lors de son entrée dans le monde , et qui trop souvent triomphent de l'innocence lorsqu'elle n'est préservée que par les grâces enfantines qui la décorent , et qui sont pour le vice plutôt un encouragement qu'un motif sacré qu'ils doivent respecter : je n'opposais donc à toute l'artillerie de la séduction que la froideur et le dédain ; mes traits , sans en prendre la teinte empruntée , l'exprimaient sans le vouloir , et c'est ce qui m'a empêchée , en bien des occasions , d'être le jouet des efforts qu'employait le vice pour me séduire ou pour me perdre.

Garrick s'attachait à assurer mes succès, il n'épargnait ni travail ni peine pour y parvenir. En père tendre et affectueux, il semblait jouir des efforts de la nature pour m'assurer quelques triomphes. Quelquefois il dansait un menuet avec moi, puis il me faisait chanter une de ses ballades favorites. Il paraissait enchanté du son de ma voix, de l'expression de son timbre et du goût que j'ajoutais à tous ces avantages, qu'il comparait souvent à ceux qui distinguèrent si justement la célèbre Cibber. Jamais je n'oublierai les instans heureux que je passai avec M. Garrick; ils ne l'étaient pas en raison des louanges qu'il me donnait, mais à cause de la sympathie de nos dispositions. Il possédait au dernier degré l'art d'intéresser et d'attacher à lui ceux qui avaient l'avantage de le connaître; son souris était enchanteur, cependant il avait parfois dans la voix une certaine aigreur qui en imposait infiniment à ceux de qui il était mécontent: j'en fus moi-même déconcertée plusieurs fois, quoiqu'il me traitât toujours avec une bonté toute particulière, qui excite même encore mon admiration; mais qui ne peut m'empêcher de citer les traits particuliers qui distinguaient l'homme de talent, admiré de toute l'Europe, et qui lui payait si judicieusement le tribut d'éloges auquel il avait des droits si bien établis. Mais

continuons : Vis-à-vis de la maison que nous occupions , j'observais souvent aux fenêtres opposées , un jeune homme qui me regardait beaucoup avec un intérêt non dépourvu de sentiment , souvent masque imposteur , mais qui crée toujours la reconnaissance dans le cœur de l'individu qui en est l'objet. Ce jeune homme était beau ; il avait un air de dignité , de tristesse , qui excitaient à la fois la curiosité et la compassion , mais qui relevaient de beaucoup les charmes de sa figure. Lorsque j'approchais des fenêtres du salon , souvent il me saluait avec une émotion évidente. Je rendis compte de toutes ces circonstances à ma mère : de ce moment les volets restèrent constamment fermés. Ce qui excitait parfois mes ris , et l'indignation de ma mère : je m'amusais en pensant qu'elle prit ce moyen étrange de me préserver des hommages d'un homme , que je ne voyais aucune raison de craindre. Elle se fâchait de ce qu'elle était obligée de se priver du jour , de l'agrément de ses fenêtres , pour un étranger , dont le peu d'usage était à ses yeux déjà un vice impardonnable ; mais qui cependant pouvait n'être pas sans danger pour moi puisqu'il osait prendre la liberté de me saluer. Elle ajoutait à cela le désir qu'elle avait que je fusse mariée. Les soins dont j'étais l'objet lorsque j'étais en société ,

augmentaient ses craintes. Elle voyait dans chaque homme un séducteur, et à chaque instant un nouveau péril m'entourer. Aujourd'hui que je suis mère, ce titre sacré ne m'apprend que trop combien étaient justes les alarmes de celle qui me donna le jour. Ce sentiment agit impérieusement sur l'âme sensible d'une femme dépositaire de l'innocence et du bonheur futur de sa fille. Quelle charge pour celles qui veulent se pénétrer de son étude ! Qu'elle est difficile à remplir pour celles douées de sensibilité et de vertu ! Parmi les amis qui nous visitaient chaque jour, il y en avait un nommé M. Wayman, pour lequel ma mère avait une estime toute particulière. Le célèbre M. Coxe, dont le suffrage n'a pas besoin d'autre éloge, aimait et distinguait M. Wayman. Un jour il proposa pour le dimanche suivant une partie de plaisir à laquelle ma mère ne put se défendre de me mener. On avait choisi Greenwich pour le lieu du rendez-vous ; en conséquence nous nous préparâmes , sans oublier de soigner un peu plus qu'à l'ordinaire nos toilettes élégantes. J'avais choisi une robe de soie, bleu pâle, et pour coiffure un chapeau de paille dont les rubans assortissaient ma robe, ce qui allait infiniment à ma figure ; car je crois n'avoir jamais été mieux mise , ou pour mieux dire , avoir choisi jamais une couleur qui me

parut faire aussi bien ressortir mes traits et ma jeunesse. En me levant, ce jour-là, je m'occupai tout de suite de la fête désirée ; j'en anticipais le triomphe avec une sorte de jouissance qui ne m'était point ordinaire. Mais, hélas ! combien de fois depuis n'ai-je pas regretté les soins que je mis à me parer et à m'assurer un succès qui fut suivi du malheur et de l'infortune la plus cruelle.

Arrivées à Greenwich, nous y descendîmes à l'enseigne de l'Étoile et de la Jarretière. Le jeune homme qui se présenta pour me donner la main au sortir de la voiture, était ce même jeune homme, dont j'ai parlé plus haut, et le fatal voisin contre lequel ma mère si souvent exhalait quelques accès de mauvaise humeur. J'étais confuse. Ma mère était indignée, lorsque surtout M. Weyman nous le présenta comme étant son ami. Après quelques indécisions, quelques froideurs, ma mère cependant se décida à rester et à dîner comme elle l'avait projeté. Nous ne retournâmes que tard et ensemble à Londres. Quant à M. Robinson, il resta à Greenwich, à cause de la salubrité de l'air, dont il avait le plus grand besoin, venant d'éprouver les effets d'une maladie terrible, dont il n'était que dans la convalescence. Pendant notre retour M. Weyman nous entretenait continuellement

des qualités rares de son ami M. Robinson, de la fortune considérable qu'il attendait d'un de ses vieux oncles, de son avancement certain dans la carrière qu'il avait choisie, et surtout de l'admiration impartiale qu'il avait pour mes charmes et ma personne. Peu de jours après, M. Robinson vint nous voir; il saisit, dans cette visite, si adroitement les moyens de plaire et d'intéresser ma mère, que d'ennemie, si j'ose me permettre cette expression, elle se trouva depuis son admiratrice. Il avait remarqué aussi combien ma mère aimait à faire des lectures pieuses; le lendemain il lui envoya les *Méditations d'Hervey*, magnifiquement reliées, avec quelques autres livres du même genre, offerts au nom du respect le plus soumis, et de l'amour le plus vrai pour sa charmante fille. Ce soin, cette délicatesse la subjuguèrent entièrement, et bientôt elle eut pour lui une préférence marquée, de laquelle elle ne put jamais entièrement se justifier à mes yeux. Peu de jours avant cette époque, elle le craignait, avait pour cet homme une sorte de répugnance, que justifiaient ses avances peu honnêtes. Après l'avoir vu seulement deux fois, son opinion était totalement changée; elle en parlait comme d'un homme fait pour rendre une femme heureuse. Cette légèreté d'idées ne pouvait m'échapper, et quoique

encore j'eusse peine à croire que ce fût là le mari qu'elle me destinât, cela ne pouvait m'empêcher d'observer qu'il y aurait de la témérité à l'encourager sur le bien même que son ami avait dit de lui. Cependant chaque jour affermissait la bonne opinion qu'elle avait de lui ; jusqu'à ce qu'étant devenu le favori préféré, elle ne vit enfin personne digne de lui être comparé. Il était à ses yeux l'homme le plus parfait ; elle ne tarissait point en éloges sur son compte. Et pour ajouter à la haute idée qu'elle avait de ses vertus, mon frère étant tombé malade de la petite vérole, les soins qu'il lui marqua en cette occasion, ne servirent qu'à relever son mérite aux yeux d'une mère affligée, qui craignait de perdre son fils chéri, dans une maladie aussi dangereuse, et dont, **M. Robinson** suivit les caractères, les progrès, avec cette assiduité, cette intelligence qui appartiennent seulement aux gens de l'art ; et qui ne peuvent qu'être appréciées d'un cœur reconnaissant et sensible ; tel que celui qui distingua toujours ma bonne et tendre mère ; qui commençait sérieusement à penser à lui comme gendre, et qui me trouvait trop heureuse de ce que chef-d'œuvre des hommes daignât s'occuper de moi. Mon frère fut à peine convalescent, que j'attrapai la contagion ; et gagnai la petite vérole. Je ne sentais que bien faiblement

combien elle pouvait m'être dangereuse, car jamais je ne mis beaucoup de prix à la beauté : j'en attachais même si peu à la vie, qu'il m'était indifférent de vivre ou de mourir; mais c'était pour M. Robinson une occasion de montrer son intérêt pour moi : ce dont il ne manqua pas de se servir avec cette finesse que possède tout homme qui veut plaire. Ce n'était pas, disait-il, ma beauté qu'il regretterait, mais ce serait de me voir victime de plus terribles effets, si la maladie portait son venin sur quelque endroit particulier qui pût ou me priver de la vue, ou de l'usage de quelques membres. Son zèle assidu, les soins si tendres qu'il me rendit, firent, j'ose l'avouer, quelque impression sur moi, en sorte que je sentis pour lui, depuis cette époque, cette tendresse qui, depuis, devint pour moi la source des maux, des douleurs, des regrets trop justes, dont mon cœur depuis ressentit l'aiguillon trop piquant....

Pendant ma maladie, M. Robinson se rendit tellement maître de l'esprit de ma mère, qu'elle me fit promettre de devenir sa femme si je me rétablissais. Je combattis quelque temps; mais étant continuellement en butte aux reproches, aux menaces de cette mère, de laquelle je n'avais connu que la tendresse et l'attachement, je me vis forcée à céder, d'autant plus qu'à chaque

instantielle me répétait les derniers avis de son mari, qu'elle croyait ne pas suivre très-exactement en me laissant m'adonner au théâtre. Son affection pour moi était sans bornes, et elle croyait m'en donner une preuve en me disposant à devenir l'épouse de M. Robinson. Elle craignait cependant cette époque, comme devant peut-être déterminer l'instant de notre séparation; mais lorsqu'elle en parla à M. Robinson, il la rassura, en lui disant que son bonheur ne serait parfait qu'autant qu'elle le partagerait; que d'ailleurs il me croyait encore trop jeune pour être seule chargée du soin d'un ménage; et que si bien habitué aux douceurs de son commerce, il ne prévoyait pas que rien en pût compenser la perte. Et tandis qu'il flattait ainsi l'amour-propre de ma mère, il cherchait aussi à accélérer l'instant de notre union, qui, sans cela, eût été retardée de quelques mois.

Le jour de la publication des banns fut enfin fixé, et eut lieu dans l'église de Saint-Martin. Le jour du mariage eut lieu le 12 avril; mais M. Robinson eut soin de ne pas laisser pénétrer, avant tous ses arrangements, l'intention qu'il avait de tenir notre mariage secret. Lorsqu'il en intima le projet, il déduisit pour raison, 1°. qu'il avait encore trois mois de notariat avant qu'il pût disposer de sa personne; 2°. c'est qu'une

jeune demoiselle avait l'espoir d'être sa femme ; sans cependant , dit-il , que j'aie fait moi-même des avances pour cela , mais des amis respectifs lui en ont fait concevoir le projet , et je ne veux pas , ne pouvant disposer de ma main , qu'elle sache que je ne pense point à elle. Cette dernière raison m'alarma ; mais il m'assura si positivement qu'il ne partageait en rien l'affection que cette dame voulait bien avoir pour lui , que je le crus et me rassurai. Je désirais ardemment l'instant de sa majorité , afin de pouvoir jouir légitimement , aux yeux du public , de l'affection si tendre qu'il me témoignait avec l'expression la plus persuasive. Je proposai de différer notre mariage jusqu'à l'instant de sa majorité ; j'alléguai ma grande jeunesse. Si peu pénétrée encore de la solennité des devoirs qui allaient être mon partage , et pour lesquels je me croyais si peu faite , j'ajoutai à cela la répugnance extrême que j'avais pour tout ce qui était clandestin. Je peignis les suites fâcheuses que cela pourrait avoir , ou au moins celles que ma faible raison me suggérait ; mais mes scrupules ne firent qu'augmenter l'impatience de M. Robinson pour la célébration de la cérémonie. Il y avait cependant encore une difficulté , c'était celle du consentement de mon père , qui , très-éloigné de nous , pouvait , pendant long-temps encore , retarder ce

jour tant désiré par M. Robinson, qui, craignant qu'effectivement ma mère ne voulût pas nous unir sans l'avoir ; représenta, avec des couleurs très-vives, l'acquiescement de mon père à une union qui éloignait pour toujours sa fille du danger sur lequel il semblait avoir eu des craintes si vives à l'instant de son départ, et que sans doute il regarderait comme heureux qu'elle eût échappé aux dangers qui l'entouraient, en faisant un mariage honnête et assorti. Enfin, il réussit tellement à vaincre là-dessus les objections de ma mère, qu'elle céda à tout ce qu'il voulut. Il n'avait pas oublié de parler du théâtre comme étant l'écueil de la vertu des femmes.... avait exagéré ma beauté, les talens que je pouvais avoir pour cette vie, et en avait fait un cadre de perversité, d'écueils, auxquels ma mère me voyait échappée avec joie. Elle savait d'ailleurs que mes organes très-tendres pourraient souffrir du travail pénible qu'un acteur doit supporter pour s'élever à quelque degré de perfection. Enfin, pour tout dire en un mot, mon sort était fixé ; je devais être unie à l'homme qui avait su se rendre agréable à ma mère. Elle goûtait ses argumens ; ils l'entraînaient, la subjuguèrent, pour faire à jamais de sa fille chérie la victime la plus à plaindre de la déception, des écarts et de la débauche d'un mari.

J'avais bien plus d'estime que jamais pour M. Robinson ; mais j'étais entraînée, et non convaincue par ses raisonnemens, et je revenais constamment de la répugnance que j'avais pour que mon mariage fût tenu secret. Ma mère soupçonnait d'autres motifs pour retarder mon union avec M. Robinson. Elle craignait qu'une prévention trop favorable n'eût gagné mon cœur en faveur du capitaine dont j'ai parlé plus haut : il ne se présentait plus à la vérité ; mais je dois avouer qu'il ne s'était pas encore désisté de ses prétentions, et il m'écrivait toujours au nom de l'amour qu'il savait si bien peindre. Privé du bonheur de venir au logis, il ne manquait nulle occasion de me voir en public, toutes les fois qu'il le pouvait ; mais je ne lui parlai plus dès que ma mère me le défendit : je ne répondis même jamais à ses lettres ; je n'aimais pas qu'on me parlât de lui. Eh ! pouvais-je me défendre de croire au sentiment qu'il eût fait naître dans le cœur même le plus endurci, lorsqu'il se servait des moyens qui ne manquent jamais d'opérer leur effet quand ils sont dirigés vers une âme tendre et sensible.

Depuis quelque temps on avait reculé l'instant de mon début pour des prétextes assez frivoles. M. Garrick devint impatient du délai qu'on y apportait, et pria ma mère de parler d'une

manière définitive. C'est alors que M. Robinson trembla de me perdre, et réunit tous les arguments que lui dictait son amour, aux réflexions de la prudence, qui pouvaient avoir beaucoup d'étendue et d'effet sur l'esprit d'une mère aussi tendre ; m'obligea enfin à accepter sans retard l'offre qu'il faisait, à passer même sur les conditions qu'il imposait, et enfin à fixer le jour où je devais prononcer le *oui* fatal : car on doit se rappeler que les bans avaient déjà été publiés. Je n'eus donc pas la force de retirer ma parole, de renoncer à l'homme que j'avais déjà choisi publiquement pour mon mari. La faiblesse prit la place du sentiment, les convenances celle du goût. C'est sous ces froids auspices que je fus mariée. Hélas ! c'est ainsi que le sont tant de jeunes personnes qui, ne pouvant juger des choses et des circonstances, se laissent entraîner par les sollicitations ; par l'affection d'une mère à qui la tendresse et les préjugés servent de bandeau, pour l'empêcher de juger, autant qu'elle le devrait, des circonstances qui se sont réunies pour accélérer un moment aussi solennel, et qui ne devrait jamais avoir lieu sans l'aveu bien formel et volontaire des deux contractans. D'après ces considérations frivoles, en comparaison d'une foule d'autres bien plus importantes qu'on devrait faire, les femmes sacrifient en un instant, et en

disant un *oui* dont elles ne connaissent pas bien toute l'étendue ; elles sacrifient , dis-je , le bonheur , la tranquillité , le charme dont leur existence devait être embellie. Aussitôt que le jour de mes noces fut fixé , on crut nécessaire de me faire prendre un genre d'habit plus analogue à la circonstance ; car il faut dire ici , pour l'intelligence des lecteurs , qu'en Angleterre les jeunes personnes portent , jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans , une sorte de fourreau convenable à leur âge , mais qui ne peut convenir à une femme mariée , ayant l'air trop enfantin. Mes manières , mes traits , tout enfin décelant ma grande jeunesse , j'avais l'air fort gauche dans un accoutrement si peu fait pour moi. Deux ans même après mon mariage , on me nommait encore Mademoiselle , tant mes manières étaient ingénues ; et l'aversion naturelle que je sentais pour le mariage , n'aurait jamais arraché de moi qu'une résistance opiniâtre à devenir épouse ; si ma mère ne se fût servie de tout l'ascendant de sa tendresse pour me gagner.

M. Robinson s'était prêté d'ailleurs à tous les arrangemens qu'on avait exigé de lui pour ce qui flattait le plus la tendresse maternelle. Ma mère devait rester avec moi , prendre les arrangemens convenables du local et de la dépense de ma maison , enfin être avec sa fille comme si elle ne l'avait

pas confié à d'autres mains : mon cœur soutenait tout ce qu'elle faisait, mon attachement était sans bornes; ce nouveau témoignage le prouve d'une manière plus certaine que tout ce que je pourrais écrire sur ce sujet : elle-même n'en fut que trop pénétrée, lorsqu'elle vit que ce sentiment, vivificateur de toutes mes actions, m'avait entraîné dans un océan de malheurs; mais il était trop tard de le regretter; il n'est pas au pouvoir des hommes d'effacer le passé; les dieux mêmes n'ont pas cette puissance : ils ont donné aux hommes les moyens de réparer les torts qu'ils ont eus; mais non celui de les effacer autrement. A l'instant où je me présentai à l'église, où je m'agenouillai à l'autel, mon cœur était étranger à ce sentiment impérieux qui agit si puissamment sur le cœur des jeunes personnes; je ne connaissais point l'amour; je n'en connaissais d'autre que celui de la tendresse filiale; je n'avais point vu l'être qui devait m'inspirer cette émotion balsamique qui se communique au cœur; à l'esprit, à l'âme; qui leur donne à tous une réaction faite pour embellir les scènes de la vie, et dont le dérèglement appelé sensation, nous paraît le dernier terme du bonheur : par cet amour nous nous croyions heureux, prêts à l'être; la magie de cette passion nous enivre à un tel point que l'univers à

nos yeux prend de nouveaux charmes du moment que nous aimons, et que l'individu qui opère cette illusion possède et a à nos yeux toutes les perfections possibles. J'étais loin de connaître cet état lorsque j'épousai M. Robinson; au contraire, un sentiment douloureux s'éleva dans mon sein, et ce fut celui du sacrifice pénible qu'il m'arrachait, en m'enlevant pour jamais aux charmes, séduisans qui animent les travaux d'un acteur, et qui lui assurent les jouissances des plus nobles, quand réellement il joint au goût naturel pour son état quelques talens qui peuvent lui frayer le chemin de la gloire. Sans être d'un caractère gai, les scènes monotones d'une vie retirée convenaient peu à mon caractère: je n'avais cependant pas d'autre perspective en devenant madame Robinson, que celle de passer ma vie dans le sérieux d'une vie citadine et uniforme; je sentais trop vivement cette vérité pour n'en avoir pas alors un redoublement de tristesse; et c'est, je l'avoue, ce qui pesait alors le plus sur mon âme, lors de la cérémonie, qui fut célébrée par le vénérable vicaire de Saint-Martin, qui convint, après l'avoir achevé, n'avoir jamais marié une aussi jeune personne. Il n'y eut pour témoin de cet acte solennel que ma mère, le marguillier et la femme qui ouvre les bancs; j'étais vêtue assez singulièrement pour

cette occasion, ayant un habit d'amazone de la couleur des quakres, secte pour laquelle j'ai toujours eu, depuis mon enfance, un goût tout particulier. De l'église, nous allâmes à la maison d'une amie de ma mère, où nous trouvâmes un déjeuner splendide, après lequel je changeai d'habits pour en prendre de conformes à la circonstance; je mis une robe blanche de mousseline, un chapeau de paille avec des rubans blancs, un mantelet de taffetas blanc et des souliers de satin blanc, brodés en paillettes d'argent. Je rapporte ces circonstances parce qu'elles conduisent à en faire connaître de plus importantes. Nous laissâmes la maison de l'amie de ma mère pour aller dîner à la fameuse taverne de Maiden-Head-Bridge; nous montâmes, M. Robinson et moi, dans un élégant phaéton, ma mère dans une chaise de poste, accompagnée d'un gentilhomme, nommé Balack (1), ami intime et même compagnon de l'enfance de mon mari, à qui cependant il fit mystère de son mariage; quoiqu'il lui eut fait l'aveu de son amour pour moi. En me voyant, M. Balack

(1) Balack a depuis changé son nom, et a pris celui de Harway. Un de ses oncles lui a obligé par son testament.

ne put s'empêcher de remarquer que j'étais mise en jeune mariée; je rougis de l'observation, qui me rendit pendant tout le jour encore plus triste et pensif que je ne l'eusse été; car ces mots me pénétrèrent d'effroi : ils portaient avec eux une persuasion , pour ainsi dire , du malheur qui m'attendait. Ce prestige n'avait jamais fasciné mes yeux ; mais il m'est impossible de rendre combien il me parut pénible alors de m'entendre nommer ou crue mariée : je croyais à peine à la vérité de l'acte solennel du matin. Si ce jeune homme ne m'eut forcé à y penser avec regret ; peut-être aurais-je passé tout le jour sans y croire : au moins la tristesse n'eût pas accompagné ce souvenir douloureux ; le rêve se fût prolongé , et je n'aurais pas , vingt fois dans le jour , été prête à verser des pleurs en pensant à l'indissolubilité de la cérémonie qui venait d'avoir lieu. Ma mère observa plusieurs fois le chagrin trop apparent de ma contenance : le soir même elle me prit seule dans une des allées du jardin pour m'en faire des reproches : je lui dis , en fondant en larmes , que je me croyais la plus malheureuse des femmes , ne sentant pour celui qui devenait mon époux nul autre sentiment que cette estime paisible que je ne pouvais refuser à l'empressement qu'il me témoignait ; mais non cette inclination sympathique

qui doit exister entre les époux pour cimenter le bonheur de leur vie et assurer leur félicité domestique. Je fus pour quelques jours absente de Londres, et on profita de cette occasion pour écrire à M. Garrick qu'un mariage avantageux me forçait à le remercier du zèle qu'il avait mis à développer mon goût pour la scène, et que je renonçais aux avantages dont il m'avait flatté dans une carrière, pour laquelle je n'étais plus faite. Peu de temps après qu'il reçut cette lettre, je rencontrai M. Garrick; il me félicita du mariage avantageux que j'avais fait; il ajouta, dans les termes les plus flatteurs, qu'il faisait des vœux sincères pour que je jouis de tout l'agrément et du bonheur que je méritais.

Le lendemain de mon mariage, M. Robinson nous proposa de dîner à Henley sur la Tamise; ma mère ne voulant pas venir dans le phaéton, M. Balack occupa la place qui lui était destinée. S'asseyant entre M. Robinson et moi, il dit: si vous étiez mariés je n'accepterais point cette place, me rappelant de l'anathème prononcé sur celui qui divise ce que l'église a réunis. Nouveau motif pour me faire rougir; je craignais qu'il ne s'en aperçût, et n'apprit, en un instant, la vérité que nous voulions cacher à tout le monde; cependant, il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. En descendant une montagne,

assez roide , qui est entre Maiden - Head et Henley , nous rencontrâmes plusieurs taureaux : l'opéra comique du Padlock était alors en vogue , et notre ami facétieux se plut encore à me discourter en cette occasion , en nous rappelant alors les vers de cette comédie , où don Diégo dit en pareille circonstance : *Je n'aime pas les bœufs ; j'aurais préféré des brebis*. Ce fut alors que je commençai à distinguer les mœurs désagréables qui se trouvent souvent dans une conversation familière pour les personnes qui sont mariées secrètement ; je tremblais des suites où pouvait m'entraîner un état où je n'étais entrée que malgré moi , et dont j'avais pressenti les désagréments , mais sur lesquels il m'avait fallu cesser de réfléchir et de dire mon opinion , puisque ma mère ne les avait pas assez sentis. Après douze jours d'absence de Londres , nous y revînmes y occuper une nouvelle maison dans la rue Queen-Street-Lincoln-Imfiels ; c'était une vieille , mais vaste demeure , qui depuis a été prise par des francs-maçons pour y faire leur taverne. Cette maison alors appartenait à une dame de la connaissance de ma mère , veuve de M. Worlidge , artiste célèbre : ma mère l'avait fait meubler élégamment et décorer des tableaux des plus grands maîtres. Nous y descendîmes ma mère et moi ; quant à monsieur

Robinson, il avait été décidé qu'il resterait encore chez M. Vernon jusqu'à ce que le temps de ses articles fût expiré. Cependant ce temps arriva, et on ne parlait pas encore d'annoncer mon mariage, ni même de faire venir M. Robinson dans la maison : loin de me satisfaire sur ces points importans pour mon repos, il désirait, disait-il, que nous le laissions secret pour plus long-temps encore. Ma mère commença à s'alarmer, à aller aux informations, et elle apprit que mon mari prétendait en vain à une grande fortune aussi considérable que celle qu'il avait dit devoir posséder; elle sut en outre qu'il était majeur et qu'il n'était point le neveu, ni l'héritier, mais le fils illégitime de l'homme duquel il attendait du bien; qu'il avait un frère aîné, commandant le vaisseau appelé le Guillaume Robinson, et que ce frère était maintenant aux Indes recueillant les fruits de son industrie, sous la protection du lord Clive.

Ma mère se repentit alors d'avoir profité de l'influence qu'elle avait sur moi, pour cimenter une union qu'elle n'avait que trop de sujets de craindre qui ne fût pas heureuse. Elle reprocha à M. Robinson ses fourberies, lui parla de ses craintes sur mon sort futur, qu'elle croyait fixé à la tranquillité en m'unissant à lui; enfin, elle dit décidément qu'elle ne voulait pas que notre mariage

demeurât plus long - temps secret. La réputation de ma fille, ajouta - t - elle, y est intéressée : je l'aime trop pour l'exposer aux sarcasmes que peut produire votre silence sur cet article ; et si le public , pendant quelque temps , n'a point pénétré la vérité , un événement quelconque peut amener à sa connaissance des faits qu'il doit connaître pour mon repos et celui de l'individu qui m'est cher. M. Robinson trouvant qu'elle était inexorable sur tout ce qu'elle venait de dire , résolut d'aller d'abord chez son oncle prétendu , qui demeurerait au comté de Galles , afin de lui apprendre notre mariage. Ma mère ne voulut point nous y suivre ; elle désirait nous accompagner seulement jusqu'à Bristol , où elle s'arrêterait , disait - elle , pour voir quelques-unes de ses amies. En conséquence , nous partîmes peu de jours après ; nous passâmes à Oxford , et en vîmes les différens collèges. Nous allâmes jusqu'à Bleinheim (1) , et fîmes de ce voyage une partie de plaisir , ou du moins M. Robinson faisait ces dépenses afin d'appaiser ma mère , qui lui témoignait beaucoup de froideur depuis les découvertes qui avaient occasionné l'entretien

(1) Château du fameux duc de Marlborough , qui lui fut donné pour récompenser sa valeur guerrière.

qui eut lieu peu de jours auparavant. Cette scène avait redoublé ma mélancolie; je devenais chaque jour de plus en plus triste par l'enchaînement des événemens. J'avais, depuis mon mariage, fait la connaissance d'une jeune dame dont le caractère sérieux, les réflexions solides qu'elle me communiquait, étaient bien peu propres à égayer ou à faire disparaître ma tristesse. Elle aimait la lecture autant que moi, et tandis que M. Robinson était à son bureau, nous passions ensemble presque toutes nos matinées. Nous sortions fréquemment aussi ensemble; le plus souvent nous dirigions nos pas vers la superbe abbaye de Westminster. Je trouvais là une source de jouissances toujours nouvelles, qui ne faisait qu'enraciner dans mon âme le goût de la méditation et de la misanthropie. Quelquefois immobile dans cette sombre chapelle, j'y restais jusqu'à perdre le souvenir de tout ce qui m'entourait. La lueur obscure que donnent les fenêtres gothiques, la vibration de mes mouvemens, dont le son se répercutait majestueusement dans la hauteur des voûtes; les réflexions que ces scènes m'inspiraient convenoient à la situation de nos âmes. La disposition que j'avais eue dès ma plus tendre enfance, semblait revenir avec toute son énergie pour me procurer les seuls instans du bonheur dont mon âme eût besoin. J'étais avec mon amie, trop

heureuse d'avoir découvert en elle des sentimens analogues aux miens pour me refuser aux charmes que cette sympathie pouvait me procurer ; aussi nous y livrions-nous avec l'enthousiasme et la vivacité dont nos cœurs étaient susceptibles. Il n'y avait qu'un voyage de l'importance dont était celui duquel M. Robinson m'avait parlé, pour me faire faire le sacrifice de nos méditations sentimentales, et qui seules pouvaient charmer ma pénible existence. Je ne prétends pas faire ici mon éloge ; j'en appelle aux cœurs sensibles qui me liront pour juger les événemens de ma vie, et dire si je méritais de connaître, de rencontrer ou non un être qui fût distingué par cette qualité précieuse, sans laquelle le bonheur pour les hommes n'est qu'une chimère : car sa première base est la sensibilité ; la seconde, la délicatesse ; la troisième, et la non moins importante, est la franchise. La fidélité à ses engagements : l'homme qui se soustrait à l'un ou à l'autre est indigne de les rencontrer dans celle qu'il a pris pour compagne. Il y a plus, les lois devraient la venger de ce délit imposteur, et qui entraîne tant de victimes dans le précipice où leur trop grande crédulité seule les a fait tomber, et dont les autres se trouveraient préservées, si réellement on punissait les hommes de l'infidélité avec laquelle ils remplissent leurs

devoirs d'époux. A notre arrivée à Bristol , M. Robinson pensa prudent d'aller seul à Tre-gunter, nom du château de son oncle ; car c'est ainsi qu'il s'obstinait à appeler l'auteur de ses jours , afin de le préparer à me recevoir cordialement , et de m'éviter la mortification que j'aurais à éprouver , en supposant qu'il n'approuvât pas notre union. En me quittant , M. Robinson me remit quelques guinées , me promit que son absence serait courte , et son affection toujours plus vive.

Il y avait déjà près de quatre mois que j'étais mariée, et quoique l'amour ne fût pas la base de mon attachement pour mon mari , cependant je m'attachais tous les jours davantage à sa personne et à tous ceux qui pouvaient l'intéresser. Habitée à ces principes sacrés , de considérer la chasteté d'une femme comme étant le premier ornement duquel elle pût se parer , je réglai ma conduite sur ces bases qu'affermissait encore ma délicatesse , et qui , tant que je fus avec M. Robinson , me détermina fortement à lui être fidèle au prix même de ma fortune et de l'agrandissement de ma famille , comme la suite le fera voir. Ma mère fut reçue à Bristol , avec le plus grand accueil , par ses anciens amis , qui tous étaient charmés de la revoir ; chaque jour on nous donnait de nouvelles fêtes. La fortune

à coup sûr est partout le passe-port le mieux visé et le plus en règle : on croyait que mon mari jouissait d'une fortune considérable ; du moins c'est ainsi que nous l'avions dit , d'après les assurances formelles qu'il m'en avait données plusieurs fois. D'après cette prévention favorable , on ne pouvait que bien accueillir sa femme dans la société. Les fêtes et les plaisirs ne me firent cependant pas oublier les lieux où je reçus lo jour : je visitai ceux-ci avec oet intérêt tendre , cette douce mélancolie , tribut d'un cœur sensible. Le souvenir de la perte d'un frère chéri que j'avais enterré dans cet endroit , me fit verser des larmes , en pensant que celui avec qui j'avais eu tant de plaisirs innocens , avait déjà payé le tribut à la nature. Ces sensations si bien faites pour moi ne pouvaient que m'être douces : aussi m'y livrais-je sans contrainte. Pouvoir du sentiment , tu défilis les instans les plus sérieux de la vie , lorsque tu répanda le baume de tes consolations sur l'âme de laquelle tu te rends maître ; tu parcs de charmes les événemens les plus ordinaires de la vie ; tu leur donnes ce coloris enchanteur qui plait , nourrit , alimente toutes les facultés ; et sans ton pouvoir irrésistible , l'univers entier ne serait qu'un chaos affreux qui n'offrirait aucun moyen de bonheur , à ceux mêmes qui , sans cesse , courant après ,

croient se le procurer en changeant souvent la route au bout de laquelle ils imaginent le trouver. Je puisai le germe de ces sensations dans le lieu que je venais revisiter : il ne pouvait que réveiller en moi ces jouissances innocentes. Je retrouvai avec enthousiasme la cathédrale où jadis j'avais, avec tant de délices, uni ma faible voix aux accords puissans du chantre qui y venait régulièrement entonner les hymnes du seigneur. Il me tardait de m'asseoir de nouveau à la même place que jadis j'occupais si souvent. Un jour, avant que l'office fût commencé, je satisfis cette fantaisie impérieuse. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai, lorsque les accords majestueux de l'orgue firent entendre les sons les plus touchans à travers la structure gothique dont elle était le premier ornement : ils firent sur moi une si forte impression, que je fus obligée de quitter la place que j'avais choisie, et de m'avancer promptement sous les cloîtres de l'édifice, d'où je pouvais à mon aise voir les fenêtres de la chaire où je reçus le jour. La maison tombait de vétusté ; les allées du jardin étaient encore plus sombres que lorsque je m'y promenais, et mes pensées encore plus mélancoliques. Je restai long-temps occupée à les contempler, à savourer ce soliloque éloquent. Ce fut là, me disais-je, où on encouragea les goûts de mon

enfance ; là je jonnai , courus innocemment avec mes tendres frères , dont l'un a déjà péri. Mille fois je mesurai , avec la rapidité de l'éclair , ces galeries sombres et tournoyantes que peut-être je ne reverrai plus. Qui me dira que je pourrai même les venir visiter demain ? A l'instant même je puis y terminer mes jours. Ainsi pensive , je montai quelques degrés de l'escalier qui était devant moi , pour écouter avec plus de transport encore qu'auparavant , l'orgue majestueux dont les accords étaient si puissans. Ma sensibilité prenant plus d'empire , elle me ramena malgré moi à la cathédrale , où tout à mon aise je lus et relus plusieurs épitaphes. Je m'arrêtai surtout à celle du célèbre Powel qui ne pouvait que m'émouvoir encore davantage , en pensant à la profession dont il avait été l'ornement ; aux bienfaits dont l'avait comblé notre bienfaiteur commun ; enfin , au tribut que tôt ou tard les plus grands hommes doivent payer à la mort , qui seule dans ce monde nivelle les droits des humains. J'allai plus loin pour m'échapper aux émotions trop vives que j'éprouvais , lorsque fixant une petite tombe quarée , je lus quelques lignes qui indiquaient les cendres de Evelin (1).

(1) Elève de mon enfance.

Hélas ! combien sincèrement alors formai-je de vœux pour être réunie à celle qui n'était plus en proie aux tourmens de l'existence, avec celle qui avait charmé les premières années de ma vie ; qui avait vu la fortune, les plaisirs m'entourer à cette époque, mais qui n'avait jamais pu m'en voir assez l'esclave pour oublier le pouvoir des sentimens que procurent l'amitié et l'innocence ! Oui, même lorsque j'étais entourée des honneurs, et que j'aspirais le poison qui engourdit le plus les facultés de l'âme, je me sentais convaincue du peu de prix des choses de ce monde ; je connaissais tout le vide qu'elles laissent après elles, lorsqu'on s'y est laissé entraîner, et je leur ai toujours préféré les plaisirs que procure un sentiment plus réel. Hommes fous et pervers qui m'avez jugé, lisez ces lignes, et rétractez-vous de l'erreur coupable qui osa diriger contre moi tous les traits envenimés de votre plume trop éloquente. Mais reprenons ma narration.

Aussitôt l'arrivée de M. Robinson à Tregunter, il m'écrivit que son oncle était disposé à me bien recevoir, mais qu'il n'avait encore parlé que de projet de mariage, craignant que la vérité dite trop brusquement ne l'indisposât pour toujours. Voilà en substance les réflexions de M. Harris, mon beau-père, à ce sujet. Il espérait que je

n'étais pas trop jeune. Une jeune femme, ajouta-t-il, ne pourrait que nuire à votre fortune en retardant l'avancement de votre état. De quel âge est la femme que vous choisissez ? Monsieur Robinson répondit que j'avais dix-sept ans, quoique je n'en eusse que quinze et quelques mois.

J'espère, reprit M. Harris, qu'elle n'est pas belle. Vous dites qu'elle n'est pas riche, et la beauté sans richesse n'en est que plus dangereuse. — Si vous voulez la voir, reprit monsieur Robinson, vous pourrez en juger.

Volontiers, répondit M. Harris.

Elle est à Bristol avec sa mère, ajouta M. Robinson, tout en tremblant, et je dois vous dire qu'elle est.... ma femme.

Il y eut quelques instans de silence, après lesquels M. Harris continua ainsi : Eh bien ! restez ici quelques jours, et puis vous irez la chercher : puisque vous êtes marié, il n'y a point de remède. Elle est noble, dites-vous ; ainsi je ne puis me refuser à la voir. La même lettre qui contenait ces détails, m'exhortait à me disposer à partir, pour le rejoindre, et me chargeait aussi d'écrire à un de ses amis à Londres, pour en avoir l'argent nécessaire pour faire ma route. J'ignore quels rapports d'affaires il avait avec l'homme auquel il me dit de m'adresser, mais il me fit de suite tenir la somme demandée.

Je reçus encore une ou deux lettres de mon mari, avant de me rendre à Tregunter. A la fin cependant il arriva me chercher, nous partîmes ensemble, laissant ma mère à Bristol, chez quelques-uns de ses amis. En traversant la rivière qui sépare Bristol de Chepstow, nous éprouvâmes quelques craintes, car le courant était très-rapide, la nuit était fort sombre, et ce qui était encore plus triste, c'est que la pluie qui tombait par torrens, nous mouillait de toutes parts ; car nous avions seulement pris, pour la traversée, un bateau ouvert qui, rempli de passagers, rendait le danger plus éminent ; à l'extrémité même, il y avait quelques bestiaux dont les beuglemens ajoutaient à la terreur qui nous saisissait tous. Moi, en particulier, j'éprouvais tout ce que la crainte peut inspirer de plus effrayant. Je regardais cette tempête, le péril où nous étions, comme un présage affreux de ce qui devait m'arriver à l'avenir. Hélas ! il ne m'offrit que trop de motifs de regretter de n'avoir pas péri dans cette conjoncture, car depuis ma vie a été aussi jonchée de traverses et de peines, qu'une prairie l'est de fleurs après que l'haleine du zéphir printannier en a su vivifier tous les germes. Pendant la route, lorsque le danger fut passé, M. Robinson me pria d'excuser les manières brusques avec lesquelles peut-

être je serais reçue par son oncle , car il m'a toujours caché que ce fût son père : il me recommanda surtout de taire mon âge. J'acquiesçai aisément à tout et sentis mon courage renaître en raison de ce que nous approchions de Tre-gunter.

M. Harris vint au-devant de nous ; il m'embrassa avec beaucoup de cordialité ; mais mademoiselle Robinson qui l'accompagnait , et qui se chargea de me conduire au château , me reçut avec une froideur qui ne signifiait que trop le peu de plaisir qu'elle avait à me voir. Je n'oublierai jamais ni son regard , ni ses manières. Si son frère lui eût présenté l'objet le plus vil , elle ne l'eût pas traité avec plus de dédain. En deux mots , voici la description de sa personne : elle était petite , épaisse , ayant un regard de causticité , fait pour la faire venir très-mal des personnes qui la regardaient ; ajoutez à cela un nez bossu , retroussé , la tête jetée en arrière , ce qui lui donnait un air d'une hauteur insupportable. Elle se mettait d'ailleurs avec bien peu de goût , ayant un bonnet rond , à trois bandes , et surchargé de rubans , une robe faite à l'antique , et le reste de son ajustement tout aussi gothique que ses manières et sa personne. La rougeur extraordinaire de son teint semblait annoncer qu'elle ne jouissait pas d'une santé parfaite. Telle

étoit l'apparence de celle qui me fut présentée pour être dorénavant ma compagne et mon amie.

M. Harris avait l'air d'un villageois vénérable; il était habillé en surtout de futaine, une veste rouge, bordée d'un petit galon d'or, une paire de guêtres de laine, ayant presque toujours sur la tête un chapeau rond, galonné. Tel était, en général, l'accoutrement de M. Harris. Il allait souvent à cheval, sur un petit bidet pommelé, et prenait avec enthousiasme tous les exercices que procure la campagne : aussi était-il rarement au logis, excepté à l'heure des repas.

Il y avait dans la maison un autre personnage de qui je ne dois pas omettre de parler; comme tenant le premier rang dans toutes les savantes décisions de ce congrès rustique; c'était la gouvernante, que M. Harris considérait beaucoup; et dont le nom était Marie Edwards; elle était le mentor femelle de la famille, dinait à table avec nous, quoiqu'elle ne fût sensée avoir que la superintendance du ménage, sans avoir ouvertement d'autre titre. Elle avait un esprit haïeux, vindicatif, et enfin tous les défauts que ne manquent pas d'avoir toutes les domestiques maîtresses. On pensera aisément que je passai mon temps assez désagréablement dans ce nouveau cercle. J'étais

condamnée à boire de la bière avec le chevalier Harris , car c'est ainsi qu'on l'appelait dans le canton , ou bien à aller avec mademoiselle Robinson à la chapelle des méthodistes , qui s'étaient établis depuis peu à Trevecca , autre village , à peu de distance de Tregunter , et où M. Harris avait un château. Mademoiselle Marie était aussi de ces parties ; et quoique le chevalier ne fût pas grand partisan des méthodistes , cependant il allait régulièrement à l'église tous les dimanches. Il jouissait en outre de la réputation d'honnête homme , à laquelle il avait un droit incontestable ; car il rendait lui-même justice à tous ses vassaux , qui se louaient tous de sa bonté et de son impartialité. C'est , je crois , une des raisons qui le rendaient si exact au service divin ; il ambitionnait d'être le modèle que ses vassaux dussent suivre pour s'exciter à payer à l'éternel l'hommage public que tous chrétiens doivent lui rendre ; il imposait aussi une amende sévère sur ceux qui juraient : en cela pourtant il ne prêchait pas d'exemple , car à peine lui arrivait-il de parler sans proférer un jurement ; et c'est le cas de dire que l'habitude , ici , l'emportait sur les principes , car lorsqu'il raisonnait sur ce chapitre , il tirait de ce sujet les raisons les plus fortes pour s'abstenir d'une habitude dangereuse , qui lui était si familière ,

que , vraisemblablement , il ne s'en apercevait pas.

Je devins bientôt la favorite de M. Harris ; mais il ne me fut jamais possible de me gagner l'affection ni de mademoiselle Robinson , ni de mademoiselle Marie. Elles me voyaient toutes deux avec peine et envie , me considérant comme une instruse , qui ne ferait que diminuer l'influence qu'elles avaient sur M. Harris. Chaque jour ma société leur devenait plus à charge : elles n'approuvaient ni ce que je disais , ni ce que je faisais , jetant même un ridicule sur ma manière de me mettre. Lorsque mademoiselle Robinson montait à cheval , elle ne portait qu'un habit de camelot , tandis que j'en mettais un de drap , ce qui ne manquait pas de me valoir , de sa part , des reproches sur l'extravagante manière de me mettre , ainsi qu'une foule d'observations aussi frivoles , et aussi désagréables. Elle poussait la grossièreté jusqu'à dire que son frère eût mieux fait d'épouser une femme qui n'eût pas reçu une éducation aussi brillante ; mais qui fût plus économe , et qui ne l'entraînât pas ainsi dans de folles dépenses. Je supportais ces impertinences avec beaucoup de patience et de sang-froid , parce que je savais que M. Harris , tout rustique , et porté à juger comme ces deux femmes , ne partageait en rien leur manière de

penser à mon égard. Souvent même il lui est arrivé de dire que si je n'avais pas été la femme de Thomas, (c'était ainsi qu'il appelait son fils) il m'eût choisie pour être la sienne, quoique cependant il fût âgé de 60 ou 70 ans. Cette franchise familière, mise en opposition avec tout ce qui se passait chez lui, ne pouvait servir qu'à me rendre le séjour de la maison infiniment désagréable ; aussi m'occupais-je fortement de la quitter, prévoyant d'ailleurs que les artifices des femmes qui l'entouraient ne manqueraient pas de me faire perdre l'opinion favorable qu'il avait conçu de moi. J'alléguai à mon mari, que ma mère m'attendait à Bristol, je désirais vivement l'aller retrouver, d'autant plus qu'elle n'avait jamais compté que je dusse rester si long-temps à Tregunter. Le jour fixé pour mon départ, M. Harris, à mon grand étonnement, proposa de nous accompagner pour aller faire, dit-il, connaissance avec elle, jura qu'il voulait me voir passer le dangereux canal. En vain, mesdemoiselles Robinson et Marie cherchèrent-elles à l'en dissuader, il fut inflexible, et nous nous mêmes en route tous les trois. Notre passage fut heureux. A notre arrivée à Bristol, M. Harris, fut présenté à ma mère, qui l'introduisit chez plusieurs de ses respectables amis. Il fut par conséquent invité avec nous à plusieurs parties

de plaisirs. Je lui devenais chaque jour plus chère ; il ne voulait danser qu'avec moi , le soir il me faisait chanter ses airs favoris , tandis qu'il m'accompagnait en second dessus. Enfin, j'étais à ses yeux la plus aimable des femmes. Lorsqu'avec moi il parlait des embellissemens de sa maison , il projetait de faire tel et tel arrangement en mon honneur. C'était pour moi qu'il poserait telle cheminée de marbre , qu'il ferait un salon à tel endroit , un boudoir dans un autre. Il avait même la complaisance de projeter l'embellissement du jardin , pour lequel il consulta mon goût , jurant qu'en tout , il s'y conformerait , ajoutant qu'il était trop juste que je fusse servie comme je le désirais , car un jour ce château devait m'appartenir. Il m'en donna l'assurance même plusieurs fois à Tregunter , accompagnant cette promesse des complimens les plus flatteurs.

Après avoir passé plusieurs jours à Bristol , M. Harris nous quitta. Nous partîmes pour Londres : M. Robinson était plus gai. Sans doute la réception amicale de son oncle avait opéré cet heureux changement. Il voulut que nous prissions un plus beau logement que celui que nous occupions. En conséquence , nous louâmes une maison rue de Great-Queen, n°. 15. M. Robinson la meubla avec la dernière élégance. Souvent

je le questionnais sur l'état de ses finances, il m'assurait qu'elles pouvaient défrayer ses dépenses. Pour me persuader de cette vérité, il acheta un nouveau phaëton, ainsi qu'une paire de chevaux superbes qui ne servirent qu'à déranger ses affaires, et non du tout à me tranquilliser sur un point aussi important pour mon repos, qui n'avait été que trop agité d'après toutes les observations que j'avais pu faire à Tregunter, du peu de générosité du maître, ainsi que de la disposition rapace et inquiète des femmes qui, pour notre malheur n'avaient que trop d'empire sur l'esprit de M. Harris. Tout cela n'empêcha pas M. Robinson de me faire débiter sur la scène brillante des folies et des extravagances toujours nouvelles, qui semblent vouer ses victimes au repentir, tout en les excitant à mériter de plus en plus l'estime publique, en faisant des dépenses qui entravent chaque jour davantage leur repos et leur tranquillité. Quoique je fusse à peine encore sortie de l'enfance, car on doit se rappeler que je n'avais pas seize ans, je craignais, je présentais même les événemens qui ne justifièrent que trop toutes mes appréhensions. Une nouvelle figure, ou pour être plus juste, une personne qui n'avait point encore paru au milieu des cercles, était sûre d'attirer les regards, surtout y joignant la simplicité et l'élégance, qui

ne manquent jamais de fixer l'attention du public , en faveur de celle qui réunit à ces avantages ceux qui sont les dons gratuits de la nature , développés , et peut-être perfectionnés par une éducation soignée, pour ne pas dire distinguée. J'allai avec M. Robinson à Renelagh , et mise avec cette simplicité qui caractérise si bien la secte des quakres , qui se distingue autant par la couleur de leurs habits que par l'extrême simplicité avec laquelle ils sont faits, que par l'air de décence qui ajoute encore à la grâce naïve dont jouit en général celui qui en prend l'uniforme. J'avais donc une robe brune de lustrine , garnie superbement. La mode voulait que j'eusse de grandes manchettes ; pour coiffure, j'avais un chapeau de paille sans aucun ornement : c'était en avoir beaucoup que de n'en avoir point du tout. Cette simplicité plut et fut remarquée. Quelques jours après cette première apparition en public , nous allâmes à un concert au Panthéon , où se réunissaient alors les personnes les plus distinguées par le goût et l'élégance. L'usage voulait qu'on y allât péré, qu'on y parût en paniers et en plumes , qui étaient portées presque universellement à cette époque. Cependant j'y allai sans en avoir , car c'est ainsi que j'étais mise : j'avais une robe de satin rose pâle , garnie de martre. Pour mettre avec cette robe,

ma mère m'avait fait présent d'un ajustement de fort belles dentelles que mon père lui avait données pour l'anniversaire du jour de sa naissance. Je consacrai au moins quelques heures à ma parure en cette occasion, pour tirer parti de l'élégance de mes habits : je dis quelques heures, car alors ma taille demandait quelques précautions, commençant à prendre la rondeur qui me présageait sous peu l'heureux titre de mère.

En entrant dans la rotonde du Panthéon, la splendeur de la scène, le dôme illuminé des lampes transparentes qui se réfléchissaient sur tous les objets pour augmenter ou faire paraître tous leurs charmes ; la musique, la beauté des femmes, le tout enfin me parut tenir du prodige, et ressemblait à un lieu visité plutôt par la féerie, qu'à celui que les hommes embellissent par leur goût et leurs efforts.

La plus belle femme que je remarquai, et qui me frappa par le bon goût et l'élégance de sa mise, fut lady Almerio Carpenter ; mais celle dont la beauté l'emportait fut la feue madame Badley. La comtesse Tirionnel y paraissait aussi avec beaucoup d'éclat ; mais le murmure universel dont étaient frappées toutes les oreilles, étaient les éloges que l'on ne pouvait s'empêcher de faire en voyant la marquise Townelend. Je m'assis sur un sofa à l'opposé

du lieu où elle était, et je remarquai deux gentilshommes qui lui parlaient fréquemment. Un d'eux me regardait souvent, et demandait à l'autre qui j'étais, quel était mon nom; ce qu'il faisait assez haut pour que je l'entendisse et fusse choquée de son impolitesse. Il finit par me fixer jusqu'à me déconcerter. Pour ne pas lui laisser remarquer l'embarras qu'il m'avait occasionné, je me levai, et m'appuyant sur le bras de mon mari, je rejoignis ainsi les cercles brillans. *Lonneka*, l'aimable questionneur, me suivit en demandant toujours qui j'étais à ceux de ses amis qu'il rencontrait, en tournant comme nous autour de la rotonde. Sans cesse il répétait : Qui est cette jeune dame en rose ? Ma confusion évidente en m'entendant ainsi désigner, annonçait assez et mon peu d'usage du monde, et la timidité que les regards curieux et impertinens des hommes me faisaient éprouver. Je m'inquiétai même des murmures indiscrets qu'il occasionnait autour de moi; j'étais impatiente de m'y soustraire, surtout lorsque je vis un troisième impertinent se réunir aux deux autres, et qui disait, avec autant d'insolence que ses camarades : oh ! je la connais, je l'ai vue quelque part. Ce personnage malhonnête était cependant le feu comte de Northington, qui, lorsque nous nous disposions à quitter la rotonde, laissa ses

compagnons pour m'approcher, et dit très-haut : Vous êtes mademoiselle Dorby ? dit-il en me saluant. — Je lui répondis ce n'est plus mon nom, Monsieur ; j'en ai changé. Et afin d'éviter les questions qui devaient nécessairement avoir lieu, je présentai mon mari, sur le bras duquel j'étais encore appuyée, comme étant celui en faveur duquel j'avais changé de nom et d'état. Lord Northington continua à marcher avec nous autour du Panthéon, me faisant plusieurs questions relatives à mon père, y ajoutant quelques complimens sur ma personne, et terminant son dialogue en me demandant la permission de venir nous présenter ses respects.

Nous étions arrivés près de la salle où se prend le thé ; nous y trouvâmes une place vacante que j'occupai jusqu'à ce que la chaleur de la chambre m'obligeât d'en sortir ; cela me porta tellement à la tête que je m'en trouvai presque mal ; pour me remettre, j'allai me placer sur un sofa du jardin qui était près de la salle que nous quittions : peu d'instans après, lord Northington m'apporta une tasse de thé, et me présenta en même temps ses deux amis, lord Lyttelton et le capitaine Ayscough, les deux messieurs dont les regards impertinens m'avaient si fort intimidée. Peu d'instans après qu'ils m'eurent saluée, je réitérai à M. Robinson

le désir que j'avais de quitter le jardin, et tandis qu'il était allé demander la voiture, lord Lyttelton m'offrit ses services. Je ne connaissais ni son nom, ni sa personne, jamais avant même, je n'avais entendu parler de lui : il avait une aisance libertine, dont on était choqué dès la première entrevue, et qui m'indisposa toujours contre lui ; il me regardait avec une indécence, une effronterie que j'avais peine à soutenir ; je me trouvai heureuse que le retour de mon mari les fit bientôt cesser, en m'annonçant que la voiture m'attendait.

La matinée suivante, les lords Northington, Lyttelton et le capitaine Ayscough me firent leur première visite : M. Robinson n'étant pas au logis, je fus obligée de les recevoir, avec la crainte, l'embarras et la confusion qu'accompagnent toujours un enfant de mon âge, qui manque d'usage du monde, et qui, si peu préparée à en connaître la fourberie, la fausseté, n'a pour préservatif qu'une franchise et une naïveté de laquelle se jouent les hommes du caractère dont j'ai peint ceux qui m'honoraient de leur visite. Mes quinze ans ne m'affranchissaient point à leurs yeux de l'obligation de les recevoir en femme, en épouse trop précocce qui, à ce titre flatteur, allait bientôt y ajouter celui plus glorieux de mère. Sans doute ils me

trouvèrent aussi gauche que je l'étais , aussi sotté que je le parus , et surtout aussi peu admirateur de leurs manières engageantes , pour ne pas dire libertines , auxquelles mon extrême réserve avait à peine servi de frein et de défense. Car , malgré les sages avis d'une mère tendre , je ne savais comment m'abriter contre les orages auxquels m'exposait ma trop grande sensibilité , disons aussi ma trop funeste inexpérience.

Lord Lyttelton , homme le plus accompli de son siècle pour l'aisance et la suffisance des manières , s'informa avec beaucoup d'art de la santé de M. Robinson ; il m'assura de tout l'intérêt qu'il lui avait inspiré , et me dit qu'il cultiverait sa connaissance avec beaucoup de plaisir ; en conséquence , le jour suivant il lui envoya une carte d'invitation. Trop accoutumé aux artifices que l'usage enseigne , dont les écoles se trouvent dans les premières sociétés , lord Lyttelton s'aperçut bientôt que l'inexpérience de mon mari égalait la mienne ; il savait que pour mieux , ou plus adroitement subjuguier une femme , il faut d'abord se rendre maître de l'esprit de son mari ; et M. Robinson aimait trop la société d'un homme d'esprit , d'un homme à la mode , de lord Lyttelton , enfin , pour sentir le piège qu'il tendait à son honneur ; tel est le pouvoir du crime , il séduit , attire ,

jouit, culbute avant même qu'on ait deviné sa marche : la victime tout étonnée soulève la tête du fond du précipice où il la jette , et ose encore demander qui l'y a fait tomber. Mais fort heureusement pour moi , je détestais trop lord Lyttelton ; il avait les manières trop insolentes, le langage trop licencieux, et l'extérieur trop efféminé , pour que je sentisse la préférence qu'il voulait m'inspirer. En lui comparant mon mari , ce dernier gagnait tout au parallèle ; il avait la conversation fine, délicate ; il était modeste et faisait usage des termes les plus heureux : franchement j'abhorrais lord Lyttelton. J'aurais voulu que mon mari ne cultivât pas sa connaissance , craignant qu'il ne fût dangereux , tant sous les rapports d'homme public , qu'aux vertus d'homme privé , que celui-ci abjurait et foulait sous ses pieds. Il prenait toutes sortes de moyens de se faire aimer. Peu de jours après cette première visite, ayant avec éloge vanté les œuvres de mademoiselle Aikin , maintenant madame Parbaud , il me les envoya. Je les lus avec enthousiasme. J'ai mis toujours sa poésie au-dessus de tout ce que j'avais lu jusqu'alors, et l'auteur d'une poésie aussi délicate au-dessus des femmes du siècle. Lord Lyttelton était amateur de bons ouvrages , n'était point sans talens pour juger un ouvrage poétique , faisait même des vers

avec beaucoup de facilité et de fraîcheur. Le lundi, après cette époque du cadeau que je venais de recevoir, je revisitai le Panthéon : ma parure ce jour-là était blanche et argent ; ce qui ne me fit pas moins remarquer cette fois-ci que la précédente. Lord Lyttelton était mon cavalier, quoiqu'il eût l'air de s'occuper bien plus de monsieur Robinson que de moi. Pendant le concert, il me présenta le comte de Belgioso, ambassadeur impérial, et l'un des hommes le plus accomplis de son siècle. Lord Valentia vint aussi me saluer. On s'était depuis peu fort occupé de ce lord, comme ayant rendu son hommage à la célèbre madame Elliot. Cette raison m'empêcha de cultiver sa connaissance ; je préférerai faire le sacrifice du charme dont sa conversation pourrait me procurer, au risque d'obtenir une célébrité qui entraînerait peut-être la perte de ma réputation, qui, dans tous les temps, me fut toujours chère, et la seule chose à laquelle, suivant moi, une femme doit tout sacrifier. Le cercle des connaissances de M. Robinson augmentait tous les jours : on commençait à le bien recevoir dans les beaux cercles ; chaque instant amenait quelques nouvelles fortunes. Lord Lyttelton me présenta beaucoup de ses amis, parmi lesquels je distinguai le capitaine O'Brien et M. Guillaume Brereton, du théâtre de Drury Lane.

Peu de temps après, nous fîmes aussi connaissance avec messieurs François Mollysieux, Alderman Soyer et l'infortuné George-Robert Fitzgerald. Lord Nothington était aussi un des assidus, et badinait souvent de la ressemblance frappante que j'avais avec sa famille.

Je n'étais pas non plus sans avoir fait connaissance avec des femmes aimables, pour lesquelles j'avais l'estime la plus vraie; telles étaient lady Jea, épouse de sir Guillaume de ce nom, et sœur de sir Jean Trevellian, femme aimable, joignant à tous les talens acquis le commerce le plus doux et le plus séduisant. Je voyais aussi souvent madame Parry, femme du révérend docteur Parry, auteur du roman intitulé : *La Vallée d'Eden*. Cette dame avait aussi beaucoup de talens, un esprit agréable, des mœurs saines et pures.

De tous les hommes qui venaient chez moi, celui que j'aimais le moins était lord Lyttelton; je savais qu'il arrachait mon mari des bras de son épouse pour le conduire aux repaires du vice. Il affectait près de moi beaucoup d'indifférence : il avait même osé dire en ma présence qu'une femme avant trente ans n'était pas digne d'occuper son attention; que même la quarantaine était préférable à l'insipidité de seize. Il concluait ses observations en

ajoutant qu'il espérait , par cette franchise , n'avoir pas déplu au bel enfant.

Je découvris bientôt un grand changement dans la conduite de M. Robinson avec moi : je l'attribuai à la société du lord Lyttelton ; ils étaient toujours ensemble. Je ne pouvais que m'alarmer d'être ainsi abandonnée de mon mari : je savais cependant employer mon temps d'une manière assez utile ; j'employais mes loisirs à cultiver la poésie , et j'avoue que ce ne fut pas l'ennui qui me fit remarquer les fréquentes et trop longues absences de M. Robinson ; car le charme enivrant de la poésie à laquelle je me livrais , eût pu même remplacer l'absence d'un mari plus aimé que le mien. Combien à plus forte raison pouvait-elle charmer les momens d'absence de celui auquel je ne payais de tribut que celui que m'arrachait le devoir ? Ainsi donc je me trouvais souvent seule , souvent à même de favoriser mon penchant naturel pour l'étude. Et M. Robinson ayant un jour dit au lord Lyttelton qu'avant mon mariage je me destinais au théâtre ; que j'en avais conservé depuis beaucoup de goût pour la poésie , il prit de - là occasion de m'appeler du nom de la muse Corry. Cependant quelquefois je m'indignais intérieurement de l'abandon où mon mari me laissait : je savais, lorsqu'il me quittait , que la société des hommes

les plus libertins et des femmes les plus abandonnées allait le remplacer ; et l'enfant , car c'est ainsi qu'on me nommait , murmurait d'une conduite si désordonnée. Voilà , me disais-je , ce que m'a procuré la connaissance d'un homme que j'abhorre. Non - seulement M. Robinson abandonne sa femme , mais il néglige ses affaires , sa fortune. Quoi qu'il me tint dans une parfaite ignorance sur ce point , je soupçonnais , et avec raison , qu'il éprouvait des difficultés pour de l'argent , et que lorsqu'ils s'en procurait , ce n'était qu'en faisant de grands sacrifices pour en avoir. Je désirais sa confiance sur un point aussi important : jamais il ne me la donna , et j'ignorerais encore les circonstances désastreuses qui engloutirent sa fortune , le plongèrent dans la plus grande détresse , s'il avait pu me les toujours cacher. Je n'attribue point ce trait à la délicatesse , comme beaucoup d'hommes en sont susceptibles sous ces rapports , mais à l'insouciance où le portait le dérèglement de sa conduite , qui peu à peu vicia le cœur , les sentimens , et fait renoncer aux charmes les plus légitimes de la confiance , parce que la légèreté fait courir après d'autres jouissances qui ne sont pas faites pour remplacer celles-là , mais dont la satiété que le cœur éprouve empêche de sentir le besoin.

Lady Jea, qui m'aimait véritablement, me demandait souvent comment M. Robinson se procurait les fonds nécessaires pour soutenir la dépense de sa maison : c'est à elle en quelque sorte que je dois mes réflexions à ce sujet. Notre table était toujours élégamment servie ; j'étais trop jeune pour entrer dans aucun détail de la dépense, et par mon économie réparer la profusion qui en était le premier ressort. Mon plus jeune frère, que M. Robinson avait adopté à mon mariage, duquel il défrayait toutes les dépenses, ayant alors la santé délabrée, était allé à Bristol avec ma mère, en sorte que je n'avais personne avec moi qui prît un intérêt assez vif à ce qui m'intéressait, pour m'ouvrir les yeux. La parure, les plaisirs avaient aussi leur attrait, auxquels à mon âge on sait peu résister ; de sorte que je refusais peu les parties qu'on me proposait, quand surtout M. Robinson promettait de m'accompagner. Son caractère facile, dirigé d'ailleurs par les faux conseils de lord Lyttelton, me laissait sur ce point entièrement maîtresse ; sans le savoir, sans le vouloir même, j'étais un motif de plus de dépense, sans laquelle cependant il ne se serait pas moins trouvé entravé et encombré, privé de tout espoir de s'en tirer, n'ayant de son père nulle assistance.

Mon mari pour compagnon de vice n'avait pas que lord Lyttelton. Parmi ses autres connaissances, une des plus dangereuses était lord G. R. Fitzgerald. Sa conduite vis-à-vis des femmes était prévenante, attentive : il voyait la froideur avec laquelle me traitait mon mari, et l'influence pernicieuse de lord Lyttelton sur son esprit; il afficha l'intérêt que je lui inspirais, accusait tout, hors le sort de m'avoir traité si rigoureusement, en me liant à la destinée d'un être si-peu fait pour m'apprécier, et finit par s'avouer mon admirateur le plus zélé et le plus sincère. Je frémis de l'audace avec laquelle il annonçait ses sentimens pour moi; car au milieu des folies qui m'entouraient, mon esprit et mon cœur étaient purs, et se refusaient l'un à concevoir l'infidélité, l'autre à la désirer. En conséquence, je repoussai avec mépris les avances de l'homme le plus séduisant comme le plus dangereux, quoique je fusse piquée de l'indifférence dont à chaque instant j'avais de nouvelles preuves, ainsi que des écarts auxquels il m'exposait sans en concevoir la plus légère inquiétude. Dieu seul, qui sonde les cœurs, connaît toute la pureté du mien tant que je vécus avec mon mari; il sait que les artifices les mieux joués, les trames les mieux ourdies, ne purent jamais m'entraîner, quoique de toute part je

fusse entourée de tentations les plus fortes et les plus séduisantes.

Je devenais importune près de mon mari pour savoir où en étaient ses ressources pécuniaires ; je ne laissais échapper aucune occasion de lui en parler. Fatigué de mes questions , il me dit enfin que sa fortune était indépendante , et que le lord Lyttelton , dans les assurances qu'il lui avait données de son amitié , lui avait promis qu'il se servirait de son crédit à la cour , afin d'obtenir pour lui soit une charge ou un emploi lucratif.

Je n'attachais que peu de prix à de semblables promesses , quoique M. Robinson les crut inviolables. On faisait pourtant toujours de fréquentes parties chez le lord ; plusieurs fois même il m'invita à aller à son château à Hagley , ce que je refusai constamment ; d'où l'hypocrite commença à s'apercevoir de toute mon aversion pour lui , et pensa adopter un nouveau mode pour mettre son plan à exécution.

Un matin il vint chez moi , comme il en avait pour ainsi dire l'habitude chaque jour. Je ne remarquai en cela rien d'extraordinaire ; mais trouvant que M. Robinson n'était point au logis , il me demanda la grâce de me parler d'une affaire toute particulière , et eut l'air extrêmement embarrassé , même inquiet : après m'avoir

dit que j'étais l'objet de la tristesse, dont sans doute je devais le remarquer atteint, il ajouta : vous seule , Madame , m'intéressez dans tout ceci. Je l'arrêtai en tremblant , et lui dis : oh ! j'espère , Monsieur , qu'il n'est rien arrivé à mon mari ! Il hésita , balbutia ; puis continuant avec autant de perfidie que de fausseté : combien peu , dit-il , ce mari mérite les tendres sollicitudes d'une pareille épouse ! Mais , continua-t-il , je crains d'avoir , en quelque sorte , contribué à diminuer son affection pour vous ; je ne peux souffrir de voir tant de mérite , de jeunesse , de beauté , de candeur sacrifiés , à qui ? Parlez vite , mon lord , interrompis-je , dites-moi la raison qui vous alarme , et si M. Robinson est en..... J'allais achever , lorsque m'interrompant , il continua ainsi : votre mari est le plus faux , le plus perfide de tous les hommes ; il a maintenant fait la connaissance de la femme la plus méprisable ; il lui prodigue les moyens de subsistance , que bientôt il ne pourra plus vous accorder à vous-même.

Je ne crois pas cela , repris-je indignée. Eh bien , vous en serez convaincue , répondit-il ; mais souvenez-vous que si vous trahissez le secret que vous confie l'ami le plus sincère , il me faudra avoir un duel avec votre mari ; car jamais il ne me pardonnera d'avoir dévoilé sa conduite.

Vous avez été mal informé , Milord. Non , dit-il , car c'est la femme-même qui vous ravit l'affection de votre mari qui m'en a fait l'aveu : elle s'appelle Henriette Wilmot , elle est logée Sohos-Squarre , n°. 52 ; votre mari lui rend plusieurs visites chaque jour. Le chagrin , la rage me suffoquaient ; mais heureusement un torrent de larmes me soulagea , et me fit retrouver cette force et ce courage dont j'avais tant besoin , et qui décelaient les ressorts qui agissaient alors si puissamment sur mon cœur.

Maintenant , dit le lord , il s'agit de vous venger si vous avez de l'énergie. J'exprimai le mépris le plus avilissant pour une telle proposition ; je m'avançai vers la porte pour quitter la chambre : écoutez-moi , reprit-il ; vous ne pouvez ignorer les motifs qui m'ont fait cultiver la connaissance de votre mari : disposez de ma fortune , elle est à vous ; Robinson est un homme ruiné , ses dettes sont considérables ; il marche sur le précipice où il va être englouti en un moment ; quittez-le et disposez de mon zèle pour vous servir en toute occasion. Je lui répondis par ma fuite. Les sensations , l'agonie que j'éprouvai alors sont indéfinissables , j'eus cependant assez de présence d'esprit , assez de courage pour sonner une de mes filles et lui donner l'ordre d'aller me chercher un fiacre ,

à qui je donnai l'adresse que venait de m'indiquer lord Lyttelton. Jusqu'à ce que je fusse arrivée, la rage et le désespoir tour à tour me livrèrent à mille tortures différentes : arrivée enfin , après avoir frappé , être descendue de voiture , on me dit que mademoiselle Wilmot n'était point au logis : je dis à la servante de me laisser entrer pour l'attendre : elle m'introduisit dans un salon , où elle me laissa , après m'avoir assuré que sa maîtresse reviendrait sous peu. Seule et nue par un esprit de curiosité , j'ouvris une porte de la chambre où j'étais pour savoir où elle me conduirait ; j'entrai dans une autre chambre où étaient étalés quelques débris de la toilette de l'héroïne , qui consistaient en pierrot et jupes de taffetas blancs posés sur un lit. Pendant que je faisais ce petit inventaire , un grand coup de marteau se fit entendre ; pour me retrouver à mon premier poste , je rentrai dans la pièce voisine , et attendis avec une palpitation de cœur insupportable que ma rivale eût , par son accueil , éveillé ou blessé mon orgueil. Elle était fort belle femme , quoique de beaucoup plus âgée que moi ; elle était assez bien mise , d'une taille fort élancée , et joignait à tous ces charmes une contenance très-agréable ; son maintien était modeste et timide , elle avait les lèvres extrêmement pâles , et un air de confusion

en me voyant que je ne pus me défendre de partager : je la priai de ne pas s'alarmer, et nous nous assimes toutes deux avec une tranquillité affectée. Je viens, Mademoiselle, lui dis-je, savoir si vous êtes ou non en relation avec M. Robinson. Oui, Madame, répondit-elle, il vient me voir souvent. Elle ôta son gant de sa main en parlant, et, passant sa main au-dessus de ses yeux, je lui remarquai une bague que je reconnus pour avoir appartenu à mon mari.

Je n'ai rien de plus à vous dire, ajoutai-je, sinon de vous prier de me donner l'adresse de M. Robinson ; j'ai quelque chose à lui communiquer. Elle sourit en me fixant, et cependant me dit tout en tremblant : Vous êtes la femme de M. Robinson, j'en suis sûre ; probablement cette bague vous a appartenue, reprenez-la, je vous prie. Je n'en voulus rien faire ; elle ajouta : Ah ! si j'eusse su que M. Robinson eût eu une épouse aussi intéressante, ma conduite avec lui eût été différente. Je me levai pour la quitter, elle ajouta : je ne le reverrai jamais, je ne vous recevrai plus, homme indigne. Je ne pouvais rien dire, je m'avançai vers la porte et sortis.

En rentrant chez moi, je trouvai mon mari qui m'attendait pour dîner. Je cachai assez bien

mon chagrin : nous avions formé pour le soir une partie à Drury-Franc ; de-là nous devions nous rendre à un concert particulier, chez le comte de Belgioso, dans Port-man-Squarre ; lord Lyttelton devait nous accompagner toute la soirée. Nous allâmes à la comédie ; mais l'agitation que j'avais éprouvée m'avait donné un si grand mal de tête, que je fus obligée de faire faire mes excuses à l'ambassadeur, et de rentrer chez moi au plus vite.

Le lendemain, je parlai de mademoiselle Wilmot à M. Robinson ; il ne me nia point qu'il la connaissait, m'avoua même qu'il l'avait souvent été voir, accusa lord Lyttelton de m'en avoir informé : il me pressa de lui dire qui m'avait instruit de toutes ces particularités. Je le refusai constamment, lui protestant que lord Lyttelton n'y entrait pour rien : ayant d'ailleurs de lui une trop haute opinion pour l'en croire capable, quoique d'abord il l'en eut soupçonné, il rejeta aisément sur d'autres cette indiscretion qu'il appelait impardonnable.

A l'une des assemblées où je me trouvai chez madame Parry, je rencontrai madame Abington : elle me parut être une des plus charmantes femmes que j'aie jamais vues, ayant beaucoup d'aisance, une affabilité extrême, tout l'usage possible, enfin tout ce qu'il faut pour captiver les

hommes et intéresser les femmes : l'élégance de sa parure la rendait l'objet de l'admiration générale. Mon imagination me reporta alors encore sur la scène, et je me représentais l'héroïne de l'art dramatique, comme étant le modèle fait pour être le plus envié de tout ce qui se présente aux efforts humains, fait pour posséder tous les talens, comme ils sont l'objet de tous les éloges publics.

Lorsque j'étais chez moi, je redevenais rêveuse : j'observais M. Robinson, qui recevait fréquemment des visites de créanciers d'un genre peu fait pour rassurer ; il s'enfermait le plus souvent avec des juifs. Les négociations secrètes qu'ils pouvaient avoir avec lui n'étaient pas faites pour m'offrir des réflexions fort agréables. Enfin, je regrettais toujours, et pour ainsi dire à chaque instant, de n'avoir pas écouté la voix de mon inclination pour le théâtre, et de ne m'être pas, en cédant à ce goût impératif, rendu mon existence indépendante des caprices et du libertinage d'un époux avec lequel je n'avais à envisager que la perspective la plus affreuse. Je voyais surtout que mon mari avait de plus en plus recours aux usuriers pour se procurer de l'argent ; car il avait beau m'assurer que ces visiteurs assidus venaient pour des affaires qui ne leur étaient que personnelles, je ne pouvais

le croire en voyant ma maison se remplir continuellement de ces visages de synagogue. Presque toutes les matinées étaient consacrées à ses amis à longue barbe ; les soirées à ses amis d'un meilleur genre : en sorte que mes heures étaient pour ainsi dire vouées à la douleur la plus continue ; car j'appris, au moment où je parle, qu'à l'instant de mon mariage M. Robinson avait formé un attachement qui subsistait encore, et que ses infidélités étaient aussi publiques que la ruine de ses affaires était certaine. Le chagrin que ces nouvelles intelligences me donnèrent me rendit presque folle : mes larmes devenues inutiles ainsi que mes réflexions, que pouvais-je faire dans une conjoncture aussi critique ? A l'instant de notre union, M. Robinson était déjà perdu de dettes ; combien donc s'étaient-elles accumulées depuis ? Il avait été obligé d'emprunter de l'argent à un taux si exorbitant, pour combler l'arriéré d'un emprunt qu'il avait fait pour payer toutes ses dettes, qui, n'ayant pas été acquittées alors, doubleraient et tripleraient la somme, et rendaient impraticable le plan de liquidation qu'il méditait. Ce fut la nouvelle que j'appris pendant le temps de l'absence de ma mère pour Bristol.

Lord Lyttelton voyant échouer tous ses plans de séduction, n'avait plus d'espérance que dans

la ruine totale de mon mari : c'est pourquoi il employait toutes ses efforts pour l'envelopper plus sûrement et le plus promptement possible dans une perte totale ; il lui faisait souvent payer des parties à Richemont, à Sall-Hill-Ac-Ascoc-Heath, et aux courses d'Epsom, y compris même toutes dépenses de chevaux, et pour se rendre aux lieux destinés à leurs plaisirs. Si mon mari semblait ne pas vouloir se prêter à toutes ces folies, lord Lyttelton l'assurait que par le moyen de ses amis, il obtiendrait pour lui sous peu un emploi honorable, où il jouirait d'appointemens assez forts pour combler le déficit de ses affaires, et le faire jouir d'un revenu analogue à la dépense qu'il faisait maintenant. Enfin, rien ne pouvait lui faire abandonner ses projets sur moi, quoique cependant j'employasse avec soin toutes les occasions de l'assurer que je ne serais jamais la victime de ses artifices.

M. Fitzgerald me faisait toujours une cour assidue ; il pensait noblement des femmes, et agissait avec toutes avec cette délicatesse, ces attentions qui séduisent même les plus rebelles. Souvent il me parlait du libertinage de lord Lyttelton ; il plaignait mon mari, de ce qu'une confiance aveugle en cet homme avait servi à l'égarer, à l'éloigner d'une épouse qui, en se respectant, nécessitait tous les éloges et toute

l'admiration. M. Robinson, ajoutait-il, marche exactement sur les traces de son maître. Comme lui, il délaisse sa femme, et abandonne une autre avec laquelle il s'était permis de vivre. Digne enfin d'être le compagnon d'un tel homme, il semble mettre en défi qui sera le plus débauché, le plus haïssable. J'avoue franchement que ce fut toujours sous ces couleurs que j'envisageai moi-même lord Lyttleton. Il me semblait le plus exécration des monstres ! Probablement ces pages ne seront lues que lorsque la main qui les trace sera réduite en poussière, que lorsque Dieu, qui juge tous les hommes, aura prononcé sur l'innocence et l'exactitude que j'ai mis à remplir des devoirs sacrés que je m'étais imposés envers mon mari. Je fais ici un aveu solennel, parce que la méchanceté avec laquelle on a jugé ma conduite à des époques qui sont encore récentes à mon cœur, me force à prendre la vérité à témoin de ce que je dis, et que ceux qui connaissent le pouvoir de cette immortelle déité, savent que la délicatesse, qui a toujours animé mes actions, m'empêcherait d'en appeler à un tribunal aussi auguste, si les faits que j'avance, la pureté de mon cœur, l'innocence de mon âme, n'avaient dans tous les temps caractérisé ma vie. Elle n'a pu être ternie, parce que la méchanceté a distillé son venin sur moi,

parce qu'elle s'est plu à mettre dans la bouche de tous ses disciples les mensonges les plus atroces, et que dans l'essor de leur turpitude, leur malignité a cherché à ternir ma réputation en suspectant ma fidélité, même à l'époque de ma plus tendre jeunesse. Voilà la vérité : l'art romanesque n'a pas le pouvoir de la paralyser. Je n'ai été que trop le jouet des événemens les plus affreux ; on a répandu sur ma vie avec délices le poison le plus amer. Ce qui me l'a rendu plus pénible à boire, c'est de voir le public, qui sut me combler d'éloges auxquels sans doute j'avais quelques droits, peindre du vernis le plus faux les faits dans lesquels cependant il devait être le moins intéressé. Hélas ! malheureuse sans oser le dire, de tous les individus j'ai été celui qui ait le plus souffert, celui qu'on a le moins plaint, celui qui pouvait le faire avec plus de droit. L'impulsion impérative du cœur m'a entraîné ; j'ai cédé à la magie du sentiment, non à l'imposture du rang et de la richesse. Peut-être le public, dans son injustice condamnable, eût-il absous mes erreurs, si le vice, le dérèglement de mes mœurs m'avaient entraîné ; mais n'anticipons pas.

Vers le temps duquel je parle, M. Fitzgerald nous proposa une partie de Vaux-Hall. Nous étions huit ou neuf personnes : la nuit était

chaude, et il y avait foule dans les jardins; nous soupâmes dans un des cercles où est placée la statue de Hondes (1). Il se faisait tard, ou plutôt il était de bonne heure, car il n'était pas plus de trois à quatre heures du matin; notre société commençait à se disperser, personne ne restait plus, sinon M. Fitzgerald, M. Robinson et moi. Nous entendîmes tout à coup un bruit affreux venir de l'orchestre : une foule se rassemblait autour de deux gentilshommes qui se battaient avec furie. Ces Messieurs y coururent comme les autres : je me levai pour les suivre; mais je les perdîs dans la foule, et je pensai qu'il était plus prudent de revenir m'asseoir à la place que j'occupais avec eux. Il ne me restait que ce moyen de pouvoir les retrouver. Peu d'instans après, M. Fitzgerald revint sans mon mari : je m'empressai de demander où il était; il répondit qu'il était allé me chercher à la porte d'entrée. Il pensait, ajouta-t-il, que vous auriez quitté la loge. — Oui, répondis-je, c'est ce qui m'est arrivé pendant quelques instans; mais craignant de vous perdre, je revins bien vite m'asseoir. — Permettez-moi, Madame, de vous conduire à la porte; nous y trouverons

(1) Célèbre musicien.

certainement Monsieur votre mari : il est sans doute très-inquiet. J'acceptai son bras, et nous courûmes à la porte qu'il m'avait d'abord désignée. M. Robinson n'y était pas : nous appelâmes notre cocher qui ne répondit pas. Nous cherchâmes et découvrîmes la voiture, qui était à trop de distance pour pouvoir y monter. Je tremblais de me voir ainsi seule avec Fitzgerald, qui me pressait sans cesse en me disant : ne vous inquiétez pas ; nous le retrouverons sûrement, car je l'ai laissé ici il n'y a qu'un moment. En disant cela, il m'arrêta brusquement : un domestique ouvrit la portière d'une voiture à quatre chevaux, et par la lueur des lampes qui éclairaient les trottoirs, j'aperçus distinctement un pistolet dans une des poches de la portière qui s'ouvrait. L'effroi que je ressentis alors me fit reculer deux pas : ce dont M. Fitzgerald s'apercevant, il me serra dans ses bras, s'efforçant de me porter dans la voiture. Tandis que le postillon était à quelque distance, d'un air assez composé et tranquille, je m'efforçais de me débattre, et le sommais de me dire ce qu'il voulait faire en me poussant ainsi dans une autre voiture que la mienne. Je sentis sa main trembler par suite de l'agitation qu'il éprouvait lui-même ; mais il avait encore assez d'audace pour me dire tout bas à l'oreille :

Robinson ne peut que se battre avec moi. Ce peu de mots, tout en me faisant frémir, redoublèrent mon courage ; à force de me débattre, je le forçai de quitter prise, et courant à l'entrée de la porte qui était à quelque distance, M. Fitzgerald aperçut M. Robinson, auquel il dit, avec une aisance que je croyais jusqu'alors l'apanage de la vertu : Ah ! vous voilà, j'en suis bien aise : vous cherchant partout, nous allions prendre une autre voiture que la vôtre, tant l'inquiétude troublait nos sens. Madame Robinson est alarmée au-delà de l'expression.

J'ai sujet de l'être, répondis-je en prenant le bras de M. Robinson, qui me conduisit de suite à notre voiture. Fitzgerald nous suivit. Lorsque nous approchâmes de la maison, les cieux parurent tout en feu, les éclairs se succédaient avec horreur ; il semblait qu'il y eût un pacte avec les événemens de la soirée et le firmament, pour me désoler et m'ancantir. J'étais alors très-avancée dans ma grossesse, à qui ces événemens pouvaient devenir funestes ; je pouvais perdre en un instant la gloire que j'ambitionnais uniquement, pour laquelle je supportais tous mes maux. J'avais encore, ajoutez à cette frayeur, celle des suites de l'événement du jardin. Fitzgerald était duelliste ; je l'avais souvent entendu dire. J'aimais encore trop mon mari pour exposer

sa vie, trop mon honneur pour supporter les écarts d'un homme audacieux qui me paraissait décidé à tout mettre en usage pour me perdre. Je crus prudent de ne rien dire à mon mari de tout ce qui s'était passé. Fitzgerald s'était servi de toute son adresse pour lui faire croire, ce qui avait assez l'air de la vérité, qu'effectivement la méprise seule nous avait pour ainsi dire fait entrer dans une autre voiture que la nôtre ; ce qui infailliblement nous eût attiré quelque mauvaise affaire, si, comme M. Robinson en avait été témoin, il ne fût arrivé assez tôt pour nous en empêcher. Les faits parurent si plausibles, qu'on n'en parla plus depuis. Quant à moi, j'évitai soigneusement de me trouver avec Fitzgerald, crainte que ses pièges mieux tendus à l'avenir ne me laissassent point échapper aussi heureusement que je venais de le faire cette fois. Il était trop séduisant, trop persuasif pour que je me permisse de lui parler de ce qui s'était passé, et à dater de ces événemens, je ne le reçus plus chez moi. Lorsqu'il y venait, je faisais dire que j'étais sortie. S'apercevant de l'impossibilité que j'apportais à l'exécution des nouveaux projets qu'il pouvait former, il finit par ne venir que très-rarement au logis, et seulement pour y laisser sa carte en grande cérémonie.

Ce n'est point dans la vue de donner une idée avantageuse de ma conduite que je rends ici compte de tous ces détails; en aucun temps de ma vie je n'ai brigué les éloges de mon siècle, quoique mon cœur ait toujours su les apprécier; mais dans le cours de ces mémoires, et pour y mettre de la suite, il m'a fallu entrer dans des détails exacts, quoiqu'ils pussent servir à faire croire aux vertus que je me suis plu à pratiquer. Jamais je n'ai voulu compromettre l'honneur de mon époux : la perversité des femmes à cet égard m'a toujours inspiré le mépris le plus profond; j'ai dédaigné les charmes qui ne pouvaient servir qu'à faire naître un sentiment illégitime, en inspirant à leurs séducteurs l'audace la plus effrénée pour réduire la vertueuse résistance de celles qu'inspirent l'honneur et la vertu. La beauté a plus d'écueils à éviter que celle qui n'en est pas ornée; mais aussi est-elle plus forte lorsqu'elle possède des principes plus sévères, et qui garantissent à jamais sa sensibilité de l'astuce du vice et de l'erreur. Oh! femmes tendres, jeunes et jolies, il faudrait ne vous regarder qu'avec horreur si le brevet de la beauté en était un d'infamie! Rassurez-vous sur ce point : votre vertu appuyée sur les bases sacrées qui lui donnent encore plus de lustre, et qui sont la délicatesse et la fidélité, ajoute

à tous vos charmes un lustre dont il n'appartient à personne de ternir l'éclat radieux. Non sans quelques vestiges de beauté , je me suis cru encore de plus justes droits à la vertu ; c'est ce qui me rendit impartiale dans le jugement que j'ai porté des avances qui m'ont été faites ; j'y ai vu trois raisons principales. La première était celle de ma jeunesse, de mon inexpérience, de mon air enfantin, joint à la simplicité de mes manières ; la seconde était les dépenses excessives de M. Robinson, qui attirait ainsi dans le cercle de ses connaissances ces hommes dangereux qui se croient tout permis, parce que la puissance et la richesse sont l'égide avec laquelle ils repoussent même les plus justes coups, et qu'ils savent à sa faveur se mettre à l'abri des allégations les plus vraies, quoiqu'ils aient même tout à craindre de l'évidence des faits, dont ils pourraient redouter la rigueur ; la troisième, enfin, était la désertion évidente de mon mari qui lui avait mérité du lord Lyttelton, même au commencement de sa connaissance avec lui, le surnom d'homme parfait en galanterie, c'est-à-dire en termes plus expressifs et plus vrais, l'homme taré sur le principe sacré qui doit être le premier lien du mariage. Ces raisons auraient pu dévancer ma chute avec mes principes : elles ne servirent qu'à me rendre plus inébranlable. Plus

j'étais connue , plus on commençait à s'occuper de moi en public lorsque je paraissais , et plus je mettais ma gloire à y jouir d'une réputation intacte : les réflexions saines de lady Jea n'avaient pas peu servi à me prémunir contre la contagion qui m'environnait : je la voyais toujours et aussi souvent que je le pouvais ; quoique le cercle de mes connaissances se fût étendu , je sentais trop le prix de son amitié pour m'exposer à la perdre. Je m'apercevais chaque jour que malgré les amusemens auxquels se livrait mon mari , il devenait de plus en plus rêveur et mélancolique , il avait même parfois l'air désespéré : je sus depuis que ce n'était que par suite de la conviction du dérangement irréparable de ses affaires , qu'il avait alors plus de taciturnité et de tristesse que je ne lui en avais jamais vu. La somme qu'il devait avant mon mariage avait été la première cause de l'écroulement de tout l'édifice de sa fortune : le moment de crise approchait où il allait éprouver une exécution générale dans sa maison et sur tout ce qu'il possédait. J'étais en quelque sorte disposée à la rigueur de cet événement par l'inquiétude évidente qu'il ne pouvait plus me déguiser , surtout aussi par les entretiens fréquens que je lui voyais avoir avec des personnes d'une réputation judaïque , ne m'apprenait que trop que nous touchions au

moment de l'éclat public, qui allait pour jamais exposer sa réputation aux reproches, et sa probité aux doutes injurieux. Je regardais ce choc avec les yeux de la philosophie; j'espérais encore qu'un bien réel résulterait de cette crise inévitable, tant pour le temporel des affaires de mon mari, que pour ses mœurs, en qui cela pouvait opérer la plus heureuse révolution. Je me fis à cette époque pour le guérir de ses désordres, pour faire succéder la raison à la folie, et croyais que l'expérience servirait à affaiblir le son des appaux de la dissipation, au son desquels il n'était que trop attentif. Si M. Harris eût eu pour son fils les sentimens d'un père tendre, M. Robinson sans doute eût adopté un genre de vie plus régulier : la source principale de sa ruine fut l'isolement où il se trouva dans un temps où il avait autant besoin d'avis tendres que de secours pécuniaires pour liquider sa première dette; voilà la base de toute son infortune et des malheurs qui l'ont assailli depuis. J'ignore encore quels motifs son père a pu avoir pour être aussi sévère avec lui; mais le fils aura toujours pour sa justification sa jeunesse, l'éducation qu'il reçut, où il puisa le goût qu'il eut pour le faste, qui eût dû lui être interdit par son père s'il ne voulait pas subvenir à ses dépenses. Comment pouvait-il subsister dans une capitale

ou les plaisirs excitent de toutes parts les jeunes-gens à en faire ? Comment sans un revenu honnête , et auquel il avait droit par la fortune dont jouissait son père , payer et défrayer ses dépenses nécessaires ? La tendresse seule peut ramener du chemin de la folie ; ce n'est qu'en se servant des ressources qu'elle présente à une âme sensible , qu'on peut faire sentir aux jeunes-gens qu'il leur est plus avantageux de se conduire toujours avec honneur , que de les laisser à leur pouvoir effréné : comment les jeunes-gens peuvent-ils éviter le vice , lorsqu'ils n'éprouvent que de la dureté , de la sévérité de ceux qui , à titre des auteurs de leurs jours , devraient leur faire éprouver toutes les douceurs de la vie ? Les pères et mères ne sont pas seulement appelés à payer la dette la plus aisée de la nature , en accordant à leurs enfans les besoins temporels desquels ils ont besoin , il est pour eux un devoir plus sacré à remplir , c'est celui de former leur cœur et leur esprit , d'en épurer les sentimens , de leur prouver que par les impressions honnêtes qu'ils prennent dans leur enfance , leur vie politique et morale sera par la suite une source de jouissances pour eux , ainsi qu'un trophée de gloire ; qu'ainsi ils doivent avoir les sollicitudes les plus vives pour un article aussi important. Quel n'est pas le pouvoir de

la tendresse ! l'énergie de son langage a détruit dans le cœur de bien des enfans les principes des crimes les plus affreux : servons-nous donc de son empire , et nous verrons rentrer dans le chemin de la vertu , de l'honneur les âmes seulement égarées , qui ont pu s'en écarter pour un moment , celles surtout qui ont suivi le feu follet du plaisir , qui se sont par-là distraites de leur devoir , mais dont les principes ne sont pas effacés pour toujours.

A cette époque nous fûmes obligés de quitter le logement que naguère M. Robinson avait meublé simplement : un ami nous en prêta un à Finchley. J'espérais au moins y être tranquille jusqu'au moment où je devais recevoir le titre de mère : je passai tout mon temps à faire le trousseau de mon enfant ; mes plus belles robes de mousseline furent bientôt converties en fourreaux à son usage ; mes dentelles servirent à orner ses petits habillemens : ce n'était pour moi nul sacrifice de me dépouiller , pour orner ce premier gage de mon union. Quelle source de jouissances cette occupation me procura ! Combien aisément elle me faisait oublier mes peines , mes chagrins ! Quel pouvoir l'idée d'être mère n'avait-elle pas pour tempérer mes douleurs ! Sans le charme que cette idée balsamique répandait sur ma vie , elle m'eût été insupportable , je me

serais trouvée la plus malheureuse des femmes, surtout en comparant ma vie actuelle à celle que je menais avant mon mariage. J'attendais au moins, en devenant épouse, l'agrément d'une vie tranquille, exempte des inquiétudes qu'on doit nécessairement avoir pour les premières nécessités de la vie; loin de cela, j'étais assaillie de tous côtés par les créanciers, et la triste réflexion que d'un instant à l'autre ils pouvaient se saisir de la personne de mon mari. Je le trouvais bien coupable, en pensant qu'il était l'auteur de toutes ces inquiétudes; mais toutes plaintes, tous reproches, l'idée même d'en faire cessait, en voyant dans mon époux le père de l'innocent que je portais dans mon sein; il avait même, avant d'être né, le pouvoir d'engourdir mes douleurs; que ne me ferait-il pas supporter lorsque je pourrais le contempler dans mes bras? Nature, amie bienfaisante et généreuse des enfans que tu crées, ce n'est pas seulement en leur donnant la vie que tu mérites le nom de mère, mais lorsque tu leur dévoiles les sources profondes de la sensibilité par laquelle tu embellis leur existence. Avec cette ressource ils supportent les plus grands revers, les plus grandes infortunes, et trouvent dans les opérations les plus simples de la nature, le contrepoids de tous leurs maux. M. Robinson avait beaucoup d'affaires qui l'ap-

pelaient à Londres; j'étais presque toujours seule à Finchley, car je n'y connaissais personne, et je n'avais avec moi qu'un domestique qui était de la race dégradée et méprisée : effet de la prévention funeste de leurs oppresseurs. Cependant j'ai remarqué dans le nombre des domestiques qui m'ont servi, que ceux-ci étaient encore les plus fidèles et les plus attachés. Ma mère m'écrivit qu'elle allait revenir de Bristol, et j'eus alors le charme de sa société pour palliatif de mes maux. Je partageais mon temps entre la lecture, l'écriture, le travail, auquel les douceurs de la maternité donnaient tant de charmes. Je regrettais peu les scènes bruyantes du monde, qui naguère semblaient offrir à ma jeunesse tous leurs charmes, non plus que l'accueil, qui dans les sociétés m'avait rendu pendant quelques mois l'objet de l'envie, même de ces femmes qui n'ont d'autre ambition que celle d'être applaudies, admirées, fêtées universellement, et qui, quoique partageant ce faible tribut avec d'autres, conçoivent pour leurs rivales une haine implacable. Trop jeune pour discerner toutes les nuances par lesquelles on vit et s'agit dans les cercles, j'aurais pu ne me livrer qu'au regret qui résulte toujours d'un accueil flatteur que je venais de perdre peut-être sans retour : je ne le regrettais pas ; au contraire, ce

changement de situation me procurait un soulagement incroyable ; un poids insupportable était enlevé de mon cœur. Cet événement malheureux était à mes yeux le plus affreux auquel nous devions nous attendre. Grand Dieu ! que j'eusse changé de langage, si j'avais pu prévoir le poison qui devait pour toujours à l'avenir se répandre sur les événemens de ma vie ! Présence de l'Eternel, combien tu serais fatale aux hommes, si par tes lumières ils pouvaient lire dans l'avenir ! La sécurité, cette fille de l'espérance, n'endormirait plus ni leurs maux ni leurs tourmens ; leurs plaisirs même prendraient une teinte moins vive, et sur la terre ils ne pourraient goûter un seul moment de bonheur ; mais l'incertitude des malheurs de l'avenir est semblable à la planche libératrice que le nautonier sait arracher, après la tempête, aux débris du vaisseau qui, devant ses yeux, vient d'être brisé au rivage, et qui seule arrache sa vie à la fureur des flots. . . .

Mon frère accompagnait souvent M. Robinson à Londres. Revenant de l'une de leurs courses, il me dit qu'il avait été avec mon mari rendre visite dans la rue de Mayleborne. Je ne lui connaissais aucun ami dans ce quartier, et crus qu'il se trompait ; cependant il persista à m'assurer qu'il disait vrai, et à me recommander

surtout de n'en pas parler à M. Robinson, crainte que cela ne lui attirât de sa part quelques reproches. C'est ce que je lui promis aisément. Cette nouvelle circonstance offrait à mon esprit mille conjectures désagréables. Peu de jours après ils y allèrent encore ; et pour cette fois, mon frère fut introduit chez la femme en question, qui se nommait Pye. Par la conversation que mon frère dit avoir eu lieu, j'eus la fatale certitude que cette connaissance n'était pas sans danger pour M. Robinson : il me dit en outre qu'il avait remarqué, à côté de la cheminée, une montre qui m'avait appartenu jadis, et que j'avais supposé être perdue dans la bagarre de la saisie de nos meubles. Mon frère n'avait pu se tromper, car elle était bien remarquable par l'émail et les trophées de musique qui l'embellissaient, et surtout par sa chaîne d'acier superfin qui était d'un grand prix. Lorsque mon frère m'en parla, cela confirma les soupçons que m'avaient donné les détails de la première visite qu'il lui avait vu rendre ; et ne laissa nul doute sur les infidélités de M. Robinson. Elles étaient si palpables, que l'innocence même n'avait pu que les remarquer, et si sa prudence l'empêchait de ne me rien dire de plus pour assurer mes soupçons, j'attribuais à sa tendresse seule cette délicatesse, et n'en avais

pas moins la conviction de l'inconduite de mon mari.

Ses créanciers cependant devenaient inexorables, et lui laissaient craindre qu'ils n'attentassent à sa liberté, s'il ne s'éloignait davantage de Londres. En conséquence, il m'informa que sous peu de jours il partirait pour la campagne, et me demandait de l'accompagner à Tregunter. Cet ordre me parut sévère; il me privait de ma mère dans un temps où la consolation qu'elle pouvait me donner me devenait si nécessaire. Je me désolai et ne sentis vivement que ce sacrifice. La tristesse que j'en ressentis alla jusqu'à me faire croire que je ne la reverrais jamais; je me méfiais de tous ceux qui, dans la crise qui s'approchait, auraient, autre que ma mère, le soin de ma vie et de celle de mon enfant. Que deviendra-t-il, cet infortuné, entre les mains de tout autre que celles de la tendresse maternelle, si le sort va finir la trame des jours de sa malheureuse mère? Tels étaient les tableaux que me crayonnaient continuellement la mélancolie, le spleen même qui me gagnait. J'envisageais que ce voyage n'était point sans péril, à une époque où le repos seul peut rassurer sur les dangers qui précèdent immédiatement les couches; je craignais plus encore d'être l'objet des soins et de la commisération insultante de

mesdemoiselles Betzy et Marie. Je considérais tout cela avec la juste horreur que ne m'avait que trop inspirée leur première réception. Les devoirs d'épouse et de mère m'imposaient ces humiliations ; je ne fis aucun refus de m'y soumettre, lorsque mon mari m'en donna l'ordre :

Tout étant prêt pour le départ, je fis mes adieux à ma mère et à mon frère, avec ce tendre regret que mon cœur ne m'apprit que trop à exprimer avec feu. La situation dans laquelle j'étais se sent et ne se décrit point : mon état de grossesse, une grande jeunesse, ma tendresse pour ma mère, tout conspirait à rendre ma douleur plus déchirante ; mais la liberté de mon mari était en danger, et la balance penchait du côté du devoir le plus rigoureux. Dieu m'est témoin que je sentis toujours avec délices mon cœur me porter avec courage à prouver ma fidélité à l'être qui pouvait en être le moins touché, disons plus, qui la méritait le moins. Mes engagements solennels se retraçaient à mes yeux comme étant la base du bonheur de la vie, ou comme le premier températif des maux qui en sont inséparables : aussi ne résistai-je jamais à faire tout ce que mon mari exigea. Cette soumission seule eût pu mériter de sa part des soins plus assidus, et me faire

jouir de la félicité domestique, à laquelle j'ai toujours attaché le plus grand prix, à laquelle j'ai tout sacrifié pour ne la connaître jamais.

Nous partîmes pour Tregunter. J'aperçus aisément à notre arrivée que la nouvelle de notre infortune nous y avait devancés; car mademoiselle Robinson ne vint point au-devant de nous, et Marie était acariâtre, grondeuse, encore plus qu'à l'ordinaire. M. Harris n'était point au logis lorsque nous arrivâmes: il rentra peu d'instans après; sa réception fut dure et peu honnête. Eh bien! dit-il, vous venez donc ici pour échapper à la prison; pour vous repentir de vos folies? Que ferez-vous ici? Je ne répondis rien; je me dépêchai de monter dans mon ancien appartement, où je pus diminuer par mes pleurs l'agitation que j'éprouvais, et qui ne faisait qu'augmenter à chaque instant. M. Robinson me conjurait de supporter patiemment la dureté de son oncle: ce ne fut pas sans les plus grands efforts, car chaque jour, à chaque instant même j'avais de nouveaux motifs pour désirer d'être éloignée de ces hôtes. Combien de temps, disait quelquefois M. Harris, pensez-vous que je doive vous nourrir ici? Pourquoi vous êtes-vous mariés, puisque vous n'aviez pas assez de fortune pour vous soutenir? Le contraste de sa conduite passée et de la présente ne pouvait que vivement

affliger mon âme : c'était le sujet de nos entretiens lorsque nous étions seuls ; il devenait celui de mes réflexions secrètes.

La demeure de Tregunter ne m'offrait par conséquent qu'un avenir douloureux, puisque chaque jour je devenais plus dépendante de la grossièreté, de l'inhumanité même de ceux qui en étaient maîtres. M. Harris jouissait d'une fortune considérable : pour mieux accumuler dans le commerce ce métal qui, pour lui, avait tant de charmes, il avait négligé d'acquérir les talens aimables qui suppléent à l'aménité, qui nous rendent intéressans dans la société, et qui font qu'on trouve encore quelques charmes dans ceux même qui n'ont pas d'autre recommandation. Loin de posséder ces avantages, M. Harris était dur et inhumain, sans que rien pût adoucir ce penchant trop impérieux. A Tregunter, on ignorait ce que c'était que de se distraire par la lecture ; on n'y voyait aucun livre, excepté quelques mauvaises brochures, que de temps en temps M. Robinson empruntait de ses voisins. Il y avait dans l'un des salons une vieille épinette qui, malgré les sons discordans que j'en pouvais arracher, ne servait pas moins quelquefois à me distraire, ayant dès ma plus tendre jeunesse aimé et étudié la musique avec plaisir. J'étais heureuse de pouvoir, avec cet instrument

délabré , passer quelques instans qui m'eussent encore été plus pénibles sans cette triste ressource. Cela m'attirait souvent de nouveaux reproches : il eût mieux valu , me disait-on , qu'on eût fait de vous une femme de ménage , au lieu de vous donner des talens faits seulement pour distinguer les gens nobles et riches. Thomas ajoutait : On eût mieux fait d'épouser la fille d'un bon négociant , que celle d'un marchand ruiné , incapable de travailler , et de passer son temps à autre chose , sinon à cultiver les beaux-arts. Telles étaient les remarques de mon cher et spirituel beau-père.

Je me rappelle surtout qu'un jour M. Harris avait invité beaucoup de monde à dîner , messieurs Jean et Charles Morgan , écuyers , membres du parlement , un vieux ecclésiastique du nom de Jones , ainsi que plusieurs autres personnes , desquelles je ne me rappelle point les noms. Je n'en étais plus qu'à une quinzaine de l'époque de mes couches , un de ces messieurs exprimait avec politesse la joie qu'il avait de ce que bientôt j'augmenterais le nombre des habitans de Tregunter. Se tournant vers monsieur Harris : vous avez heureusement fini votre maison à temps pour recevoir un petit étranger. — Oh ! reprit M. Harris , je ne l'y aurai pas long - temps ; ils ne sont venus ici que pour se

soustraire à la prison. Quand le danger sera passé, j'espère bien qu'ils me débarrasseront de leur personne. Une réponse aussi déplacée m'humilia au dernier point ; j'étais prête à sortir de la chambre. L'indignation que M. Robinson sentit du propos insultant de son père, était aussi évidente que mes regrets d'être jamais venue chez lui étaient vifs et sincères ; mais la nécessité et le respect qu'il lui devait lui imposaient silence. Le manoir de M. Harris n'était pas encore fini. Peu de jours après notre arrivée, il nous informa qu'il n'avait pas dans sa maison de logement convenable pour moi ; car l'humidité de tous les appartemens les rendait impraticables pour l'événement qui allait avoir lieu. Où irez-vous donc ? ajouta-t-il. Mais après avoir pris les conseils éclairés et impératifs de ses deux femmes, il fut décidé que j'irais à Trevecca, distant d'une lieue et demie de Tregunter, et où M. Harris avait un château vaste et spacieux, situé au pied d'une montagne élevée qui lui donnait son nom. Partie de la maison était consacrée à une manufacture de flanelle. Je jouis du repos que devait me procurer la séparation de mes hôtes, et la solitude charmante où j'étais reléguée : là, j'errais dans des bois embellis par la variété et la richesse de la plus belle nature ; je me promenais souvent

au sommet de la montagne, d'où je pouvais découvrir toute la beauté de la plaine qui étendait au loin ses sillons fertiles. C'est ce qui m'excitait à payer à l'auteur de cette nature enchantée le tribut que tant de merveilles doivent exiger de ses sensibles spectateurs, dans des momens où ils ne peuvent que sentir avec reconnaissance la majesté et la puissance de celui qui les vivifie. Ma piété devenait vive en contemplant ces tableaux ravissans; ma charité, mon amour pour les hommes devenaient plus actives: sans avoir de grands moyens de les soulager, j'employais au moins avec ardeur ceux qui m'étaient laissés, et le courage dont j'avais besoin pour supporter la rigueur de ma destinée, était plus infatigable, et semblait chaque jour s'accroître, ou me faire trouver ma situation moins pénible. Tels étaient les avantages que me procuraient mes promenades solitaires: quel homme pourrait les connaître, apprécier leur effet, et ne pas s'y livrer avec enthousiasme, avec délire même? Plus près de son créateur, l'individu sans doute devient et meilleur et plus vertueux. A côté de la source de la vie, la nature pourrait-elle offrir le désir de la destruction, à moins que ce ne soit pour s'identifier plus intimement au principe suprême de tout bien?

Souvent, en m'asseyant à côté de la fenêtre de mon petit salon, je respirais l'aubépine, qui répandait aux environs son odeur enivrante ; souvent je parcourais les sentiers raboteux du jardin qu'avait rendu humides la rosée du matin, et j'écartais les ronces nombreuses qui en jonchaient le chemin. Ces diverses occupations rendaient mon sort agréable et paisible, cent fois préférable à celui de Tregunter, pourquoi n'en conviendrais-je pas ? préférable même aux scènes plus diversifiées, plus gaies, sans doute, dont je jouissais peu de temps auparavant, et au milieu desquelles, si l'homme veut consulter son cœur, il ne se trouvera ni satisfait ni content.

Béatitude sympathique, que net'ai-je trouvée ! pourquoi n'as-tu pas récompensé de ta douceur la sensibilité naturelle que l'Eternel m'avait départie ? Mais j'aurais été trop heureuse de vivre ; mon âme peut-être se serait trop attachée à ce qui l'environnait : il m'a fallu ne te pas connaître et ne pas mourir.

J'étais tranquille, sinon parfaitement heureuse, à Trevecca, et sentais d'une manière moins désagréable le malheur que j'avais de m'être unie à une famille si peu faite pour moi. Ma parfaite innocence me faisait jouir de tout le charme de la vertu, et semblait vouloir laisser

ignorer, même à mon âme, le désir qu'aucun autre mortel vînt jamais m'apprendre qu'il en existait sur la terre de plus aimable et de plus tendre que mon mari. Ainsi donc quoiqu'éloignée de tous, je n'en regretterais aucun, et voudrais avoir toujours eu cette indifférence et cette sécurité qui, n'étant pas le bonheur, sont bien faites pour le remplacer.

Depuis mon séjour à Trevecca, j'avais vu rarement mademoiselle Robinson, et aussi peu mademoiselle Marie; jamais M. Harris n'y venait, malgré le peu d'éloignement qu'il y avait de Tregunter, et j'arrivai ainsi au milieu des preuves de l'indifférence la plus marquée, au temps où cependant j'avais le plus besoin de la plus vive tendresse et des soins les plus assidus. Événement qui devait éveiller dans mon sein de nouveaux sentimens si bien faits pour mon cœur! Ma plume ne peut rendre, ô enfant chéri! les sensations enivrantes que j'éprouvai, lorsque, pour la première fois, je te pressai sur mon sein; quand, pour la première fois, je te prodiguai les baisers les plus tendres; quand je posai mes lèvres brûlantes sur le front de l'innocence; quand j'examinai tes petites mains dont la texture fragile ouvrait à mes réflexions un champ aussi vaste de pensées que la beauté de tes traits en offrait à mon admiration; quand

ma tendresse me faisait craindre de te perdre après t'avoir connu , après t'avoir aimé. Que ne sentis-je pas , lorsque , tournant vers ta malheureuse mère tes yeux encore fermés, tu semblais l'inviter à te payer un nouveau tribut de l'affection qu'elle a toujours connue avec ivresse , par laquelle elle a charmé ses tourmens , et dont toujours elle te croira digne ? Tu étais , ô ma fille ! le plus beau des enfans ; en te voyant je me crus la plus heureuse des mères : ton premier souris avait à mes yeux quelque chose de céleste qui présageait le bonheur. Enfin , par toi j'espérais ne sentir qu'à demi la rigueur du sort qui m'accablait. Lorsque je t'examinais , l'avenir prenait une teinte plus douce , et j'osais intérieurement défier les hommes et les événemens de me faire craindre l'infortune....

Deux jours après la naissance de ma fille , madame Jones , ma garde , qui , peut-être , est la meilleure des femmes , me demanda avec instance de lui permettre de la laisser voir à tous les gens de la manufacture , qui désiraient ardemment , ajouta-t-elle , de caresser la petite-fille de leur seigneur , l'héritière de Tregunter. Je lui objectai , mais en vain , les conséquences terribles de cette sortie , pour un enfant qui n'existait que depuis deux jours ; mais madame Jones m'assura que dans cette contrée on portait fréquemment à

l'air les enfans le premier jour même de leur naissance, ajoutant que mou refus fâcherait ces bonnes gens, qui n'attribueraient qu'à l'orgueil ce qui n'était que l'effet de la sollicitude maternelle. Je me décidai à ce qu'elle leur portât, après surtout qu'elle l'eut bien enveloppée d'une couverture fabriquée dans la manufacture que nous occupions; et c'est ainsi qu'elle rendit visite à ces bons et sensibles villageois.

Aussitôt que madame Jones entra au milieu du groupe qui l'attendait, l'enfant passa rapidement d'une main dans une autre pour y recevoir les vœux les plus ardens; tous souhaitaient que le bonheur accompagnât tous les pas de la petite héritière de Tregunter, car c'est ainsi que ces bonnes gens la désignaient; ils disaient tous qu'ils n'avaient jamais vu de plus bel enfant et qui ressemblât plus parfaitement à sa mère. Lorsque madame Jones me rapporta cet enfant chéri, tout ce qu'elle me dit alors allait jusqu'à mon âme, y portait les transports dont une mère seule est susceptible : quoique ma fille ne me fut pas enlevée pour long-temps, cette absence me sembla longue, mille dangers à mes yeux semblaient l'environner loin de moi; lorsqu'elle me fut rendue, ce fut pour sa mère un triomphe de plus, qui surpassa cent fois ceux qu'elle eut jamais depuis.

Au milieu de ces douces émotions, dont le souvenir seul est une jouissance, M. Harris entra d'un air brusque, me demanda comment je me portais : s'asseyant au pied de mon lit, il commença à parler d'affaires. J'étais trop faible pour lui répondre : il continuait toujours, sans observer que madame Jones était là, et ne devait point connaître les détails de ma famille.

Eh bien ! continua-t-il, que voulez-vous faire de votre enfant ?

Je ne répondis pas.

Liez, dit-il, votre enfant à votre dos, et allez travailler pour le nourrir.

Je l'écoutais avec horreur.

Les portes de la prison sont ouvertes pour votre mari ; il mourra en prison : et que deviendrez-vous ?

Je ne répondais toujours rien.

A cet instant Mlle. Robinson entra ; elle me regarda très-attentivement, et s'approchant de ma petite, sembla la contempler avec quelque plaisir : elle était endormie ; mais non moins belle, et mettant ses petites mains l'une dans l'autre, elle soupira douloureusement ; pauvre petite malheureuse, pauvre petite, dit mademoiselle Robinson, que tu serais heureuse si Dieu te faisait la grâce de mourir.

Je ne savais que dire, mais les tortures qui

déchiraient mon cœur de mille blessures sont indéfinissables.

Environ trois semaines après cette époque , M. Robinson reçut des lettres qui lui apprirent que ses créanciers étaient inexorables et qu'ils savaient le lieu où il s'était retiré ; on lui recommandait de ne se pas exposer aux hasards d'une arrestation. Hélas ! il ne savait que trop que si elle avait lieu , il serait pour jamais perdu dans l'esprit de son père. Il me confia pour cette fois ses inquiétudes , me dit en même temps que pour éviter cet esclandre , prêt à éclater , il fallait absolument qu'il s'éloignât sans délai de Trevecca. J'étais extrêmement faible ; car mes chagrins avaient beaucoup diminué mes forces ; l'idée de rester à Trevecca sans mon mari m'était encore plus affreuse que le danger de me mettre en route avec lui : je lui dis sans balancer que j'étais prête à le suivre.

Ma garde qui était une fort bonne femme , surtout très-complaisante , me conjurait de retarder mon voyage : elle disait qu'il pourrait m'être fatal. Ma vie , lui répondis-je , ne m'est rien en comparaison de la liberté de mon mari ; tout à mes yeux s'anéantit devant cette idée : hélas ! je n'ai déjà que trop vécu , s'il doit être la victime de ses affaires.

Nous partîmes le jour suivant. Ma garde

voulut au moins nous suivre le premier jour de notre route. Nous montâmes donc tous quatre en voiture : ma petite Marie, couchée sur un oreiller, fut placée sur les genoux de madame Jones, et, au milieu des regrets et des bénédictions de tous les honnêtes habitans de Trevecca, nous quittâmes cette demeure. Je n'eus pas la même satisfaction des personnes qui composaient la famille de mon mari, car ils nous laissèrent partir sans nous dire le moindre mot consolateur : je les payais bien intérieurement de leur dureté ; car je les quittais, sinon avec plaisir, l'occasion ne pouvant le faire naître, au moins sans le moindre regret.

Je renvoyai madame Jones, comme je l'avais projeté, ne me trouvant pas trop indisposée pour prendre seule le soin de mon enfant. Elle resta donc confiée à mes soins : je ne pouvais me procurer alors une domestique. Elevée dans l'opulence, n'ayant en aucun temps de ma vie connu une gêne aussi pressante, je ne savais que très-imparfaitement comment on habille et déshabille un enfant : cette tâche ne pouvait s'alléger que par les ressorts de l'amour maternelle, qui donnent de l'industrie même à la plus gauche : on avait prodigué les soins les plus exacts à mon éducation ; mais on s'était peu embarrassé de faire de

moi une ménagère habile , en sorte qu'alors je sentais à regret mon insuffisance à cet égard ; la nature seule était mon institutrice ; avec ses leçons éloquentes je ne pouvais faire que de rapides progrès.

Madame Jones, dont le cœur excellent sympathisait à toutes mes souffrances, ne m'aurait pas abandonnée dans un moment si pénible ; mais veuve d'un négociant de Breçon, ayant laissé ses deux jeunes filles seules pour conduire sa maison, dans la vue seulement de me rendre service par ses soins , elle se trouvait dans la nécessité de retourner chez elle : en me quittant elle avait les larmes aux yeux, et fit des vœux bien sincères pour mon bonheur et ma tranquillité : souhaits désintéressés auxquels son bon cœur seul pouvait me donner des droits.

Peu de jours après nous arrivâmes à Montmouth. J'avais dans cette ville plusieurs parens du côté de ma mère, surtout ma bonne maman qui nous reçut avec l'expression de l'affection la plus tendre. Elle voulut absolument que je logeasse avec elle jusqu'à ce que mes forces fussent un peu revenues : nous acceptâmes avec plaisir. Elle nous donna pendant ce temps les soins les plus assidus , que me refusait naguère un homme qui, par son degré de parenté avec moi, y était beaucoup plus obligé. Ma tendre

et respectable grand'mère fut transportée de joie en embrassant son arrière-petite - fille : elle jouissait de pouvoir nous avoir avec elle et d'entendre à cette occasion toute l'effusion de mon âme. Que les momens que je passai près d'elle furent bien différens de ceux que venaient de me faire éprouver les cruels habitans de Tregunter !

Ma grand'mère , quoiqu'âgée de soixante-dix ans , était une femme intéressante ; elle avait encore des restes de son ancienne beauté : la manière simple dont elle était mise , jointe à une grande propreté , la rendait en cela l'objet de l'admiration la plus impartiale : sa piété solide , l'affabilité de son caractère contribuaient aussi à la faire aimer de tous ceux que distinguent la raison éclairée et le jugement le plus sévère.

On n'attendit point que mes forces fussent revenues pour me faire accueil dans la société ; mais ce qui me charmait le plus , était d'errer , avec ma petite Marie , près les bords de la rivière Uza , ou de contempler les restes antiques du château de Montmouth , qui avoisinait , par le jardin , l'habitation de ma vénérable grand'maman. J'accompagnais constamment à l'église mon aimable parente ; j'observais avec délices , je dirai même avec envie , la résignation avec

laquelle elle avait toujours souffert les contrariétés de la vie : ce bienfait de la religion ne peut être trop révééré. Pourquoi ne le dirais-je pas ? il devrait être le premier but de tous nos efforts comme de tous nos désirs , en ce qu'il répand sur toutes nos actions , de l'âge même le plus avancé , un charme et un attrait irrésistibles qui remplacent ceux de la jeunesse qui ont disparu , et qui ont , en quelque sorte , la supériorité sur les premiers.

Il y avait un mois que j'étais à Montmouth , lorsque je fus invitée à un bal : mes forces avaient repris leurs cours , la société de ma vénérable grand-mère m'avait rendu cette vivacité , cette gaiété qui ne m'avaient été étrangères que depuis quelques mois. J'allai au bal , avec l'intention de n'y pas danser ; mais on me pressa si fort que je n'eus pas la force de résister : j'avais toujours eu infiniment de goût pour cette sorte d'amusement , dans lequel j'avais beaucoup de légèreté , non tout-à-fait dénuée de grâce : ce qui me rendait encore cette récréation plus agréable. Cependant je nourrissais , et le soir , duquel je parle , on m'apporta plusieurs fois mon enfant pour lui donner le sein : ne connaissant point le danger auquel je l'exposais , je le lui laissai prendre immédiatement après avoir dansé. Trop agitée par l'exercice que je venais de prendre , ainsi

que par la chaleur de la chambre où nous étions, mon lait avait acquis une qualité trop échauffante, et était devenu plutôt un breuvage empoisonné qu'une nourriture salubre pour mon enfant; de sorte que lorsque je rentrai au logis je trouvai ma fille dans des convulsions horribles. Je perdis pour ainsi dire la tête, je fus hors de moi en la voyant ainsi; la surprise, l'effroi que je ressentis m'avaient fait perdre tout mon lait, en sorte qu'il m'était impossible de lui présenter le sein et de lui faire prendre l'aliment nécessaire pour la nourrir; elle criait, se débattait, semblait demander à tetter, ce qui sans doute eût été le seul moyen de diminuer ses convulsions.

Toute la nuit je la tins dans mes bras: j'avais avec moi un médecin célèbre qui ne s'apercevait que trop du danger qui la menaçait en voyant les convulsions redoubler. Hélas! si alors j'eusse su que la crise qu'éprouvait ma fille était une suite du plaisir auquel je m'étais livrée, j'aurais été capable de me porter aux plus grandes extrémités.

Ma fille resta dans ce violent état toute la nuit, n'ayant que peu d'intervalles de repos. Mes amis vinrent s'informer de la fille et de la mère. Parmi les personnes qui se présentèrent, il y avait un ecclésiastique, que j'avais souvent

vu chez ma grand'maman avant cette affligeante catastrophe : il examina l'enfant qui, aux yeux de tout le monde, n'avait plus que quelques instans à vivre ; pénétré de me voir dans l'état le plus violent du désespoir, il me dit : Permettez , Madame , qu'on éloigne votre fille pour quelques instans , m'observant que la fièvre ardente qui me brûlait ne pouvait avoir que des effets funestes pour cette malheureuse enfant, qui était restée depuis plusieurs heures sans aliment , et dont la vue seule augmentait le danger de mon état. L'événement de ma dissolution eût été le plus heureux pour moi , je l'anticipais avec délices , j'étais loin de lui accorder ce qu'il me demandait à des considérations si peu faites pour m'en imposer. L'ecclésiastique restait rêveur et pensif , quand il se rappela tout à coup d'avoir vu un de ses propres enfans avec des convulsions aussi fortes et soulagé par un remède bien simple ; essayez - le , ajouta-t-il.

Mon enfant était condamné par le médecin et les personnes qui l'avaient vu , je m'écriai avec transport : au nom de Dieu , Monsieur , ne différez pas à indiquer ce remède , afin de sauver cet infortuné. Alors , demandant une cuillerée d'esprit d'anis et une petite quantité de blanc de baleine , il le donna à ma fille , qui peu d'instans après l'avoir pris , se trouva mieux et

s'endormit très-profondément. Il n'est donné qu'à la plus tendre mère de se peindre ce que j'éprouvai : je ne permets pas à ma plume d'en essayer l'esquisse , persuadée qu'il n'est pas de langage qui peigne ce bonheur. Ma fille m'était rendue , ce sommeil bienfaisant assurait son existence : combien il me soulagea.

Peu de jours après , se trouvant entièrement mieux , mon mari ne se croyant pas en sûreté à Montmouth , nous nous préparâmes à aller visiter un autre coin de l'univers. Le jour du départ était fixé ; mais on arrêta M. Robinson pour une somme considérable , et il ne lui fut plus permis d'aller et de venir. La somme était trop forte pour que je pusse envisager de possibilité à ce qu'elle fût bientôt payée ; je crus qu'il y aurait autant d'injustice que peu de délicatesse à l'emprunter en mon nom : il fallait donc se soumettre à la rigueur de l'arrestation. Heureusement , le shériff chargé de cette affaire s'offrit à nous accompagner lui-même , afin d'éviter toute scène. De-là , nous partîmes le même soir pour retourner à cette superbe métropole , qui excite à la fois des sensations diverses , mais qui perd tous ses charmes aux yeux d'un malheureux qui doit n'y plus voir que les murs d'une prison. En y arrivant , mon cœur me porta d'abord aux lieux habités par

ma mère, qui logeait à Buckingham-Street : elle témoigna une joie excessive de me revoir honorée d'un titre que j'ambitionnais depuis si long-temps, et surtout la mère d'un des plus beaux enfans du monde ; elle ne pouvait se lasser d'embrasser sa charmante petite-fille. Tandis que M. Robinson employait tout le jour à arranger l'affaire qui nous avait amenés à Londres ; (c'était un de ses amis qui l'avait fait arrêter (1), dans l'espérance qu'étant si près de son père, ce dernier sans doute payerait cette somme, ou du moins telle fut la raison qu'il alléguait pour se justifier de ce procédé sévère) ; le tout s'arrangea, et nous allâmes, dès le soir même, dans un appartement que M. Robinson avait loué.

J'avais, depuis mon mariage, réuni une collection de poésies que je destinais à l'impression. Je me déterminai de l'y envoyer promptement en raison des circonstances pénibles dans lesquelles nous nous trouvions ; mais ces écrits, fruit ou résultat de l'incohérence des idées de ma plus tendre enfance, furent, comme le sont les ouvrages de beaucoup d'auteurs, envoyés à

(1) M. Honway, que j'ai fait connaître dans les premières pages de ma vie, comme l'ami intime et le compagnon de l'enfance de mon mari.

l'impression, pour satisfaire les premiers besoins de la nature. La plume souvent sert l'estomac aux dépens de l'esprit ou du cœur. Trop heureux quand ces sources fécondes les servent assez bien pour ne pas maîtriser ceux qui le nourrissent !

Peu après, je relus cet ouvrage que m'arrachait ma situation pénible, et je fus étonnée de ce que j'eusse pu me décider à le présenter au public. Peut-être cependant n'en est-il pas un exemplaire de reste, excepté celui que je donnai à ma mère, et qui est maintenant passé dans mes mains. Mais que je le trouve faible ! d'où je conclus qu'un auteur devrait toujours mettre plusieurs années entre sa composition et l'impression de ses ouvrages.

Il n'y avait que peu de jours que j'étais arrivée, lorsque mes amis me persuadèrent de les accompagner à Renelagh; M. Robinson ne voulut point y venir, mais après bien des sollicitations, je me laissai gagner pour y aller. Il y avait déjà près de deux ans que j'étais mariée. J'étais embellie, et surtout j'étais beaucoup plus grande, que lorsque je reçus le titre d'épouse. J'avais l'air d'une femme du monde, et non les manières simples d'une femme, jeune et timide, de dix-neuf ans. Quoique j'eusse été quelques mois absente de la capitale, que j'en eusse passé une partie

avec des campagnards, cependant je n'avais rien perdu de mon aisance et de ma grâce.

La parure que je mis pour cette nouvelle fête était simple et modeste; elle consistait en une robe de soie lilas pâle, j'avais sur la tête une guirlande de fleurs. Chacun me fit compliment sur mon air de fraîcheur, qui cachait cependant les soins, les sollicitudes les plus vives sur mes affaires domestiques. C'est ainsi que la santé souvent est le masque des chagrins. La première personne que je rencontrai dans la rotonde, fut sir Robert Fitzgerald. Il parut aussi ému en me voyant que s'il eût reçu un choc d'électricité. Je détournai la tête, et l'aurais évité s'il n'eût quitté ses amis pour me joindre: il me témoigna tout le plaisir qu'il avait, dit-il, de me revoir embellir les cercles de la capitale, témoigna sa surprise de me voir sans mon mari, et me demanda la permission de me rendre visite chez moi; je répondis que j'étais en visite chez une de mes amies. Il me salua, me quitta et rejoignit ses amis. Toute la soirée il m'observa; nous quittâmes la rotonde de bonne heure. En attendant notre voiture, je l'aperçus dans l'antichambre: nous passâmes le vestibule; à la porte sa voiture l'attendait. La matinée suivante, occupée à corriger une épreuve du poëme que j'allais faire imprimer, le domestique entra, et me déconcerta

en annonçant lord Fitzgerald. Je le reçus avec beaucoup de froideur, ce qui le mortifia extrêmement. J'étais aussi un peu humiliée d'être ainsi surprise avec mon déshabillé du matin, car il était plutôt une preuve de mon assiduité maternelle que le résultat de l'élégance et du goût. Ma petite Marie dormait près de moi, dans une petite berceuse, recouverte d'un tapis vert, à la mode de mon pays. Il y avait beaucoup de papiers épars sur ma table : tout ce qui m'entourait annonçait la confusion et le désordre, car depuis le départ de ma garde, je m'étais fait une règle inviolable d'habiller et de déshabiller moi-même mon enfant, de ne la laisser jamais remettre dans son berceau que devant moi, ainsi que lui laisser prendre ses alimens qu'en ma présence. Un panier oblong, avec quatre anses, formait, avec un oreiller et un petit traversin, son lit de jour : la nuit elle couchait avec moi. Je connaissais trop le peu de soins que les domestiques ont des enfans, pour exposer l'unique objet de ma tendresse aux effets coupables de leur inattention, ou à ceux non moins dangereux de leur inexpérience. C'était donc environnée de tout ce qui annonçait les devoirs sacrés d'une mère sensible et tendre, que l'homme le plus à la mode, le gai Fitzgerald enfin, me trouvait alors. Quelles réflexions ce

contraste dut-il présenter à son imagination ? Je l'ignore ; mais j'avoue que je ne fus pas exempté d'un mouvement d'orgueil, en pensant que le hasard l'eut rendu témoin de mon exactitude à surveiller mon enfant ; j'ajoute que lorsque le devoir et rarement le plaisir m'en éloignait, ma sensible mère était mon substitut. Fitzgerald me disait mille choses honnêtes, mais ce qui me flatta le plus furent les louanges qu'il prodigua à ma fille : il répéta plusieurs fois qu'il n'avait jamais vu une mère aussi jeune près d'un enfant aussi beau. Le premier éloge me fit soupirer, le second fut l'appareil de la blessure qu'avait faite le premier ; car il est vrai que cet enfant était un des plus beaux qu'on ait jamais admirés. L'éloge que j'en ferais pourrait être suspect, si toutes les personnes qui le virent alors, ne venaient à l'appui de ce que je puis dire.

Il donna ensuite quelques éloges à ma poésie : je souris en pensant combien le préjugé paralyse le jugement. M. Fitzgerald lisait une de mes pastorales qu'il accompagna des louanges les plus outrées ; car si j'en méritai jamais, ce ne fut que depuis que je me rendis familières les règles poétiques, que je formai ma mémoire par l'usage, et fécondai l'imagination que peut-être chez moi la nature ne crut pas indigne d'enrichir de quelques dons. Je lui demandai comment il avait pu

savoir mon adresse, il me dit qu'il m'avoit fait suivre au sortir de la rotonde, le soir précédent. Qu'avais-je à dire à cette preuve d'intérêt ? je me tus : il sortit.

Le soir suivant, il nous fit une autre visite, je dis nous parce que M. Robinson étoit au logis; il prit le thé avec nous, et nous proposa pour le jour suivant une partie à Richemont. Je le remerciai de cette offre honnête, en alléguant mes devoirs maternels qui ne me permettaient pas d'être si long-temps absente de mon enfant. Le mercredi suivant M. Robinson me conduisit à Renelagh; nous y rencontrâmes lord Northington, lord Lyttelton, les capitaines O'brien, Aytough, M. Andrews et plusieurs autres, qui tous me témoignèrent le plus vif plaisir de me voir; mais comme le mauvais état des affaires de mon mari ne me permettoit pas de recevoir du monde, et de donner des parties, je dis à tous que j'étais chez un de nos amis, point encore établie, ne devant pas résider long-temps à Londres. Lord Lyttelton fut un des plus empressés; je lui tins le même langage qu'aux autres, car j'étais décidée à mettre, au moins dans la maison de mon mari, l'ordre et l'économie qui dépendaient de ma prudence...

Peu de jours après, M. Robinson fut encore arrêté; ce fut alors que commença l'épreuve la

plus dure que j'aie eue à supporter depuis que j'étais son épouse. Il fut conduit à la maison d'un shériff : en moins de trois jours il eut contre lui plusieurs créanciers pour la valeur de plus de 1200 liv. sterling. Sommes dues en partie pour la rente de laquelle j'ai parlé plus haut, ainsi que pour des réclamations usuraires ; car je puis dire avec orgueil et vérité que dans aucun temps M. Robinson ne dut pour moi 50 livres. Je savais me soumettre aux circonstances pénibles, et ne voulais compromettre aucun négociant dans la banqueroute inévitable que mon mari devait faire, soit dans un temps, ou dans un autre.

M. Robinson savoit combien il étoit inutile de demander du secours à son père, il avoit d'ailleurs un chagrin trop vif pour savoir quel parti prendre qui pût apaiser ses créanciers. C'est ce qui le fit rester plus long-temps en prison : temps où je restai constamment avec lui.

J'oubliais ce qui m'étoit personnel ; mes soins, mes sollicitudes n'avaient pour objet que mon mari et ma fille. L'appartement qu'on nous donna étoit au dernier étage de la prison et avait vue sur un terrain consacré à un jeu de boule. M. Robinson, qui étoit fameux pour tous les exercices de ce genre, trouva à ses chagrins une distraction que je ne pouvais partager : les miennes étoient d'un genre plus intéressant ; je

ne pouvais envisager ma fille sans verser sur elle les pleurs les plus amers : le sort qu'elle partageait avec moi , sans s'en douter , semblait à mes yeux lui présager une destinée horrible ; cela ajoutait à mes tourmens et rendait ma position plus affreuse. Pendant l'espace de neuf mois trois semaines et quelques jours je ne sortis point de l'horrible demeure qui était mon partage ; j'y étais cependant souvent excitée par les lords Northington , Lyttelton , Fitzgerald , qui m'envoyaient de fréquentes invitations , soit pour une partie ou une fête quelconque qu'ils croyaient être de puissans attraits pour m'exciter à me distraire , soit de mes chagrins ou des devoirs sacrés que je m'étais imposés , et dont l'observance seule pouvait m'offrir quelques charmes. Etrangers à la source de sensibilité qui m'animait , ils ne pouvaient connaître quelle sorte de jouissance pouvait avoir de l'empire sur mon âme ; à coup sûr aucun d'eux ne posséda jamais le talent de m'intéresser. Lord Lyttelton employa dans ses billets d'invitation un langage bien fait pour séduire. Laissant le langage de la galanterie , ou de l'orgueil qui protège une infortunée , il faisait jouer les ressorts si puissans de l'intérêt , auxquels étaient étrangers ceux qui , tout en s'exprimant dans les termes les plus tendres , les plus passionnés , ne

faisaient que des vœux stériles pour me retirer d'un lieu si indigne d'une famille malheureuse. Dieu, dont la sagesse sonde les cœurs, dont la prescience connaît les événemens futurs, m'est témoin que dans les instans de la vie la plus affreuse que j'ai eue à souffrir dans ce monde, je n'ai jamais eu la moindre velléité de violer mes devoirs, quoique cependant les occasions se fussent souvent présentées et que la chose n'eût que trop justifié la sévérité d'une destinée pour laquelle j'étais si peu faite, et à laquelle mon éducation et mes espérances m'avaient si peu préparée; mais je supportai ma captivité avec courage. Mon premier poëme nous donna quelques légers moyens de subsistance; mais je voyais chaque jour en diminuer la somme sans savoir qui nous donnerait de quoi y suppléer, car M. Robinson ne recevait pas même l'argent nécessaire pour subvenir aux nécessités de la vie. Je n'entrerai pas plus long-temps dans des détails, que peut-être le lecteur trouvera déjà trop minutieux; je ne puis cependant passer sous silence que ce fut dans le triste réduit que nous habitions déjà depuis si long-temps, qu'un soir j'eus le ravissant plaisir d'entendre, pour la première fois, l'articulation charmante de la voix de ma fille: l'impression que cela fit sur moi est ineffaçable; c'était pendant un de ces

instans où les jouissances sont plus pures, où les sensations sont plus vives, par un beau clair de lune, et lorsque, cherchant à me distraire de tout le sérieux de la journée, je me promenais avec mon mari dans la cour, où il descendait trop souvent pour s'amuser, mais où on ne me voyait que pour faire prendre l'air à ma fille. Elle m'occupait tout entière; j'admirais les grâces enfantines qu'elle déployait en sautant; sa bonne l'amusait, et contribuait à les faire naître en jouant avec elle de cette manière qui plaît tant à l'enfance. Ses regards se portèrent alors vers l'astre brillant qui succède modestement à celui qu'éclaire le jour; me le montrant d'un de ses petits doigts, elle articula très-distinctement, mais en soupirant à l'instant où un nuage vint à l'obscurcir : *it is all gone, tout est perdu*. Cette expression était familière à la bonne lorsqu'elle croyait prudent de ne pas lui laisser prendre, soit d'un aliment, soit d'un breuvage qui aurait pu lui faire mal. Ces faits paraîtront peu importans aux yeux d'un lecteur froid qui, insensible aux jouissances pures de la nature, critiquera des détails qu'il n'est pas fait pour apprécier; mais j'en appelle aux mères tendres qui ne croiront pas cet ouvrage indigne d'occuper leurs loisirs, et je les prie, au nom de la sensibilité qui les caractérise, de justifier des

détails que ma plume n'a pu juger dignes d'intérêt, lorsqu'ils ont été dictés par mon cœur; tout ce que j'ajouterai à cette digression est que je continuai ma promenade long-temps encore au clair de lune pour jouir plus long-temps du ravissant plaisir que m'avait procuré ma chère petite Marie, qui répétait toujours avec la même ingénuité, toutes les fois que la lune disparaissait, ce qui avait servi à exprimer sa première surprise. Ayant beaucoup de loisirs, surtout beaucoup d'heures pénibles à supporter, je pensai de nouveau à caresser les muses, ou pour mieux dire à obtenir ce regard encourageant qui vivifie l'esprit et féconde les pensées. Je choisis pour sujet la captivité; comme il ne pouvait être stérile j'en eus bientôt formé un poème in-4°. La poésie en est meilleure que celle de mon premier ouvrage, quoiqu'il ne soit pas sans défauts, et sans ces vers pénibles qui ne caractérisent que trop l'inquiétude journalière qui était devenue ma compagne inséparable. Les muses, hélas! ressemblent aux coquettes, elles ne naissent que dans l'abondance, sont nourries de ses effets, ou au moins elles ne déploient tous leurs charmes que lorsqu'elles sont assurées qu'elles peuvent espérer de plaire. Mon poème au moins vient à l'appui de ce que je dis : je devais, semblait-il, traiter ce sujet

avec quelque supériorité , quoique mon cœur ajoutât à sa fécondité tout ce que le sentiment maternel pouvait y développer de neuf ; cependant on n'y trouve pas ce moelleux que j'ai fait naître depuis.

On me dit que la duchesse de Devonshire protégeait la littérature et ses amateurs, en conséquence, je lui envoyai avec timidité, mais avec confiance, un volume de mon poème, proprement relié; l'accompagnant surtout d'une épître qui lui apprenait mon âge, afin que cela servît d'excuses pour les fautes qui y seraient. Mon frère qui était fort beau et propre à recommander le message et l'envoi, en fut chargé. La duchesse eut la bonté d'accueillir l'un et l'autre avec affabilité, et de recevoir avec cette bonté aimable qui la caractérise, celui qui en était porteur. Elle lui demanda des détails sur ma situation, recommandant surtout que le jour suivant je me rendisse chez elle.

Je ne savais à quoi me résoudre; sa libéralité me faisait un devoir trop doux d'accéder à sa demande, je ne devais donc pas ajourner cette visite. Depuis ma longue captivité je m'étois imposé la loi de ne le jamais quitter; j'étais indécise, et combattais le premier vœu sacré auquel je me regardais comme liée solennellement, et auquel peut-être je ne pouvais porter atteinte.

sans exposer mon repos domestique. Cependant M. Robinson me pressa tellement que je consentis à ce que la duchesse exigeait. Depuis mon séjour en prison j'avais adopté une toilette analogue à ma situation ; mais comme la propreté fut de tout temps ma vertu favorite, j'étais toujours vêtue simplement ; sans élégance, mais proprement , en robe de toile. Je ne pouvais ainsi rendre mes devoirs à la duchesse ; je fus obligée de mettre une robe de satin brun : j'avoue que je ne pus m'empêcher d'une certaine gaucherie en me voyant ainsi habillée.

La duchesse daigna m'accueillir avec la douceur dont elle est l'emblème vivant, la sensibilité brillait dans ses regards et embellissait sa beauté. Elle fut surprise de ce que si jeune encore, j'avais déjà été le jouet de l'infortune : son obligeance la porta à me dire qu'elle partageait mes douleurs. Une larme sacrée d'attendrissement, baume efficace, que voulut bien m'accorder cette bienfaisante amie, effaça toutes mes angoisses. Au nom de l'amitié qu'elle rendait si touchante, elle me pria d'accepter quelques faibles marques de sa générosité. Ma reconnaissance me laissa en défaut ; car elle parut ne m'inspirer qu'à demi pour remercier cette créature céleste de ce qu'elle voulait bien accorder à mon sort malheureux. Lorsque je la quittai,

je l'assurai avec transport que je profiterais de la grâce qu'elle voulait bien me faire , pour la revoir souvent , que je lui présenterais ma fille. Je tins exactement parole , et fus toujours reçue avec le même intérêt et la même aménité. Ma fille , que je nourrissais encore , m'y accompagnait toujours ; elle était l'objet des soins les plus tendres de mon intéressante protectrice. Souvent elle me demandait des détails sur la série de mes infortunes ; souvent aussi elle joignait ses pleurs aux miens : mais telle était ma destinée , que , tandis que je méritais , par mes fréquentes visites , l'estime de la meilleure des femmes , mon mari s'abandonnait pendant ce temps aux excès les plus honteux du libertinage , et faisait de ces heures consacrées par moi à recevoir les témoignages de l'amitié la plus honorable , des heures perdues pour lui dans la débauche la plus crapuleuse ; il admettait avec lui ces objets dont la nature est avilie , que les lois civiles devraient rejeter d'un état sagement administré , comme en étant l'opprobre et en provoquant l'infamie.

Ces rendez-vous honteux se donnaient tandis que j'étais dans mon appartement : ils étaient arrangés par l'assistance d'un Italien qui était aussi prisonnier , dont l'immoralité ne m'était que trop connue , avant même qu'on m'eût dit l'infâme mission dont il se chargeait pour obliger

mon mari ; mais il nia le fait lorsque je lui en parlai , lorsqu'enfin je le convainquis de ces procédés révoltans , en observant à son insu tout le manège de ces intrigues scandaleuses qui devenaient de jour en jour plus fréquentes , et dont je démontrai l'existence par l'évidence irrécusable que je soumis à ses yeux.

Pendant j'observai toujours avec fidélité le plan que je m'étais tracé de la rigidité à mes devoirs , quoique mon mari ne m'en affranchît que trop par ses infidélités et sa conduite libertine ; mais j'avais toujours mis ma gloire à mériter des louanges sans reproche , et surtout à ne pas souiller du nom de faiblesse le lien cruel qui m'unissait au sort d'un mari méprisable. J'étais à plaindre sous tous les rapports. Pou-
vait-on me comparer un individu plus malheureux , tant du côté des affaires pécuniaires , que par rapport aux dérèglemens d'un époux qui , chaque jour , m'abreuvait de nouvelles humiliations ?

Pendant le long cours de ma captivité , aucune des femmes qui , jadis , s'étaient dites mes amies , ne me donnèrent la plus légère preuve qu'inspire toujours un sentiment que l'on accorde généralement à mon sexe , et que je ne lui reconnais pas si évidemment que beaucoup de gens le supposent ; car celles que j'avais protégées , reçues

avec l'hospitalité la plus délicate, dans un temps où la fortune me souriait, semblaient maintenant m'être étrangères, évitaient mon habitation, comme si elles se fussent déshonorées en y venant. C'est à cette heure que le prestige cessa; que je commençai à me reprocher les élans d'affection et de tendresse que j'avais toujours ressentis en voyant une femme, croyant en elle trouver une amie, une sœur, une confidente. Esprit social ! si tu pouvais exister pour les femmes, ce serait là un de tes effets; mais que de passions n'aurais-tu pas à vaincre, que de préjugés à détruire ! L'ouvrage est trop long pour un siècle; il l'est peut-être même pour toute la durée des temps. Il n'existera jamais, et nous aurons toujours à nous plaindre de leur peu d'attention, de prévenances, de similitude avec celles qui sont malheureuses, et l'on n'en trouvera jamais qui ait l'apparence de l'amitié, que lorsque la fortune sourira et sera l'apanage de votre destinée. J'irai plus loin, et je dirai que loin de trouver dans les femmes la protection que je pouvais réclamer de leur justice, ce sont elles qui les premières se sont pluës à calomnier ma conduite, à m'attribuer des inconséquences, des légèretés, des fautes même, desquelles j'ai été incapable, comme la suite le fera voir. Elles ne m'ont laissé d'autre arme à opposer à leur

furie que le bouclier de mon innocence. Mais avançons. L'Italien duquel j'ai parlé plus haut, qui était le Mercure de mon mari, se nommait Albanèse : il avait épousé une femme superbe, qui, quelques années avant son mariage, était devenue fameuse dans le club de la galanterie ; et avait été considérée comme l'astre le plus brillant de ce vaste hémisphère. Elle avait été maîtresse d'un des princes de Curlande, depuis elle avait appartenu au comte Belgioso, ambassadeur impérial ; mais lorsque je la connus, elle était rentrée dans une sphère moins brillante, et se contentait, je crois, de son mari, qui avait été chanteur de l'Opéra, tandis que M. Habart, maintenant comte de Buckingham, en était directeur. Elle était cependant toujours la plus belle femme d'Angleterre, ajoutait à sa beauté l'éclat du faste le plus insultant ; elle joignait à cela une marche noble et fière qui la faisait admirer universellement. Elle venait me voir presque toutes les fois qu'elle visitait son époux. M. Robinson l'attirait par ses honnêtetés excessives. J'étais ainsi obligée de recevoir la belle Angélique ; car c'est ainsi qu'elle se nommait. Dans les entretiens que nous avions ensemble, elle me raillait toujours sur mon trop d'attachement pour mon mari, ainsi que sur ma trop grande assiduité à mon ménage ; elle se moquait

même de moi , me plaisantait , riait de ce qu'elle appelait ma folie de perdre ainsi ma jeunesse (je n'avais pas encore dix-huit ans) dans une obscurité aussi avilissante. Elle me peignait les avantages que ma figure , mon âge pouvaient me procurer , me demandant si j'en connaissais bien le prix , et si j'avais la force de rompre les chaînes pesantes que je portais. Un jour surtout elle me dit qu'elle avait parlé de moi au comte de Pembroke , lui peignant , me dit-elle , et ma vertu et mes attraits , sans lui déguiser le triste état dans lequel je végétais. Le lord , ému d'une vérité si affligeante , l'avait chargée de m'offrir ses services : cette indécatesse me révolta ; de ce moment j'évitai tout entretien avec elle. Quoi ! me disais-je , une femme de quarante ans cherche à en séduire une de mon âge ! Ignore-t-elle donc la perfidie des hommes , et le masque dont ils se couvrent pour nous attirer dans leurs pièges ? Oh honte ! oh monstruosité ! une femme tromper une autre femme ! Je l'abhorrai et l'évitai.

Ayant sacrifié dans sa jeunesse sa vertu à la vanité , elle essayoit , devenue vieille , de bâtir sur la ruine de quelques-unes de son sexe le triompho auquel elle voulait toujours avoir quelques droits , son mari même secondait ses efforts par sa

conversation licencieuse et ses avances condamnables. C'est ainsi que se passaient presque toutes nos soirées à raconter de longues histoires d'intrigues, louant la générosité de quelques seigneurs, l'amour extravagant d'un autre, les sacrifices d'un troisième pour un objet adoré, et le revenu qu'un quatrième accordait à une amie dont les talens, l'éducation lui faisaient passer agréablement quelques instans de loisir. Je recevais très-froidement ces avis indirects, mais je trouvais quelques délassemens dans la manière agréable avec laquelle il narrait. Cet Italien, quoiqu'il ne fût ni jenne, ni même bien de figure, était extrêmement agréable; il chantait bien, sa voix imitait le son varié de tous les instrumens; il joignait à cela le talent de la gravure, dans lequel il avait quelque supériorité; il soumettait même son travail à Sherwin qui le considérait comme un premier artiste; et lui payait bien ses ouvrages. Il aurait pu, quoiqu'étant en prison, en mettant de l'économie dans sa dépense, amasser une somme assez forte pour l'instant de son élargissement. C'est le cas de dire qu'un chanteur est toujours gueux: ceux qui cultivent les arts rarement deviennent riches du produit de leurs talens; ils sont pauvres, ordinairement, en raison de leur supériorité dans l'art qu'ils professent; ils dépensent ce qu'ils

gagnent, souvent au-delà. Pourquoi donc ne s'occupent-ils pas aussi bien que les autres hommes de l'art économique ? il est le premier pas vers le bonheur. Ce mot est donc chimérique pour eux, ou ils sont donc indifférens à goûter sur la terre celui qui est à la portée de tout le monde.

Je restai quinze mois en prison, et s'il me fallait ici décrire la moitié de ce que j'y eus à souffrir, on croirait que j'ai recours à la fiction, et que j'ai voulu écrire un roman. M. Robinson m'est témoin de la vérité de ce que j'avance; si la voix de l'honneur n'est pas éteinte dans son sein, il sanctionnera ce que j'écris aujourd'hui, lorsque la mort sera devenue mon partage, et que lui seul pourra attester que je n'ai rien dit de trop. Il sait que je supportai patiemment les humiliations attachées à mon sort; que je sus dans toutes les occasions me soumettre à sa rigueur; que je n'en pratiquai pas moins mes devoirs, avec la joie et le plaisir que j'y trouvai dans tous les temps; que ma conduite en prison fut exemplaire, ma chasteté inviolable; que ni l'obscurité, ni la pauvreté ne m'arrachèrent la plus légère plainte; que je rejetai avec dédain les offres fréquentes que plusieurs seigneurs osèrent me faire; il sait encore qu'au milieu de mes malheurs j'étais toujours aussi calme

que j'en avais l'air, et que je ne lui fis jamais éprouver un seul instant d'humeur; que je travaillais non-seulement les journées, mais souvent même une partie des nuits pour lui procurer quelque adoucissement à son sort : tous mes soins, mon attachement avaient pour but mon mari et mon enfant. L'instant arriva cependant où M. Robinson, en donnant quelques nouveaux billets pour d'anciens, ou demandant l'agrément de quelques-uns de ses créanciers pour son élargissement, obtint enfin sa liberté. Je commençai par en donner avis à l'aimable comtesse qui depuis si long-temps me prodiguait ses bontés. Elle m'écrivit une lettre amicale, car elle était alors à son château de Chartworth, et j'étais privée du charme que me faisait éprouver sa conversation lorsqu'elle était en ville.

Aux premiers instans de mon élargissement, je ressentis les plus vifs transports ; je goûtai alors des jouissances inconnues, dont je croyais mon âme incapable d'éprouver la douceur, après surtout avoir été accablée si long-temps par la douleur ; je désirais revoir mes anciennes connaissances, oubliant le traitement affreux qu'elles m'avaient fait subir. Tout ce qui venait de se passer me semblait être un songe, une vision mélancolique qui n'avait eu lieu que pour

épurer mes sensations; le nuage était dissipé, une nouvelle perspective semblait briller devant moi. Je me livrais donc aux charmes qu'elle me présageait. Ma première sortie en public fut au Vaux-Hall. J'avais souvent, depuis ma captivité, trouvé occasion d'observer le contraste frappant qui existe entre l'élégance du luxe et de la richesse, et l'entrée sombre et obscure d'une prison, dont j'avais fait la différence en allant chez la duchesse ma bienfaitrice; mais les sensations que j'éprouvai en entendant de nouveau (après en avoir été privée si longtemps) la musique enchanteresse qui en fait le premier amusement, en revoyant les cercles brillans qui en font en général le premier ornement, m'apprit que ce n'est qu'en passant d'une situation pénible à une moins malheureuse, que nous connaissons tous les ressorts par lesquels nos facultés agissent, comment elles réagissent sur nos actions, et nous procurent de nouveaux charmes, dans les jouissances même les plus communes de la vie, qui ont acquis un plus haut degré par la privation seule que nous avons éprouvée.

Nous rencontrâmes plusieurs de nos connaissances; quelques-unes prétendirent avoir ignoré notre malheureuse catastrophe; d'autres nous accueillirent avec cette insouciance à la mode

qui ne se masque même d'aucune excuse , parce qu'on professe avec orgueil l'inhumanité la plus révoltante ; on y sacrifie presque toujours les sentimens les plus chers pour obtenir le vain titre d'aimable qui , en général , veut dire insensible , inhumain , cruel. De cette classe était lord Lyttelton , qui ajouta même à son insolence ordinaire celle de remarquer que , malgré tout ce qui s'était passé , j'étais encore plus belle que jamais. Un regard d'indignation fut ma seule réponse , elle imposa silence au complimenteur indiscret , et lui apprit qu'humiliée par les événemens , je ne souffrais pas l'être par l'insolence de la grandeur.

Après que M. Robinson eût obtenu sa liberté , il ne savait quels moyens honorables il pouvait employer pour se procurer l'argent nécessaire pour défrayer la dépense de sa maison. Il ne pouvait entrer dans le notariat , puisqu'il n'y avait point été reçu ; il s'était adressé à son père qui l'avait inhumainement refusé. Je résolus donc de me servir du goût que j'avais pour la littérature et de m'y livrer uniquement pour en arracher notre faible existence : j'imaginai que divers ouvrages , desquels j'avais déjà conçu les plans , pourraient me fournir la ressource d'une indépendance honnête ; mais , hélas ! que j'étais peu en état d'apprécier les fatigues , les contre-

temps qu'éprouve presque toujours le littérateur ; je prévoyais bien peu tout ce que je devais en souffrir, tant au physique qu'au moral ; je ne savais pas qu'une imagination vive n'est que trop souvent le jouet de sa plume et des passions de ses lecteurs ; qu'en cédant à un goût naturel et innocent , mille furies s'acharnent à vous perdre , à interpréter en mal , en faux principes ce que vous avez dit de plus innocent , qui ne peut être même trouvé mal que par l'effet de la méchanceté dont un auteur attire sur soi la rigueur , par la seule raison qu'il vise à ce titre trop peu fait pour être envié cependant de ceux qui en connaissent l'amertume et les difficultés. Maintenant que j'écris ces pages, chaque fibre dont mes organes sont composés m'apprend qu'il paie le tribut à ce titre auguste , après surtout que mon cœur et ma sensibilité l'on acquitté d'avance en subissant le froissement qu'on leur fit éprouver , lorsque l'on dénatura ce que tous deux avaient en le pouvoir de m'inspirer. Conviction trop tardive ! Si plutôt j'eusse connu ton pouvoir, que de maux je me serais épargné, que de larmes n'auraient pas coulé. Mais je crus vaincre une difficulté pénible : animée par l'espérance de soutenir au moins pendant quelque temps ma fille et mon mari, j'entrepris une carrière que m'avait tracé

la nature. Un jour, marchant avec mon mari dans le parc de St.-James, nous y fûmes accostés par M. Brereton, du théâtre de Drury - Lanc. Depuis deux ans je ne l'avais pas vu ; il parut charmé de me rencontrer : nous l'invitâmes à nous suivre à la maison ; il céda. Nous le retinmes à dîner : la conversation roula naturellement sur le théâtre, qu'il me peignit comme un moyen très-avantageux d'exercer mes talens. Cette idée ramena mon ancien penchant ; je demandai l'opinion de mon mari, qui consentit de suite à ce que je me préparasse aux premières épreuves, avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant écrit plusieurs fois à son père, il n'avait pas daigné lui répondre, et que nous nous trouvions exactement sans autres ressources que celles que pourraient nous procurer nos efforts. Mon état actuel, devant sous peu de mois être mère pour la seconde fois, ne ralentit pas mon désir : ma santé cependant souffrait considérablement en raison des soins assidus que j'avais eus pour ma première fille, car je l'avais nourrie trop longtemps, lui ayant sacrifié ma santé. Je n'avais jamais pu me résoudre à la sévrer, craignant qu'elle ne fût pas assez forte pour résister aux crises inévitables de l'enfance, et j'étais ainsi victime de ma tendresse maternelle. M. Brereton vint un jour nous voir avec un de ses amis,

qu'il nous présenta sous le nom de M. Shéridan. Surprise et émue en même temps en entendant un nom qui était déjà célèbre , je fus quelques instans avant de pouvoir lui faire les complimens d'usage. Prévoyant le motif qui l'amenait , je commençai moi-même par parler la première de théâtre et du goût qui me portait à embrasser ce nouveau genre de vie. M. Shéridan me demanda de lui répéter quelques passages de Shakespear. La timidité que je ressentais m'eût empêché de condescendre à sa demande , si l'affabilité de ses manières, l'indulgence qu'il me témoigna, unie à l'encouragement qu'il me donna n'eût tout à coup dissipé toutes mes craintes, et ne m'eût donné le courage nécessaire pour commencer à déclamer.

M. Shéridan avait depuis peu acheté le théâtre de Drury-Franc avec M. Lany et le docteur Fold ; il réunissait en outre l'avantage d'être auteur de plusieurs pièces charmantes, telles que *la Duëgne*, *les Rivaies*, *l'Ecole du Scandale*, etc. Ses manières annonçaient les qualités qui distinguent si éminemment son cœur et son esprit , dont l'un est l'emblème de la supériorité et de tous les sentimens délicats, comme l'autre l'est de la force et de l'énergie qui , en deux mots, en font un homme supérieur en tout genre. L'encouragement de ce premier essai , les louanges

que ces messieurs daignèrent me prodiguer, me déterminèrent à rendre le public juge des faibles talens que l'indulgence voulait bien exagérer.

M. Shéridan me rendit de fréquentes visites : le résultat fut un arrangement avantageux avec lui. On parla même à M. Garrick , quoique retiré du théâtre, de mes nouvelles intentions , qu'il honora de sa protection , et par des encouragemens flatteurs , il entreprit de me disposer à vaincre les difficultés inévitables qui se rencontrent dans ce genre de travail. Ma seule objection à paraître de suite en public , était mon état , qui devenait de jour en jour plus visible. L'excès de ma tendresse d'ailleurs m'avait porté à allaiter même encore alors ma première enfant , ce qui dans mon état de grossesse devait , dans toute probabilité , me conduire au tombeau : M. Shéridan même me rendait souvent cette vérité sensible ; mais tel était sur moi l'effet de l'enchantement maternel que je ne voulais croire à aucuns dangers , et je voulais ou les vaincre ou les souffrir , même au péril de mes jours. On fixa le jour de ma réception au théâtre. M. Shéridan, M. Garrick , M. Brereton et mon mari s'y trouvèrent ; je répétai les principales scènes du rôle de Juliette : M. Brereton se chargea de celle de Roméo , et M. Garrick sans

hésiter , décida que je devais choisir ce rôle pour mon début.

Il m'est impossible d'exprimer le mélange d'espérance et de crainte que je ressentis , en voyant mon nom sur la première affiche qui m'annonça au public. Je l'écrivis à la duchesse de Devonshire , à Chartworth ; elle me répondit en me souhaitant les plus grands succès , me les présageant au nom de tout ce qui pouvait les rendre certains , la disposition naturelle et le goût.

Je ne me préparai point , sans éprouver un charme et un enthousiasme secrets , à ce que mon zèle et mes dispositions naturelles me faisaient appeler mon triomphe. On se rappelle combien j'avais senti de regrets d'avoir , en me mariant , sacrifié ce plaisir , dont j'allais si prochainement recevoir la palme. Tout aujourd'hui me souriait et favorisait un ancien penchant , pour me donner encore , s'il se peut , et plus de zèle et plus de vanité dont un acteur , même médiocre , ne peut se défendre , s'il a surtout le désir de plaire et d'intéresser le public.

M. Garrick s'était montré infatigable dans ses répétitions , disant souvent à lui seul tout le rôle de Roméo , jusqu'à ce qu'il fut , pour ainsi dire , épuisé par les fatigues du récit , qui , peut-être , contribuèrent à nous enlever ce grand homme , qui mourut peu de temps après cette époque , et

dont je regretterais la mort, quand même je ne sentirais pas aussi vivement la perte personnelle qu'elle m'occasionna, car la perte publique a toujours eu le pouvoir de me trouver sensible. La mort d'un grand homme doit inspirer le regret dans le cœur de tous ceux qui aiment leur patrie. Enfin, ce grand jour qui devait me livrer à des sensations si diverses, de crainte, d'espérance, d'allégresse, arriva. Je fus honorée des spectateurs les plus remarquables. L'orchestre où M. Garrick était assis, était surtout distingué par le groupe des critiques les plus fameux, qui devaient seuls encourager ou arrêter des talens naissans, comme étant seuls juges.

M'approchant du côté gauche de la scène, où je devais prendre place, mon cœur battait avec une telle violence que je craignais que les convulsions ne succédassent rapidement à la trop juste appréhension que j'éprouvais alors. Mon courage chancelait, il allait m'abandonner. Je fus obligé de m'appuyer un instant sur le bras de la bonne qui tenait mon enfant. La crainte me fit presque trouver mal. M. Shéridan ne me quittait pas, m'exhortant sans cesse à rassembler toutes mes forces pour l'instant décisif qui approchait et qui allait définitivement et sans appel, juger de mes faibles efforts. Il me peignit si bien combien il était important

d'employer mon courage pour plaire à ce juge inexorable ; que l'instant était arrivé de paraître sur le théâtre, que je m'avançai avec une sorte de hardiesse, vers l'auditoire qui voulait bien sanctionner de ses applaudissemens mon désir de lui plaire, comme si mes talens eussent égalé son indulgence.

Voici les détails de ma parure : J'avais une robe de satin rose tendre, garnie de crêpe et de paillettes. J'avais sur la tête des plumes blanches. Pour la dernière scène, obligée de changer mon costume, j'avais mis une robe de satin blanc, dont la simplicité n'en était que plus frappante, ayant mis sur ma tête un voile magnifique, qui me tombait jusqu'aux pieds. J'avais pour ceinture une rangée de perles, à laquelle était suspendue une croix de la plus grande mode. Telle était la parure que j'employais pour captiver le public, auquel cependant je désirais le plus vivement de plaire, et pour lequel je n'aurais pas épargné les frais d'une parure plus brillante, si je n'avais été persuadée qu'il juge les talens sur le thermomètre, fait pour les connaître, et qu'il ne s'attache point à plus ou moins de recherche dans les vêtemens.

Les applaudissemens tumultueux dont je fus honorée, firent sur moi presque le même effet que venait de produire la timidité et la crainte.

Je me sentis défaillir, et restai quelques minutes sur la terre sans pouvoir articuler une syllabe. Je ne m'en sentis le courage que lorsque la première scène finie, ce fut à mon tour à parler. Jamais je ne l'aurais pu, si j'avais dû le faire aussitôt que la toile se fut levée. Heureusement j'eus le temps de me remettre; mais je n'osai jamais porter mes regards sur la scène : ce ne fut qu'à mon retour sur le théâtre, qu'encouragée par de nouveaux applaudissemens, je témoignai au public combien j'en étais flattée, en le saluant et le regardant. La seconde scène était la mascarade : j'eus le temps de reprendre courage, et d'examiner le parterre. Je remarquai plusieurs figures qui m'excitaient à la hardiesse, en me donnant les preuves les plus aimables de leur approbation. Tous les yeux étaient fixés sur moi; le sentiment que j'éprouvais n'était dépourvu ni de crainte ni de plaisir.

Je rencontrai surtout l'œil pénétrant et vif de M. Garrick, qui se servait de tout son éclat pour m'exciter à vaincre ma timidité; plus le public remarqua toutes mes craintes, plus il se plut à les dissiper par ses applaudissemens. Cette soirée fut couronnée par le triomphe le plus complet : je fus complimentée universellement; mais les louanges qui me flattèrent le plus, furent celles de ceux qui, dans ma société

particulière, avaient su me frayer le chemin du triomphe.

Pour la première fois de ma vie, je jouis d'un sentiment jusqu'alors inconnu à mon cœur. Qu'avais-je à désirer au-delà des éloges que m'avaient accordés les hommes les plus illustres, distingués tant comme hommes publics, que comme hommes privés, et qui tous tenaient un rang élevé dans la société? Cette nouvelle sensation me donna une nouvelle vie, et fut le germe de l'émulation que je sentis naître pour mériter à l'avenir les *bravos* que je reconnais ne devoir aujourd'hui qu'à leur indulgence. Jusqu'alors je n'avais connu d'autres sensations que celles que procure le sentiment paisible de l'amitié; j'avais toujours été l'exemple de la fidélité conjugale, sans avoir connu les périls d'un sentiment qui sait dompter les devoirs les plus sacrés, lorsque le cœur n'a point encore payé le tribut de la sensibilité, qu'il n'a point connu le charme d'aimer et d'être aimé.

La docilité avait fixé le choix de mon époux : j'avais à lui reprocher l'inconduite la plus scandaleuse comme la plus avilissante. Généreuse indulgence ! couvre de ton voile épais les écarts occasionnés par la sensibilité ; dis et redis souvent, de ta voix impérieuse, que lorsque la nature a déployé ses efforts, qu'elle donna à un

individu ses plus puissans attraits, il doit être le jouet de son influence, et ne peut être regardé comme l'esclave volontaire des principes dont elle ne ressent que trop vivement le puissant aiguillon, et à laquelle on est obligé de céder.

Le second rôle fut *Amanda*. Cette comédie était tombée; mais elle avait été retravaillée: le titre en avait été changé. L'audience supposant que c'était une nouvelle pièce, exprima, lorsqu'il la reconnut, un violent mécontentement de cette supercherie. Je fus attérée, lorsque madame Jatet, en butte aux sifflets de la salle, se vit contrainte de quitter la scène, et me laissa seule subir la rigueur de cet orage: je restai pétrifiée pendant quelques minutes. M. Shéridan, qui était à gauche de la salle, me fit signe de ne pas quitter la scène; le dernier duc de Cumberland m'encourageait de sa loge, en me criant : *Ce n'est pas vous que le public siffle; c'est la comédie*. Je saluai ce généreux prince: cette révérence sembla me rendre toute mon énergie; elle agit même si puissamment sur l'auditoire, qu'il ne se livra plus qu'aux acclamations les plus encourageantes: ce qui dura à peu près l'espace d'un quart-d'heure, et on finit par laisser achever la pièce. Depuis même *Amanda* est toujours restée au répertoire, et

on la joue même encore à l'instant où j'écris ces Mémoires.

Le troisième rôle dans lequel je parus, fut Statira dans *Alexandre le Grand*. M. Lacey, alors directeur de Drury-Lane, héros de cette pièce; le rôle de Roxane fut joué par madame Melmoth. Je fus accueillie avec les *bravos* les plus nombreux, et qui devaient autant flatter ma vanité qu'augmenter mon désir de plaire.

J'étais habillée en bleu et blanc, robe faite à la persanne. Quoiqu'on n'en eût pas encore porté au théâtre, le public l'admira beaucoup; il sanctionna même l'innovation que j'avais faite dans l'usage de ne jamais paraître sur le théâtre sans poudre ni paniers. J'avais pour chaussure des sandales richement ornées; en un mot, ma parure était pittoresque et caractéristique.

Quoique j'eusse toujours eu le bonheur de plaire au public dans mes rôles précédens, cependant il parut plus vivement flatté, lorsque je jouai ceux de Dophela, Juliette et Roseline: Palmire était aussi une de mes représentations les plus applaudies. M. Shéridan me témoigna son désir que je me formasse pour la comédie; il prétendait que la tragédie ne m'offrait pas assez de difficultés, y ayant une disposition naturelle. Il m'offrit un rôle dans *l'Ecole du Scandale*. J'étais alors si changée, par suite du moment critique duquel

j'étais pour ainsi dire à la veille, que ceci me servit d'excuse pour refuser le rôle en question, observant surtout qu'à peine aurais-je le temps d'apprendre mon rôle de cette pièce si célèbre dont il était l'auteur. Il reçut donc mon refus : peu de jours après je donnai le jour à une seconde fille que je nommai Sophie.

Avant cette époque, je jouai à mon bénéfice le rôle de Fanny, dans le *Mariage clandestin*. Les acteurs étaient messieurs King, acteur célèbre, lord Ogleby, mesdames Pope, Sterling, Heidelberg et mademoiselle Hopkins.

Au théâtre comme chez moi, M. Shéridan me pénétrait par ses attentions amicales; je lui fus en quelque façon redevable de mon triomphe théâtral. Il louait publiquement mes talens; il s'intéressait secrètement à mon bonheur domestique; il avait même poussé l'obligeance jusqu'à m'engager avant mes débuts. Je touchais le traitement des premiers artistes, avant même que le public eût sanctionné mes efforts.

La représentation à mon bénéfice fut on ne peut plus suivie : toutes les loges étaient embellies des personnes de la plus haute considération, de la noblesse la plus distinguée, qui me présageaient pour l'avenir la célébrité la plus désirée, ainsi que la fortune la plus brillante; car on doit savoir qu'à Londres on juge souvent

du succès futur d'un acteur, par ce qu'on appelle son bénéfice, qui est à chaque saison (un hiver) une comédie jouée pour le profit des premiers acteurs et actrices. Fortune, enfin, tu te lassas donc de me persécuter : tes traits enfin furent émoussés pour moi ! Depuis quelques mois j'éprouvais tes faveurs ; mais je puis dire au moins que je les sentis avec cette béatitude , cette ivresse qui contre-balancèrent bien la tranquillité avec laquelle je combattis tes dédains et ton courroux.....

Six semaines étaient à peine écoulées depuis la naissance de ma seconde fille , lorsque je la perdis dans les convulsions les plus affreuses : elle périt dans mes bras , et y était encore, lorsque M. Shéridan entra ; car il venait souvent à l'instant où je ne l'attendais pas. Cette pauvre petite était encore sur mes genoux ; car je croyais par - là retarder l'instant où je devais me séparer d'elle. Il y avait déjà plus de trois mois que je connaissais M. Shéridan. Quoique durant ce temps j'eusse eu souvent occasion d'admirer sa sensibilité délicate, je n'en avais jamais eu une preuve plus touchante. Probablement il oublia l'effet que la surprise qu'il éprouvait, en voyant ma fille ainsi devant moi , pouvait me procurer à l'instant qu'il entra. Je remarquai l'effroi dont il était saisi : ses traits prirent une teinte lugubre ,

comme auraient pu l'être à ce spectacle ceux du père le plus affectueux. Le langage dont il accompagna ce sentiment si généreux devait nécessairement ajouter à l'intérêt duquel je me sentais toujours si vivement agitée lorsqu'il était avec moi : je ne savais que dire.

Il rompit le silence ; et jetant les yeux sur la malheureuse qui excitait si justement mes larmes : Pauvre et belle infortunée ! s'écria-t-il.

Et il soupira sympathiquement avec moi, de manière à pénétrer toutes mes facultés. Hélas ! que je me serais crue heureuse de pouvoir recueillir un tel soupir du cœur de mon époux ! Mais je n'étais pas née pour connaître le charme adoucissant que nous avons droit d'attendre de celui qui partage notre destinée. Je n'eus que trop de raison, tant que je restai avec lui, de penser que je n'en fus jamais aimée ; et c'est sans doute la raison qui me ravit la jouissance qui seule eût pu embellir mon existence, et en tempérer l'amertume. Je suis loin de condamner M. Robinson : je sais trop que nous ne pouvons commander l'affection. La seule chose que je puis regretter, c'est qu'il n'observât pas quelque décence dans ses infidélités ; que tout en satisfaisant ses caprices, il ait oublié combien il exposait sa femme, combien il l'avilissait : car il est sans doute humiliant d'être moindre dans

l'affection de son mari, que les plus abandonnées des femmes qui se prostituent à ceux qui paient et n'aiment point.

La mort de Sophie affaissa tellement mon esprit, que je devins totalement incapable de jouer cette saison. (On doit savoir que les théâtres de Covent-Garden et Drury-Lane ne jouent que cinq à six mois de l'année.) C'est pourquoi j'obtins de M. Shéridan la permission de visiter Bath, pour profiter de la bonté de l'air et de la vertu des eaux, qui, dans ce pays, attirent ceux qui sont attaqués de la consommation, ou qui ont une grande faiblesse de constitution.

De Bath j'allai à Bristol... Pourquoi ma plume s'arrête-t-elle lorsque j'écris ce mot ? Est-ce le pressentiment de quelque événement sinistre qui doit m'arriver en ce lieu, ou seulement est-ce l'effet de la terreur et de l'effroi involontaire que m'inspire la seule vue du lieu où je reçus le jour ? Je l'ignore : ce qu'il y a de sûr, c'est que ma sensibilité prend une teinte plus mélancolique lorsque je parle de Bristol, et que cependant je ne puis résister au désir de le voir lorsque je n'en suis pas éloignée. Toutes les fois que je visitai ce sol, je commençai toujours par les bâtimens gothiques, les cloîtres antiques et déserts qui avoisinaient de si près la maison

où je reçus la vie. Combien j'étais attendrie ! C'était là que commença mon malheur, puisque je commençai à vivre ; c'était là que respirant pour la première fois l'air vivificateur, j'avais cependant aussi reçu le principe des plus grandes jouissances, la sensibilité, les qualités de mon cœur trop aimant. Fasse le ciel que si ce n'est pas à Bristol que je dois rendre mon dernier soupir, je puisse avoir ce nom dans ma pensée, puisque c'est là où j'acquis, en recevant la vie, le droit immortel de penser, de sentir ! Dieu seul, qui ordonne de tout, peut m'accorder cette faveur ; je me résigne humblement à ses décrets.

C'est le 29 mars 1800 que j'écris ces pages, lorsque ma santé est affaiblie, mon énergie beaucoup moindre, et que je compte sans regret tous les jours, qui, quoique malheureux, n'en sont pas moins écoulés pour moi ; jamais ils ne reviendront, jamais rien même ne pourra effacer les peines qui les ont marqués. Hélas ! lorsque je reçus la vie, entourée d'un père tendre et d'une mère sensible, ils se crurent au comble de leurs vœux lorsqu'ils purent me couvrir de baisers. Ma jeunesse, objet des attentions les plus délicates, de la sollicitude la plus vive pour mon éducation, présageait à mes amis que le premier cercle en recueillerait le fruit. Hélas ! à peine avais-je atteint ma neuvième année,

que la fortune, l'éclat qui entouraient mon berceau avaient disparu pour faire place aux soucis et aux larmes. Constante adversité, tu habitas toujours ma demeure ! J'ai depuis ou gémi, ou versé des larmes amères ! Jetée tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, je suis devenue le jouet de ceux qui m'entouraient. Lorsque le public m'accueillit, me caressa, je n'en ai été depuis que plus à plaindre ; lorsque changeant de style il a voulu ne voir en moi qu'une femme passionnée ou ambitieuse qui se servait de son ascendant sur l'esprit d'un de nos princes pour exiger des sacrifices, desquels en tout temps j'ai bien su me passer ; qui n'eussent jamais pu faire mon bonheur : je ne le cherchai que dans les sentimens de l'âme et du cœur : il n'existe pas dans les richesses. Faussement calomniée, n'ayant plus l'avantage, mais toujours droit à l'estime qu'il me refuse, qui pourra me dédomager de cette opinion flatteuse qui fut le baume à tous mes maux ! O mort ! c'est de toi seule que j'attends ce service ! Coupe de tes mains bénignes le fil des jours qui n'ont déjà été que trop longs ! arrive... ! Fais cesser mes douleurs... ! Par toi, avec toi je connaîtrai le repos : depuis si longtemps il me fuit que ce sera un moment de jouissance qui épanouira toutes mes facultés, et, en me séparant du monde, me réunira à

tout ce qui peut me rendre heureuse à jamais. Il n'est point au pouvoir des hommes de s'immiscer dans les décrets de la Providence, qui, me pardonnant mes erreurs, me rendra digne de jouir des félicités qu'on goûte dans son sein, et où je resterai à jamais.

Mais reprenons le fil de ma triste narration avec la même inquiétude, le même esprit. Je quittai Bristol, et regagnai Londres : je n'avais pas encore dix-neuf ans. M. Shéridan fut un des premiers à me rendre visite ; il m'apprit la triste mort de M. Thomas Lintey, frère cadet de M. Shérident, qui fut noyé malheureusement chez le duc de Lancastre. Peu de jours après cette visite il revint, me proposa de m'engager pour jouer l'été au théâtre de Hay-Market qui n'est ouvert que dans cette saison. J'avois refusé plusieurs offres qu'on m'avait faites pour la province ; car j'avois toujours eu une répugnance invincible à être regardée comme actrice ambulante ; cependant M. Shéridan lui-même me recommandant vivement l'offre qu'on me faisait pour le Hay-Market, je crus devoir ne le pas refuser, aux conditions que je jouerois rarement, ayant des rôles à mon choix : ce qui fut accepté sans difficulté. Je fus placée sur la liste pour la comédie intitulée *Le Suicide*, dans laquelle je pris le rôle de Nancy Novel, qui

me fut remis écrit à la main , et je me disposai à la répétition. Mais ma surprise fut extrême lorsqu'au lieu de mon nom pour le rôle que j'avais appris je vis celui de mademoiselle Farret , maintenant comtesse de Dorby. J'écrivis de suite à M. Colmont , directeur du théâtre , pour savoir la raison d'un procédé aussi peu délicat ; il me répondit qu'il l'avait promis à mademoiselle Farret , engagée depuis plusieurs saisons à ce théâtre , et qu'il ne pouvait le lui reprendre. J'abandonnai l'idée de remplir ce rôle , mais j'insistai pour que M. Colmont tint ses engagements avec moi , ou qu'il me laissât la liberté de quitter Londres : ce qu'il refusa tacitement. Je lui redemandai le rôle ; mais admirateur de mademoiselle Farret il ne voulait rien faire qui pût lui déplaire , et il aima mieux me payer comme jouant que de m'accorder les premiers caractères , comme il s'y était engagé. Les débats durèrent toute la saison , pendant laquelle je touchois mes appointemens convenus , sans avoir les fatigues de la scène.

L'hiver suivant je reparus à Drury - Lane avec encore plus de succès qu'auparavant , et y jouai les rôles suivans :

Ophelia , dans *Hamlet*.

Viola , dans *la Douzième Nuit*.

Yacinthe , dans *le Mari Jaloux*.
 Fidélia , dans *l'Honnête Marchand*.
 Rosolinde , dans *Comment l'aimez-vous ?*
 Orcané , dans *l'Inconstant*.
 Octavie , dans *Tout pour l'Amour*.
 Perdita , dans *les Contes d'Hiver*.
 Palmyre , dans *Mahomet*.
 Cordélie , dans *le Roi Lear*.
 Alinde , dans *les Lois de la Lombardie*.
La Veuve Irlandaise.
 Araminthe , dans *le Vieux Célibataire*.
 M. Harry Revel , dans *la Peinture en Miniature*.
 Émilie , dans *le Coureur*.
 Mademoiselle Richeley , dans *la Découverte*.
 Stature , dans *Alexandre le Grand*.
 Juliette , dans *Roméo et Juliette*.
 Amande , dans *le Voyage à Scrabro*.
 Lady Anne , dans *Richard I I I*.
Lady Macbeth.
Imogène en Cibélnie , etc. etc.

Ce ne fut qu'alors que je commençai à connaître les périls de la vie dramatique , car ce ne fut qu'à cette époque qu'on essaya de me détourner des sentiers vertueux de la vie domestique et paisible , et par les moyens les plus engageans. Pour rendre les tentations plus fortes

on employa toutes sortes de manéges auxquels je résistai constamment. Privée des avantages inestimables qui m'eussent flatté le plus, d'être l'amie de mon époux, je ne voyais les autres hommes qu'avec indifférence ; j'aimais leurs qualités, sans m'y attacher, et vouloir leur sacrifier ce que ma délicatesse me faisait regarder comme sacré, le vœu solennel de la fidélité ; je ne m'en trouvais point dégagée par l'indifférence de M. Robinson, mais mon orgueil consistait à lui donner à chaque instant de nouvelles preuves de ma vertu, de ma prudence. Privée des avantages que lui seul pouvait me faire goûter, je jouissais au moins de celui que procure une réputation sans tache ; protégée, admirée des femmes les plus distinguées, et du cercle le plus illustre, pouvais-je abandonner une semblable jouissance pour celle que promet et donne rarement le crime ?

En faisant connaître ici publiquement les noms de ceux qui cherchèrent à égarer ma jeunesse, je jetterais le trouble et les reproches dans le sein de plusieurs familles du rang le plus distingué. Parmi ceux qui promirent de récompenser le plus richement mes erreurs conjugales, je ferai connaître ceux qui ont payé le tribut à la mort. Le dernier duc de Rulland me fit proposer 600 livres sterling de rente, si je voulais me

séparer de mon mari ; cette offre fut rejetée sans balancer, en disant que j'espérais rester toujours aussi innocente dans ma vie publique, que je l'avais été tandis que l'obscurité était mon partage ; que j'espérais que mon refus absolu serait un motif de plus pour mériter le suffrage de celui qui semblait avoir pour moi quelques marques de préférence.

Je ne parlerai pas des autres personnages non moins illustres, qui cherchèrent à éteindre la vertu dans mon cœur, pour y substituer la cupidité et les vices les plus horribles. Le temps n'a jamais apporté de changement à mes principes, quoique cependant en apparence je me sois relâchée de la sévérité des principes qui me liaient uniquement à mon époux, en brisant les nœuds qui m'y attachaient. J'ai reconquis le droit de disposer de mon cœur ; il n'en avait jamais rempli la capacité : était-ce un crime de lui ôter quand les lois civiles m'en avaient donné le pouvoir ? Mais n'avançons pas si vite. Je jouissais toujours du bonheur inestimable de voir ma vénérable mère, qui ne me refusait ni ses avis ni ses conseils. Mon plus jeune frère était parti l'hiver précédent pour Leghorne où mon frère aîné était établi marchand depuis plusieurs années. J'avais aussi le précieux avantage de profiter du zèle attentif que me montrait

toujours M. Shéridan, dont la conduite attentive, honnête, amicale contrastait singulièrement avec celle que j'éprouvais de mon mari, qui entretenait seulement à la fois deux ou trois maîtresses pour lesquelles il faisait les dépenses les plus extravagantes; l'une d'elles était danseuse au théâtre de Drury-Franc; une autre, fille public. Il passait tout son temps avec ces femmes : souvent ses dépenses m'apprenaient que mes appointemens y suffiraient à peine; car depuis que j'étais actrice, M. Robinson avait extrêmement étendu le cercle de ses connaissances. Ses créanciers d'ailleurs avaient profité de la circonstance pour assurer leurs créances, et emportaient ainsi de mes revenus la plus forte partie, sans que j'eusse seulement la satisfaction d'être plus tranquille sur cet objet; et même la seconde année, mon mari se trouva obligé de me proposer une seconde visite à Tregunter.

Pour cette fois je fus reçue avec plus de politesse et d'affection que je ne l'avais été la première. La prude Mlle. Robinson, condamna hautement la profession que j'avais embrassée : quoique, ajoutait-elle, les profits en soient assez bons; et sous ce rapport elle en tolérait l'immoralité. J'avais, en venant à Tregunter, eu deux motifs puissans pour me faire faire cette démarche;

d'abord dans l'espérance que le père de mon mari l'aiderait à terminer ses affaires; l'autre, afin de les réconcilier. Seule, je pouvais vivre de ce que je gagnais : indépendante d'un beau-père avare, j'étais plus hardie à le supplier d'accorder, pour la dernière fois, quelques secours à son fils. Il ne se rendit à rien et fut plus inflexible qu'un corsaire.

Sa résistance ne m'affecta que faiblement, car au moins étions-nous tous à l'abri des plus grands besoins, sans les devoir à une générosité forcée, qu'il n'eût exercée, qu'en l'accompagnant des reproches les plus humiliants. Je souffrais de la position où mon mari s'était mis par sa faute; et j'avais encore pour son père les plus vives sollicitudes; quoiqu'il se fût rendu indigne de l'intérêt que j'avais toujours pour lui, et qui dans tous les temps agit si puissamment sur mon âme. M. Harris s'empressa de donner en mon nom des parties brillantes aux familles qui avoisinaient Tregunter : on me consultait comme l'oracle des modes, on m'examinait surtout avec la curiosité la plus insupportable pour ceux qui sont habitués à un meilleur genre de compagnie : on voyait madame Robinson actrice d'un œil bien différent de celui dont on la regardait lorsqu'elle était accablée de douleurs et de soucis; on se rappela

bien l'avoir vu, quelques années auparavant, venir demander asile à ceux qui habitaient le toit inhospitalier de Tregunter, et implorer leur orgueilleuse pitié ; mais on était avec elle plus amical, plus honnête. Appréciant ces vains dehors à la valeur insignifiante qu'ils devaient avoir pour une personne qui n'était pas tout-à-fait sans expérience, je ne voulus rester avec ces faux amis du monde que le temps nécessaire pour faire les confidences nécessaires au maître du château, et recevoir sa réponse définitive ; ce qui me mit, au bout d'une quinzaine, en état de revenir à Londres me disposer à la rentrée des acteurs.

Sur notre route nous nous arrê tâmes à Bath, où M. Robinson rencontra M. George Brereton, avec lequel il avait depuis peu lié connaissance au théâtre de Hay-Market.

M. Brereton était riche, avait épousé une de ses cousines, très-belle femme et fille du major Brereton, alors maître des cérémonies à Bath. M. Brereton avait anciennement prêté de l'argent à M. Robinson, pour lequel il lui avait promis un billet. En arrivant à Bath, il vint nous voir, assurant M. Robinson qu'il n'était nullement pressé de son argent ; il nous invita de rester quelques jours de plus que nous ne l'avions projeté, pour voir plus à loisir, dit-il, cette ville superbe. Nous étions logés à une

des meilleures auberges, nommée *Three - Tuns*. M. Brereton se montra assidu à nous y visiter ; je ne fus pas long - temps sans reconnaître le motif de ses assiduités ; car il me déclara son amour dans les termes les plus chauds et les plus expressifs, ce qui me mit dans l'embarras le plus extrême. Il était d'un caractère violent, emporté, duelliste, capable des excès les plus coupables envers mon mari, qui se trouvait totalement en sa puissance. Je rejetais avec indignation toutes les avances qu'il osait me faire ; mais je n'avais pas le courage d'en informer M. Robinson, et je pensais que le seul moyen d'éviter tout danger était de partir pour Bristol, où je désirais passer quelques jours avant de revenir dans la métropole.

Sur la route, le jour suivant, en quittant l'auberge où M. Clifton était logé, rue du Temple, où nous avions fait arrêter nos chevaux pour l'y voir sortant de chez lui, on arrêta M. Robinson par ordre de M. Brereton, qui l'attendait dans une chambre haute afin de voir si l'écrit que mon mari allait lui faire était acceptable, ou enfin pour se débattre avec lui sur la forme et les conditions. J'ai oublié le montant de la somme ; tout ce dont je me souviens, c'est que mon époux ne pouvait la payer, ce qui nous attrista excessivement tous deux, en raison de

l'éclat que cette affaire allait avoir : et moi bien plus encore intérieurement , connaissant que cet horrible procédé était dû entièrement aux refus récidivés que M. Brereton avait reçu de moi. Peu d'instans après cette humiliante catastrophe , on vint me dire qu'une dame désirait me parler. Croyant que c'était quelque ancienne connaissance qui voulait me voir , heureuse de trouver un prétexte pour éviter un dilemme embarrassant , j'accompagnai le domestique qui était venu me chercher ; il me fit entrer dans une chambre éloignée de celle où M. Robinson était retenu par les shériffs.

En entrant dans la chambre , dont on m'ouvrait la porte , M. Brereton vint à moi , en disant avec un rire moqueur : Eh bien , Madame , vous avez mis votre mari dans un joli embarras ; cessez d'être cruelle , cédez à mon amour , et j'oublierai , non - seulement la bagatelle dont il m'est redevable , mais vous pourrez disposer de ma bourse pour les sommes dont vous aurez besoin : maintenant il faut qu'il me paye ou qu'il se batte avec moi , ou qu'il aille en prison , et cela parce que vous me traitez avec une rigueur qui n'a point d'exemple.

Je le suppliai de considérer que l'une de ces extrémités me réduirait à l'excès du plus violent désespoir.

Je sais , dit-il , que vous pouvez faire de moi tout ce que vous voulez. Promettez-moi de revenir à Bath, d'être plus tendre, plus touchée de mes vœux , dès ce moment votre mari sera libre.

Je fondais en larmes. Pourriez-vous , lui disais-je , être assez inhumain que de m'imposer des conditions qui répugnent à l'honneur que j'ai toujours pris pour ma loi suprême.

L'inhumanité, répondit-il , vient de vous , abjurez-la , donnez-m'en votre parole à l'instant , car je n'ai pas de temps à perdre , il faut que je retourne à Bath où ma femme est dangereusement malade.

Au nom des Dieux ! relâchez mon mari ! lui dis-je avec l'accent de la plus vive douleur. Il sourit, et sonna pour ordonner sa voiture. Je perdis alors patience , et avec le ton le plus sévère , suivi des reproches les plus amers , je lui parlai de l'infamie de sa conduite. Je retournerai à Bath , lui dis-je , mais pour y exposer votre conduite déshonorante , vos manœuvres barbares ; j'informerai votre épouse de votre conduite perfide ; l'univers entier connaîtra que non content d'employer les voies ordinaires de séduction , vous vous servez encore des moyens les plus vils que puisse employer un joueur , un libertin et le roué le plus décidé ; pour

chercher à détruire le bonheur domestique de la plus vertueuse des femmes. Oh ! barbare , oh ! monstre , puisse le ciel qui m'entend me venger de l'excès de vos furies ! Je prononçai cette dernière phrase avec tant de véhémence , et avec un courage si expressif que je le vis pâlir et qu'il me pria d'être prudente et discrète. Je ne le serai point tant que vous m'insulterez , lui dis-je , et que vous aurez mon mari en votre pouvoir ; vous avez porté l'outrage à son comble , vous avez éveillé l'orgueil , le ressentiment dans mon âme , et ils ne seront détruits que par une conduite différente de votre part : vous seul devez trembler des suites de cette affaire !

Il essaya de m'adoucir , m'assurant qu'il avait pour moi le respect le plus tendre et le plus soumis ; mais que connaissant le peu d'égards de mon mari pour moi , il avait regardé comme un devoir sacré de chercher à me séparer de lui : son insouciance , ajouta-t-il , justifierait votre abandon ; le monde s'étonne que vous , douée d'un esprit aussi juste qu'élevé , souffriez aussi patiemment les infidélités réitérées et publiques d'un mari aussi méprisable. Je frémis d'un argument aussi péremptoire , duquel , avant lui , plusieurs libertins s'étaient déjà servis pour solliciter ma tendresse. violemment agitée de cette humiliation nouvelle que m'avait réservé

la fourberie adroite de cet aimable libertin, je marchais tristement dans la chambre, en proie à l'inquiétude la plus vive.

Que votre mari mérite peu un telle épouse ! ajouta M. Brereton, qu'il est méprisabie de vous préférer les êtres les plus vils et les plus abandonnés aux charmes séduisants que votre âme fait éclore ! Laissez - le, Madame ; venez avec moi, je suis prêt à faire pour vous les sacrifices que vous exigerez : permettez - moi de lui proposer un accommodement ; il recevra sa liberté aux conditions de se séparer de vous par le moyen que les lois sages de notre pays ont adoptées pour cet effet. Il prouve par sa conduite qu'il ne vous aime pas : pourquoi plus longtemps lui sacrifieriez-vous vos charmes, vos grâces et votre jeunesse ? Ce discours, devenu un monologue, puisque je ne lui répondais que par ma douleur, fut de sa part terminé en ces termes.

Après une pause de cinq à six minutes, il ajouta : Voici l'écrit par lequel votre mari peut obtenir sa liberté ; il le jeta sur une table qui était près de moi : maintenant je m'en rapporte à votre générosité pour le reste.

Je tremblais. Incapable de répondre, M. Brereton me conjura de me tranquilliser, surtout de cacher ma douleur aux gens de l'auberge. Je

pars à l'instant pour Bath ; j'espère vous y revoir ; il me salua pour monter dans sa voiture. Je me hâtai alors de rejoindre mon époux , de lui remettre la décharge que m'avait laissé Brereton : après avoir payé les frais de l'arrestation, nous partîmes pour Bath , où nous fûmes rendus en peu d'heures.

A peine M. Robinson me demanda-t-il ce qui s'était passé , comment j'avais obtenu un changement si inespéré. Je lui dis que mes prières, unies à mes larmes l'avaient seules opéré : j'ajoutai que je le priais, surtout pour l'avenir, de ne jamais confier à des joueurs sa liberté et le repos de sa femme ; mais insensible à cette invitation , que me dictait l'amitié tout autant que l'honneur, il ne me répondit qu'avec une indifférence dont mon cœur est encore navré. Nous attendions des lettres, et nous passâmes à Bristol pour les y prendre : c'était un dimanche, et afin d'éviter la visite de M. Brereton, nous changeâmes d'auberge et allâmes loger au Lion-Blanc. L'après-midi, regardant par la fenêtre, j'aperçus, au côté opposé de la maison, monsieur Brereton , qui donnait le bras à sa femme et à sa non moins charmante belle-sœur. Je connus alors toute la fausseté de la prétendue maladie de sa femme , me retirai en arrière, crainte qu'il ne m'aperçût ; précaution

inutile , le mal était fait : nous nous mîmes à table.

Peu d'instans après on annonça M. Georges Brereton. Il s'approcha de moi , me salua très-froidement et fit à l'instant mille excuses à M. Robinson de ce qui s'était passé ; l'assurant qu'il avait payé la somme en question , qu'il avait lui-même éprouvé quelques craintes pour cette dette , qui avait en quelque sorte compromis sa sûreté et avait seul occasionné l'événement de l'avant-veille ; qu'il était arrivé trop tard à Bristol pour empêcher l'arrestation ordonnée. M. Robinson répondit flegmatiquement que cette affaire l'inquiétait peu.

M. Brereton , après quelques propos d'usage , nous salua et sortit , promettant de revenir nous voir le soir même. Décidés à ne pas l'attendre , nous partîmes pour Londres aussitôt dîner.

A mon arrivée , je vis M. Shéridan , dont les manières étaient toujours aussi affectueuses que de coutume. Ils ne savait que trop que la sauvegarde apparente de mon mari n'en était pas une réelle pour moi ; mais il était trop délicat pour baser ses plaisirs sur les droits d'un époux. Cependant il me voyait souvent. Je savais , par ses soins assidus , ce que sa modestie n'osa jamais me révéler : je l'estimais , j'aimais , admirais ses rares qualités , et me livrais sans frayeur aux

charmes séduisans de sa conversation , dans laquelle à chaque instant je découvrais des plaisirs plus piquans. Il me disait souvent : Je voudrais vous voir plus heureuse. Il plaignait mon destin rigoureux, m'exhortait cordialement à en supporter la rigueur ; il mêlait à sa conversation une expression si touchante , qu'il me laissait tout à la fois me livrer aux consolations de l'amitié, en entrevoyant de loin le reflet de l'amour le plus délicat comme le plus empressé. Je lui confiais les attaques auxquelles j'étais en butte ; il me conseillait , m'aiguillait les armes avec lesquelles je pouvais les repousser ; il était enfin l'ami le plus sincère que mon cœur sut reconnaître , l'amant le plus vrai, sans doute, mais toujours caché sous le voile du secret, que je ne cherchais point à lever.

Le duc de Rulland renouvela ses offres , que je continuai à rejeter, ainsi que celles de la bienveillance et de l'estime de plusieurs autres personnes distinguées , sur la liste desquelles je trouvai les noms d'un duc royal, celui d'un des premiers marquis du royaume, ainsi que celles d'un riche négociant qui mettait au plus haut prix la moindre de mes faveurs : plaisirs , richesse, honneurs, rien ne me gagna ; je restai inflexible à tout.

A cette époque, mon frère aîné fit un tour en

Angleterre. Son aversion pour la profession que j'avais embrassée était telle, qu'il me pressa vingt fois de l'abandonner, pour chercher près de lui, dans une retraite paisible, le bonheur que le tourbillon du monde ne pouvait me procurer; il ne voulut même jamais me voir jouer. Il vint cependant à la comédie dans le dessein de juger de mes faibles talens, et jouir des éloges dont le public daignait m'accueillir. La toile levée, me voyait-il paraître sur le théâtre, il jetait avidement sur moi un regard furtif, et sortait à l'instant.

Quoique ma mère fût venue bien des fois à mes représentations, cependant elle n'avait pas plus de goût que mon frère à me voir suivre cette carrière : elle pleurait amèrement lorsque la complaisance l'avait entraînée à venir aux comédies dans lesquelles je jouais un rôle.

Heureusement pour moi mon père resta éloigné d'Angleterre tout le temps que je fus dans cette profession; de sorte qu'il ne m'y vit jamais, ou, sans doute, j'eusse épouvé de sa part les reproches les plus vifs d'avoir embrassé un état qu'il ne croyait point exempt ni de périls ni de blâme.

Cependant, à chaque représentation j'avais de nouveaux motifs de m'applaudir d'avoir cherché ainsi à vaincre la fortune. Le public

m'aimait ; c'est le plus sûr passe-port au sourire de la fortune , lorsque les efforts d'un acteur plaisent et intéressent ceux faits pour l'en récompenser. Marchant d'un pas rapide à la gloire autant qu'à la fortune , nous louâmes une maison qui annonçait mes espérances , et qui jadis avait été bâtie par le célèbre Powel. M. Robinson reprit le bail de madame Mattock , actrice de Covent - Garden. La maison était extrêmement belle et commode , surtout à cause de sa proximité de Drury - Lane. J'espérais y jouir de quelques momens heureux , surtout en y réunissant mes connaissances , qui , augmentant chaque jour , n'étaient pas moins choisies dans le nombre aimable de celles qu'on rencontre dans les premiers cercles de Londres.

Parmi les hommes les plus assidus chez moi , il y en avait aussi un que l'on appelait Lade , qui , quoique extrêmement jeune , réunissait les avantages d'un caractère aimable à ceux d'un esprit distingué. Il venait régulièrement faire sa partie chez moi , lorsque je n'étais pas obligée de passer mes soirées au théâtre. Il faisait la partie de M. Robinson , qui jouait assez heureusement , quoique fort inconsidérément. Ce goût me priva totalement du peu d'égards qu'il conservait encore pour moi. Je n'eus plus à douter de sa parfaite indifférence ; car il avait

à peine trop de temps à donner à ses plaisirs, point assez pour prouver à sa femme qu'il se rappelât lui avoir jamais donné ce titre.

Tous les avantages du luxe le plus effréné m'environnaient de toutes parts : chevaux, voitures, nombreux domestiques ; enfin, rien n'était épargné pour ma dépense. J'ajoutais à cela le frivole avantage de voir mes modes suivies en tout par les femmes les plus élégantes et les plus remarquables. Ma maison était le rendez-vous de la meilleure compagnie ; mes levers surtout étaient brillans ; ils ressemblaient plutôt à ceux d'une duchesse qu'à ceux d'une simple actrice.

Malgré la variété d'hommes aimables qui s'empressaient de me suivre, j'étais surtout l'admiratrice partielle des qualités enchanteresses de M. Shéridan : plus je le voyais, plus il me ravissait. Son langage étant toujours celui de la délicatesse et de l'empressement le plus désintéressé : je n'aurais pu y être insensible, ou mon cœur eût été naturellement froid. Mais malheureusement il ne l'était pas, et ne m'a servi, depuis qu'il a parlé, qu'à regretter surtout que la sensibilité ait été mon partage. M. Shéridan était pour moi un Mentor éclairé : la sagacité de son esprit prévoyait aussi juste que si le livre du destin eût été ouvert à ses yeux ; il me disait, avec l'effusion du plus vif intérêt : Vous faites

aujourd'hui, Madame, les délices de la scène; elle s'enorgueillit de vous posséder. Vos talens développés feront honneur aux deux divinités qui s'y forment un temple : quoique vos succès puissent à peine s'accroître, cependant vous devez arriver au sommet de la gloire. Mais rappelez-vous qu'après en avoir atteint le dernier période, votre triomphe peut cesser : le public oubliera ce que vous avez été, et vous livrera sans pitié aux regrets et à l'ennui. Il s'apercevoit bien que la flatterie jonchait mes pas de fleurs, et devait tôt ou tard triompher de ma vertu. Horribles regrets! que ne me laissez-vous un moment oublier vos fureurs! pourquoi l'amitié n'a-t-elle pu me persuader? Fatalité! Je devais être ta victime; tu dois être satisfaite!

Plus souvent encore il gémissait de me voir ainsi entourée de tentateurs et de tentations : il m'adressait ses réflexions avec un ton si touchant et si pathétique, que ses avis semblaient être à la fois consolateurs et déchirans, par l'effet de la prévoyante tendresse au nom duquel il les donnait : effets de la prescience des dieux, desquels il reçut un rayon. Tu te servais de la magie, dont il était le dispensateur, pour arracher le secret à l'avenir, et pour m'enivrer aussi de l'illusion de l'amitié et des plus doux sentimens; pour me faire croire qu'en

les implorant toujours avec une âme ardente, je ne pouvais être entièrement malheureuse.

Directeur du théâtre sur lequel je jouais, il m'eût été difficile de ne pas voir souvent Monsieur Shéridan, je ne pouvais éviter, ni de le voir, ni de lui parler presque tous les jours. Pouvais-je lui interdire le pouvoir qu'il reçut des dieux d'intéresser et d'attacher l'âme, le cœur par les liens les plus doux ?

La réputation méritée qu'il venait d'acquérir par la pièce fameuse que nous devons à sa plume, intitulée : *l'École du Scandale*, le rendoit l'objet de l'admiration de tous les savans comme de tous les cerocles ; toutes les classes le fêtaient, le complimentaient, se l'arrachaient : il étoit en un mot la coqueluche des sots et des beaux-esprits des deux sexes. On ne vit jamais avant lui, peut-être ne le verra-t-on pas depuis, les répétitions être précédées et suivies comme elles l'étaient alors par une foule de noblesse, aussi distinguée par les talens, qu'elle l'était par les avantages de la naissance.

On s'y donnait des rendez-vous pour l'entretenir un instant. M. Fox, le comte Derby étaient les plus assidus. Ce théâtre rassemblait et les premiers critiques et les premiers savans ; il n'est peut-être pas indifférent d'ajouter que la comédie étoit extrêmement lucrative ; on

fréquentait les théâtres plus que jamais , surtout dans cette saison où presque tous les rôles étaient joués par des femmes au-dessous de vingt ans , parmi lesquelles on comptait Mademoiselle Farret , maintenant comtesse Derby ; mademoiselle Walpole , depuis madame Alkint ; mademoiselle Hopkins , épouse du célèbre Kemble , qui ajoute chaque jour à la gloire qu'il méritait alors , et qui jouira long-temps encore du bonheur de contribuer aux plaisirs de la première capitale du monde. J'étais aussi du nombre des actrices au-dessous de vingt ans.

Il y avait déjà plus de cinq ans que j'étais mariée , ma petite Marie avait presque trois ans ; on m'avait vu à tous les rendez-vous des plaisirs publics , sans interruption pour ainsi dire depuis l'âge de quinze ans : cependant je ne savais pas encore juger les hommes. Je ne connaissais pas , excepté M. Robinson , d'hommes que je crus capables de tromper une femme , lorsque surtout il lui était uni par les liens sacrés du mariage. Un tel homme était pour moi un être de raison , quoique déjà on m'eut fait , et à différentes fois , des offres peu délicates. Née excessivement simple , aimant la vertu autant par l'effet de mes passions qui j'ose dire étaient douces , que par suite des principes que j'ai reçus , je n'apprenais par ces avances qu'à mépriser ceux qui les faisaient ,

mais non les hommes en général que je croyais bons, vertueux, tendres et fidèles; je l'étais, je désirais la même vertu; je me sentais faite pour aimer il est vrai, mais constamment et de bonne foi. Si lorsqu'on chercha à m'exposer aux reproches du public, on m'eût dit: je cesserai de vous aimer après avoir fait votre fortune, et vous avoir élevée au plus haut rang, j'aurais refusé franchement les honneurs, les plaisirs, la richesse, et eusse demandé en échange un coin de terre et la fidélité. Cette vertu, source du vrai bonheur pour mon cœur, m'eût consolée de tous les autres sacrifices qu'elle m'eût coûtés, et je me serais crue la plus heureuse des femmes, pourvu que la vérité eût accompagné l'amour.

La cruauté avec laquelle les hommes nous trompent m'a toujours étonnée, je n'ai jamais pu concevoir quel dérèglement du cœur ou de l'esprit ont pu lui donner naissance; je croyais les femmes amies lorsqu'elles disaient l'être, les hommes amans, lorsque surtout rien ne les obligeait près de vous à prendre ce titre qui devrait être le contrat le plus indissoluble lorsqu'il est signé de la volonté des deux parties. Que mes opinions étaient erronées ! Voyons jusqu'où elles m'asservirent.

Il y avait déjà deux saisons que j'étais attachée au théâtre de Drury-Lane, pour l'un et

l'autre genre, tragédie et comédie; mon début de Palmire, dans *Mahomet*, avait été aussi brillant que celui du jeune Banister, dont la réputation comique n'avait rien à désirer, et qu'il surpassa dès son premier essai qui eut lieu dans le même temps que le mien, et dans la même pièce. Nous partagions l'enivrement où la salle semblait être; de tout côté on répétait à chaque instant : ces acteurs possèdent à l'envi les talens les plus étonnans, tous deux entreprenant la même carrière, mériteront les mêmes éloges, obtiendront la même gloire.

La famille royale, devant laquelle je n'avais pas encore joué, recommanda pour cette saison la pièce intitulée : *Contes d'Hiver*. On me disposa, pour une des soirées où la famille royale honorerait le théâtre par sa présence, à jouer le rôle de Perdita; je l'avais joué souvent avant ce temps, mais je fus extrêmement alarmée de paraître pour la première fois devant les premières personnes du royaume.

Au foyer on se moquait de ma timidité. M. Smith surtout, dont les talens distingués dans sa profession l'appelaient à jouer le rôle de Léon, riait de mes craintes qu'il désignait par le nom de fausses alarmes; il se servait de son expression favorite et disait : par Jupiter ! madame Robinson, -vous ferez la conquête de

prince ; car vous êtes plus belle que jamais. Je souriais du compliment, et prévoyais peu la variété d'événemens extraordinaires auxquels cette soirée devait donner naissance. Étant dans les coulisses du côté gauche, à l'opposé de la loge du prince, M. Ford, fils d'un des directeurs, et maintenant jurisconsulte célèbre, vint à moi et me présenta un de ses amis, dont le nom était le vicomte Malden, devenu comte d'Essex ; nous entrâmes en conversation pendant quelques minutes, le prince s'en aperçut, eut l'air d'en parler au colonel Lake, maintenant général, ainsi qu'à l'honorable M. Legg, frère du lord Lewisham, qui était de la suite du prince, dont le nom désormais doit embellir ces Mémoires.

Je pressai trop ma première scène : ne pouvant me défendre d'une certaine frayeur, causée par la trop grande attention dont m'honora le prince de Galles, j'étais émue, ravie, transportée ; je ne pouvais qu'éprouver le désir le plus violent de n'être plus sous les yeux du public, pour pouvoir à mon aise savourer cette extase. C'est ce qui fit que je jouai trop vite. Cela cependant ne m'empêcha point d'entendre très-distinctement les louanges que le prince voulut bien donner à mes faibles talens. Elles portèrent avec elles la flèche meurtrière, dont le poison enchanteur, pendant toute la pièce, parcourut

mes veines. Tout le monde observa les coups d'œil du prince ; on m'en parla même au foyer. Lorsqu'à la fin de la pièce, la famille royale rendit aux acteurs leur révérence d'adieu, mes yeux rencontrèrent ceux du prince, dont les regards brûlans allèrent jusqu'à mon cœur. Il m'honora spécialement de deux signes de tête trop significatifs, auquel je ne répondis que par l'expression de la reconnaissance qui vint colorer mes joues.

Pendant toute la seconde pièce, lord Malden ne cessa de m'entretenir ; il était jeune, agréable, et parfaitement aimable : il remarqua les applaudissemens que le prince me donna, me dit à ce sujet mille choses honnêtes, ce qui fit durer notre conversation jusqu'à la fin du spectacle.

Je me disposais à retourner à ma chaise, qui m'attendait ; quand je rencontrai la famille royale : j'eus encore l'honneur de recevoir du prince un salut agréable. A mon retour au logis, j'avais à souper une société nombreuse qui ne s'entretint toute la soirée que de la beauté, des grâces, des manières agréables dont l'héritier présomptif était orné, et surtout de la sensation que j'avais faite sur lui ; on ajoutait qu'il n'avait pu s'en défendre et qu'il n'avait point cherché à la cacher aux regards avides du

par terre et des loges , qui se tournaient alternativement du prince à Perdita , de Perdita au prince ; enfin on finit par me faire accroire que j'aimais moi-même le prince qui m'honorait de ses bontés. Deux ou trois jours après cet événement , lord Malden me fit une visite du matin. M. Robinson n'était pas au logis ; je le reçus avec quelque embarras : celui du lord surpassait de beaucoup le mien. Il essaya de parler, s'arrêta, balbutia, s'arrêta encore, puis s'excusa en disant : Daignez écouter, Madame, le secret que je vais vous confier ; je vous demande surtout de n'en jamais parler : la position délicate dans laquelle je me trouve m'a seule déterminé à cette démarche extraordinaire ; condamnez-la, mais écoutez ce dont il s'agit ; je m'en rapporte à vous sur tout.

Ne pouvant rien comprendre à ce préambule, je le priai de s'expliquer. Il réfléchit un instant, d'un air aussi embarrassé que sérieux, puis il ajouta en tirant une lettre de sa poche : acceptez cela, et lisez, s'il vous plaît, Madame.

Je commençai par en lire l'adresse, où se trouvait le nom de Perdita ; je souris de l'inscription, ouvris le billet qui contenait peu de mots, mais les plus expressifs et les plus tendres : on signait Florizel. — Eh bien, que signifie ceci ? lui dis-je à demi-fâchée.

N'en devinez-vous pas l'auteur ? reprit lord Malden.

Peut-être est-ce vous ? repris-je gravement. Non en vérité, répondit-il ; je ne l'aurais jamais osé , surtout ne vous ayant jamais vue qu'un instant.

Dites-moi donc de grâce d'où peut venir cette lettre ?

Il hésita , parut fâché de s'être chargé de la commission , crainte, dit-il , qu'elle diminuât l'estime qu'il désirait que j'eusse pour lui ; mais, reprit-il , je ne peux....

Eh bien ? mon lord.

Je ne pouvais refuser de vous l'apporter, car c'est le prince qui m'en a chargé.

Étonnée , agitée , doutant même de ce que disait lord Malden , je répondis négativement à sa mission. Peu de temps après il me quitta.

Aussitôt qu'il m'eut quittée, je lus et relus mille fois cette lettre si courte, mais si expressive ; je ne pouvais, après tout , me persuader qu'elle vint du prince , je l'attribuais toujours à celui qui en était porteur , et croyais qu'il me l'avait écrite , ou pour me sonder sur mes dispositions secrètes , ou pour savoir si je me laisserais prendre aux pièges séduisants dont le nom d'un prince est accompagné ; enfin mille idées confuses se succédaient rapidement et concouraient à me

jeter dans l'incertitude , et le doute redoublant ma méfiance sur les avances que je pourrais à l'avenir recevoir du prince ou de ses envoyés.

Le jour suivant le lord répéta sa visite. J'avais une assemblée assez nombreuse , dont la majeure partie enthousiasmée du prince , ne cessait de répéter les éloges qui lui étaient si bien dus.

Lord Malden en parla en termes les plus flatteurs , loua ses manières engageantes , son esprit vif et brillant , sa sensibilité surtout , qui devait un jour en faire l'idole de ses peuples.

L'oreille attentive à toutes ces louanges , je les entendais avec la plus vive satisfaction , et comme si elles eussent réjailli sur moi. L'âme émue de cette scène qui subjuguait à la fois mes sens et ma raison , en flattant mon orgueil , retraçait à mon cœur les souvenirs les plus doux ; elle lui rappelait son indulgente bonté lorsqu'il me vit pour la première fois , et les éloges flatteurs qu'il prodigua aux efforts que je faisais pour mériter son attention ; je n'oubliais pas sans doute non plus le billet enchanteur dont j'avais naguère reçu la faveur signalée.

Le lendemain lord Malden m'apporta une seconde lettre , m'assurant que le prince était malheureux de ce que je n'avais pas répondu à la première ; il me conjurait d'aller , le soir

même, au concert spirituel, à moins que sa conduite ne m'eût déplu, et quelà, par des signes, il me confirmerait qu'il était l'auteur des deux lettres que je possédais, ainsi que l'admiration qu'il avait conçue pour moi.

J'allai donc au concert. En m'asseyant au balcon je vis le prince qui m'observait attentivement; il tenait à demi-ouvert devant ses yeux le feuillet du concert (qui à Londres se distribue pour faire connaître le nom et le caractère dans lequel joue chaque acteur); puis, mettant sa main sur son front, il me fixa très-long-temps. J'étais tellement déconcertée que je ne savais que faire; mon mari était avec moi, et je craignais qu'il ne s'aperçût de tout ce qui se passait. Cependant le prince continuait à me faire signe et à figurer des caractères sur le bord de sa loge, comme s'il eût écrit, puis il parlait au duc d'York (alors évêque d'Osnabury), qui me regardait aussi avec une attention toute particulière. Un des gentilshommes de la suite du prince lui apporta un verre d'eau. Il me regarda si expressivement avant d'en mouiller ses lèvres, que toute l'assemblée en fut frappée : plusieurs personnes du parterre furent par-là excitées à me fixer, et dans un des journaux du lendemain on y observait, en citant un passage d'une ode de Dryden, que quelqu'un au spectacle semblait

attirer les regards du prince, et on rapportait ces deux lignes.

Il était une belle
Qui fixait tous ses soins.

Que cet aveu était flatteur ! D'un trait il satisfaisait la vanité, il enivrait le cœur..... Le prince le plus accompli de l'Europe daignait s'attacher à moi, m'admirer, m'aimer. Cet état, tout heureux qu'il présageait l'être, n'était pas sans danger. J'apportai pendant plusieurs mois une résistance victorieuse à accepter une entrevue avec le prince : je pressentais qu'en le voyant, sa conversation, bien plus que ses écrits encore, porterait le délire dans mon cœur. Ce n'était pas le titre de prince qui me flattait, c'était l'innocence de son cœur, la pureté, la vivacité de ses sentimens, auquel nul homme n'a jamais prêté une nuance aussi séduisante ; je connaissais enfin, sans lui avoir jamais parlé, toute la magie qu'il possédait. Depuis que je l'ai connu, mon opinion n'a jamais varié : des hommes il est le plus beau, le plus tendre, le plus aimant, celui qui sait mieux vous persuader ce qu'il dit, joignant aux qualités aimables tous les talens acquis, écrivant et dictant tout ce qui vivifie le cœur et tous les sentimens qui y portent cette chaleur douce et enchanteresse, qui rendrait

orgueilleuse l'ingénuité même. Souvent il m'écrivait d'un style si ravissant que je me croyais, en le lisant, ou déesse ou immortelle; l'enthousiasme, dont il assaisonnait toutes ses phrases ne pouvait que plaire et émouvoir. C'est ainsi que se passa cette saison qui ne faisait que commencer. Depuis la première fois que je vis le prince, chaque jour je reçus de lui de nouvelles expressions de sa tendresse, comme de nouvelles preuves de son affection, qu'il me disait être inviolable, et qui aurait dû l'être pour mon bonheur.

Après avoir entretenu ainsi pendant quelques mois avec le prince une correspondance sentimentale, rejetant toujours ses sollicitations pour une entrevue avec lui, je fus ébranlée dans la résolution que j'avais formée de ne le voir jamais qu'aux spectacles : deux motifs puissans m'avaient inspiré cette sévérité; le premier était la crainte de compromettre le prince vis-à-vis du peuple qu'il doit gouverner un jour, et de son auguste famille; le second pour empêcher les discours peut-être défavorables qu'on ne manquerait pas de tenir sur le compte de la première femme qui eût obtenu la préférence du prince. Cet éclat pouvait ou me nuire, ou me servir dans l'esprit public, qui devait peu après notre liaison la connaître, l'approuver ou la

condamner. Mes compatriotes jugent leurs princes dès le berceau ; leurs premiers pas sont marqués par la sensation favorable ou défavorable du public , qui , s'initiant dans les actions les plus secrètes de ceux qui doivent les gouverner , en tirent l'horoscope de leur bonheur ou de leur malheur futur : l'esprit public en grande partie s'appuie sur l'amour que le prince inspire dès l'âge le plus tendre ; on l'aime , on le chérit , on commence même à lui poser la couronne sur la tête : si à cette époque on ne la lui décerne pas intérieurement , on la lui disputera , fit-il même dans un âge plus avancé des prodiges pour l'obtenir. Voilà l'esprit public de ma nation relativement à la première personne du royaume. La constitution faite , le roi ne l'étant que pour la faire observer , il lui devient peu important que ce soit celui qui en ligne directe peut réclamer ce droit , à moins qu'il n'ait , comme je viens de le dire , forcé en quelque sorte le suffrage à l'unanimité. Nous ne sommes point érigés en royaume électif , mais nous le sommes par le fait , puisque le prince héréditaire fait , dès son bas âge , tout pour plaire au peuple qu'il doit gouverner. Combien n'importait-il donc pas à la personne du prince , que je persistasse dans la résolution que j'avais prise de ne point céder à ses vœux ? Combien devait-il chercher lui-même à

l'affermir, puisqu'elle était si conforme à ses intérêts personnels ? Cependant chaque jour il cherchait à m'ébranler, à me vaincre même, et l'illusion venant à son aide m'entraîna à lui promettre ce que naguère je m'étais promise de toujours refuser.

J'avais reçu du prince, par l'entremise de lord Malden, son portrait, qui avait été peint par le fameux Meyer. Jusqu'à ce jour j'ai conservé ce gage précieux de sa tendresse, qui me rappelle et mon amour, et la légèreté dont il récompensa le sentiment le plus pur comme le plus désintéressé. Je l'avais reçu dans une boîte contenant un cœur fait de papier, coupé de la main du prince : sur un de ses côtés étaient tracés, aussi par lui, ces mots perfides, puisqu'ils n'étaient point vrais : *Je ne changerai qu'en mourant* ; de l'autre, les mêmes expressions, mais en anglais.

Quoique mon amour fut vif et sincère, je me permettais d'exciter le prince, par des réflexions sérieuses, à me permettre de ne le point voir ; ou du moins à différer jusqu'à l'époque de sa majorité, qui n'était pas très-éloignée. Je lui représentais qu'alors si son amour était aussi vif, et que je pusse me flatter d'en être toujours l'objet, le public pourrait savoir, sans que j'en fusse alarmée, et la distinction flatteuse dont il

daignait m'honorer, et les sentimens que j'aurois toujours pour son auguste personne. Je le suppliais de se souvenir qu'il était jeune ; que sa passion seule peut-être l'avait porté à me tenir ce langage, le plus doux pour mon cœur ; que si j'acquiesçais à ses desirs, je devais renoncer à mon mari , et à ma profession qu'un jour peut-être, que je ne pouvais entrevoir sans frémir, je regretterais d'avoir fait ce sacrifice, à moins que l'amour le plus tendre ne sympathisât toujours avec le mien. Je n'oubliais pas non plus de prévoir que mille beautés sans doute plus frappantes, mais non si tendres, s'empresseraient de fixer ses regards, d'obtenir sur lui un empire dont ma sensibilité seule appréciait tout le prix. Que ce choc me sera pénible, oh mon prince, si mon ardent amour n'obtient pas ce triomphe ! si je perds jamais une affection que vous avez fait naître bien plus par vos sentimens délicats que par, hélas ! l'importance de votre rang et de votre mérite. Je lui disais : le public, devenu confident de votre amour, se plaira peut-être à me le ravir, en me noircissant dans votre esprit : Il commencera par des conjectures qu'il étayera sur des calomnies, qui m'enlèveront votre affection. Le présent, égayé par le charme de votre amour puissant, me présage l'avenir le plus affreux,

si je dois survivre à votre tendresse. Je n'ai que la mienne à vous offrir, purifiée au creuset de la délicatesse : que la constance en soit le gage, ou, après avoir été la plus heureuse des femmes, j'en deviendrai la plus à plaindre.

A ces réflexions diverses, qui sont le contenu de plusieurs lettres, je recevais, en réponse, de nouvelles assurances de l'amour le plus pur, comme le plus durable. J'aime à croire encore aujourd'hui que le prince n'exprimait que ce qu'il pensait. Son âme ingénue et tendre, ne connaissait point l'artifice : généreux, sensible, trop délicat pour employer d'autre langage que celui que lui dictait son cœur, je suis assurée que le prince m'aimait autant qu'il le disait; qu'il m'aimerait encore, si des furies n'avaient travaillé à me perdre dans son esprit, pour me rendre malheureuse à jamais.

Si cet écrit tombe entre vos mains, rappelez-vous, mon prince, que personne ne vous aima comme je le fis : mon cœur jamais, avant de vous connaître, n'avait connu ce charme sentimental que vous étiez fait pour y faire naître; il était vierge encore à ces émotions tendres qu'il se réservait de goûter avec vous. Vos vertus, votre candeur devaient sympathiser avec les miennes, ainsi que nous sympathisions ensemble dans nos réflexions morales et politiques,

comme vous vous êtes plu à me le dire bien des fois. Ce bonheur était trop parfait : il devait cesser, pour me confirmer cet adage ancien dont je ne ressens que trop l'amertume : que tout dans ce monde est transitoire et passager. Cruelle vérité ! vous déchirez mon cœur. Fallait-il choisir le mien pour confirmer d'une nouvelle preuve la vérité qui vous caractérise !.... A chaque nouvelle visite que je recevais du lord Malden, au nom du prince, j'étais de plus en plus convaincue qu'il regrettait de s'être chargé d'être le négociateur de cette affaire importante pour moi et pour le prince qui en était l'objet ; il m'assurait qu'il était désespéré de ce que quelquefois je lui proposais de suspendre toute correspondance entre nous, et que je sollicitais une rupture, comme une faveur qui dût l'intéresser. Le prince, disait-il, a des sentimens trop vrais pour céder aux considérations que vous alléguiez, pour ne plus vous écrire : il est passionnément amoureux ; cet amour a pour base des sentimens trop purs, pour qu'il se désiste aussi aisément. Non, madame, réglez sur un cœur fait pour vous : faites - en le bonheur, vous le pouvez.... Vous pouvez plus encore. Il s'arrêtait, crainte de parler des sentimens que depuis je sais qu'il eût voulu m'inspirer : ceux de son maître lui fermaient la bouche : sa

délicatesse me les eût fait ignorer toujours, si j'avais toujours été aimée du prince.

Ce bonheur n'était pas mon partage. Destinée, je n'accuserai que toi seule du malheur qui suivit des jouissances aussi pures; car je n'aimerai jamais le crime qui me ferait trouver coupable l'être qui possède toute mon affection. Avec la plénitude d'amour dont mon cœur savait si bien l'aimer, que n'a-t-il pu, que n'a-t-il voulu le rendre éternel !

Lord Malden me dit un jour que le feu duc de Cumberland était venu de bonne heure pour lui peindre le chagrin que ressentait le prince à l'occasion d'une lettre que je lui avais écrite, et qui, je me rappelle, avait été arrachée plutôt à la raison qu'à l'amour; employez tout votre crédit, dit-il au lord, pour qu'elle soit moins cruelle envers un jeune prince qui l'adore. Mon neveu en perdra la tête si vous ne la décidez à ne lui point tenir une rigueur trop sévère; comptez que c'est me rendre service que de négocier entr'eux une prompte entrevue; j'espère, ajouta-t-il, que vous ne vous y refuserez pas.

Il me proposa donc d'aller voir le prince; d'y mettre tout le mystère possible. Afin de rendre cette visite plus secrète, on me proposa de me déguiser en homme; (on se rappelle que

j'avais déjà paru dans un costume semblable : peut-être ignore-t-on que le prince m'y eût vue) je rejetai fortement cette mesure qui ne me cacherait pas davantage que si j'y fusse allée dans les habits de mon sexe. Le prince fut désolé : il me l'exprima dans un billet que je reçus par lord Malden, le jour suivant, qui fut lui-même plus animé que je ne l'avais jamais vu.

Quoique mon mari ignorât toujours ma correspondance avec le prince, il me négligeait chaque jour davantage : s'inquiétant fort peu de ce qui avait rapport à mon repos et à ma réputation, il passait ses instans avec les plus abandonnées du sexe; mes servantes même se plaignaient de ses propositions libertines : j'en fus convaincue moi-même un jour, comme je revenais d'une de mes répétitions; je le trouvais enfermé avec la plus mal-propre, et la plus laide de mes femmes, et, pour porter l'outrage plus loin, il avait choisi ma chambre pour théâtre de son infidélité. Je fus indignée : je me contenais à peine ; j'aurais éclaté alors sans le respect que je me devais à moi-même, et qui, dans tous les temps, a toujours su obtenir de moi les sacrifices les plus grands, comme les plus méritoires.

Ce n'est ici que la légère esquisse des infidélités

de M. Robinson. Il avait notoirement plusieurs maîtresses, avec lesquelles il oubliait ses devoirs d'époux et de père ; et lorsque ma plume trace son apostasie maritale , je me reproche aussi d'avoir souffert trop long-temps son inconduite, et sa perversité , de laquelle je n'ai pas besoin de rassembler les traits divers et journaliers , pour en prouver l'évidence.

Son indifférence produisit naturellement l'aliénation de mon estime pour lui , ainsi que de l'intérêt dont je lui avais si généreusement donné des preuves , dans les occasions les plus pressantes où il s'était trouvé. Je lui en donnais encore de plus irrécusables par les sacrifices que je faisais pour lui procurer tout ce qu'il désirait , et cela au prix de la fortune future d'une fille qui m'inspira toujours les sentimens les plus sincères ; d'une fille qui loin de rassembler en rien à son père , parut, dès son enfance, n'avoir avec lui aucun trait de conformité , et dont le cœur noble et tendre mettait tous ses soins à tempérer , par la douceur de son commerce , les chagrins vifs et cuisans dont elle me voyait accablée... Surtout lorsque je pensais que M. Robinson aurait dû les épargner à une femme qui faisait tout pour lui.

Si jamais le public a jugé sévèrement ma conduite avec le prince , c'est qu'il ignore celle de

mon mari avec moi, et que je ne voulus jamais manquer à mon devoir, que lorsque je m'en fus affranchie par la loi du divorce, qui est en quelque sorte le premier appareil d'une union mal assortie.

De tous côtés j'étais environnée de personnes qui applaudissaient à l'idée d'une séparation, qui la jugeaient nécessaire, même sans connaître la position enchanteresse où je me trouvais avec le prince héréditaire. Que pouvais-je opposer, quand intérieurement l'amour me le faisait désirer ; que je n'avais pas d'armes pour la faire paraître nécessaire, au moins en apparence, et que tout la sollicitait ? Ce qui me détermina, furent surtout les assurances que le prince se plut à me donner vingt fois de la durée de son amour. Je souhaitais trop ardemment qu'il dît vrai, pour n'y pas ajouter foi : c'est ce qui me fit enfin déclarer mes intentions au mari duquel je ne recevais que des humiliations, qui étaient cependant tempérées par la tendresse du prince, dont je me plaisais à relire, à chaque instant, les expressions touchantes et persuasives. Vis-à-vis de mon mari, j'avais fait précéder la déclaration de mes résolutions sur le divorce, par ce que la réflexion a de plus tendre et de plus persuasif. S'il m'eût promis un changement, s'il eût seulement été pénétré un moment de ce que je lui annonçais, j'en eusse à l'instant

rejeté l'idée ; peut-être ; et sans doute , je lui aurais sacrifié la passion que j'avais pour le prince , dans la confiance de pouvoir encore obtenir d'un époux le bonheur qu'il me refusait depuis si long - temps. Mais non , j'étais née pour sentir , connaître , puiser à la source sacrée du bonheur , et être à jamais sacrifiée à l'abandon le moins mérité. Je devais avoir le courage de supporter l'éclat humiliant d'une séparation toujours avilissante pour une épouse , et avoir à souffrir celle de l'être unique pour lequel je l'avais provoquée , qui me l'avait suggérée au nom des plus doux sentimens , et qui , par la légèreté la plus criminelle , devait me faire repentir qu'elle eût jamais eu lieu. Est-il une femme dont le sort soit plus à plaindre ? en est-il une qui l'ait aussi peu mérité ? je veux dire , quant à la délicatesse et à la pureté de sa conduite , surtout quand elle ajoute à tous ces titres celui glorieux de mère tendre et chérie.

Madame Robinson termine ici pour quelque temps sa narration , qui est continuée par un ami réel , qui , l'ayant vue dans les événemens qui vont suivre , rassure sur l'authenticité des faits , dont il a bien voulu ne pas priver le public , comme devant s'intéresser déjà beaucoup à une femme dont il a pu connaître la candeur , par ce qu'elle a pris la peine de lui transmettre précédemment.

Parmi les personnes dont les événemens

attirent particulièrement l'attention du public, il en est peu dont les vertus aient été aussi inébranlables, aussi pures et aussi peu connues, dont on ait si mal apprécié la conduite. Rassembler sous un simple aperçu les différentes circonstances qui rendent célèbres les dernières années de la vie de madame Robinson, ne sera pas une tâche difficile. La première partie ne doit pas être dénuée d'intérêt, puisqu'elle-même l'écrivit, et que cette héroïne posséda si souvent, comme nous le prouvent ses divers écrits, où respire l'aimable candeur, l'art d'intéresser le cœur et l'esprit de ses lecteurs. Sans doute, ces derniers se sont déjà attendris plusieurs fois sur la grande sensibilité qui caractérisa cette femme intéressante, et fait partager à tous ceux qui la connaissent un charme sympathique à ses douleurs ainsi qu'à ses succès. On lui désire sincèrement ceux auxquels elle avait droit; on est ému que ses chagrins aient été si vifs, si constans, si publics, et l'on regrette sans doute bien sincèrement qu'elle n'ait pas vécu assez long-temps pour terminer elle-même ses Mémoires, ou les conduire jusqu'au temps trop fatal qui la ravit à notre amitié ainsi qu'à nos éloges.

Mais je m'égare, et cédant en cet instant aux pleurs qui coulent naturellement lorsque je pense qu'elle n'est plus, j'oublie la tâche que je me

suis imposée de continuer sa vie , ou pour être plus vraie le commencement de sa mort. La catastrophe qui arracha la plume des mains de madame Robinson est certainement celle que son cœur sentit davantage ; celle qui distilla le plus sûrement sur sa vie le poison de l'ennui ; de la tristesse et des regrets. Le lecteur en conviendra aisément , lorsqu'il sera bien pénétré que madame Robinson avait de l'amour conjugal les idées les plus saines , qu'elle connaissait l'importance de ces liens solennels mieux peut-être qu'aucune autre femme , et qu'elle devait après les avoir rompus , ne se nourrir que d'illusions qui ne pouvaient que justifier imparfaitement et secrètement sa conduite actuelle , entourée cependant de tout le cortège des grâces , des amours et des ris , mais qui aux yeux de l'innocence ne vaut jamais le charme de la légitimité et de la sanction sacramentelle.

Le genre de vie attrayant qu'elle menait toujours , puisqu'elle n'avait point encore quitté le théâtre , les assiduités de son illustre amant servirent pendant quelque temps à distraire son attention de ce qui par la suite la captiva entièrement. On connaissait déjà publiquement le goût du prince de Galles , on en parlait , on ternissait l'éclat de la vertu qui avait toujours brillé dans la conduite de madame Robinson ;

la malignité la plus noire se servait déjà de l'intelligence qui existait entre ces deux amans pour nuire à l'amour d'une victime intéressante qui ne cherchait à se mettre à l'abri de ces coups horribles, que par la pureté de ses sentimens, et la rigidité de sa conduite envers ceux qui se sentaient épris de charmes aussi séduisans que l'étaient ceux qu'elle possédait.

Chaque jour on entretenait, par les papiers, le public de l'hommage que le prince rendait à ses attraits ; mais elle méprisait les vaines remarques des journalistes, et se consolait de leur malignité par un souris de son amant, qui était pour elle un triomphe.

Ces circonstances pénibles attiraient constamment lord Malden chez elle, il se croyait obligé d'y aller, tant pour satisfaire l'amour alarmé du prince, que pour rendre lui-même tribut à l'innocence de celle qui en était l'objet ; d'ailleurs la situation isolée d'une jeune personne intéressante, les talens enchanteurs qui la distinguaient l'ont ainsi exposée à l'erreur, et aux périls que ne pouvaient pas prévoir son innocence, la pureté de ses intentions, et devaient la rendre chère à ceux qui une fois avaient pu en admirer la perfection, et surtout qui avaient pu distinguer la sensibilité qui relevait l'éclat des talens les plus éminens.

Rien n'était plus délicat que sa situation ; elle aimait , elle était aimée , et elle savait qu'aux yeux du monde la réputation d'une épouse est supposée intacte , lorsque son mari approuve passivement son déshonneur , qu'il y donne sa sanction par sa protection : du moins tels sont en général les principes qui retentissent au milieu des cercles à la mode , qui nous offrent plus d'une preuve de cette turpitude matrimoniale , mais à laquelle madame Robinson avait toujours répugné : c'est ce que sa rupture avec son mari n'a que trop prouvé. Du moment qu'elle a senti naître dans son cœur le germe d'un attachement capable de l'arracher à ses devoirs augustes , elle ne voulut jamais ajouter l'insulte au mépris ; si elle eût reconcilié son opinion à ces principes pratiqués presque universellement , l'amour alors n'eût donné que plus d'éclat à son caractère , de dignité à sa conduite , sa fortune même eût été assurée : elle eût fait celle de son mari si elle eût sanctionné les visites royales ; mais elle ne voulait pas d'un bonheur acheté à un tel prix. Lorsqu'elle put dire à son mari : un autre m'intéresse , elle se crut obligée de ne lui pas cacher , et de recourir aux lois pour recouvrer dès lors une liberté à laquelle elle avait déjà assez de droits , par l'insouciance et l'inconduite de celui dont elle traînait la chaîne. Enfin , après avoir

pris conseil de son cœur seul dans cette occasion, et de la prudence pour calculer les chances que cet événement devait apporter à sa situation, madame Robinson, par l'entremise de lord Malden, accorda ce que depuis si long-temps le prince sollicitait avec tant d'empressement.

Lord Malden proposa sa maison ; mais la surveillance d'un tuteur rigide, qui examinait de près toutes les démarches du prince, rendait ce projet d'une exécution difficile : on pensa qu'il valait mieux qu'elle eût lieu au palais de Buckingham où le prince était logé ; mais madame Robinson rejeta entièrement cette idée, en raison des périls sans nombre qui pouvaient résulter, bien plus pour son amant encore que pour elle.

D'après les conseils du lord auguste qui protégeait les jeunes amans, il fut décidé que madame Robinson se rendrait pour quelques instans à Kew, qui est situé sur les bords de la Tamise, à l'opposé d'un palais qui sert de résidence à la famille royale une partie de l'été, et que ce serait le lieu fortuné qui recevrait les sermens et les vœux des plus tendres amans.

J'ai recueilli les détails précieux de cette scène de l'auteur même de ces Mémoires, qui les faisait passer, quelques années après qu'elle eut eu lieu, à un ami sincère qui était alors en Amérique, et

auquel elle écrivait en 1783. La copie était restée dans ses papiers.

C'est elle qui parle maintenant.

Cette entrevue tant redoutée eut enfin lieu à Kew. Lord Malden et moi dînâmes à une auberge située à l'île qui est entre Kew et Bressford : nous attendîmes le signal convenu pour passer la rivière dans un bateau loué à cet effet.

Que les Dieux le répètent, ils en furent seuls témoins. Les sensations les plus chères à mon cœur en ce moment glorieux émanaient toutes du sentiment le plus pur : j'aimais le prince parce que j'en étais aimée, parce qu'indépendamment de son rang, de sa puissance, dans toute autre circonstance je l'eusse aimé si je l'eusse vu. Je n'avais point encore éprouvé ces transports amoureux qui défont si bien l'objet que nous aimons; il m'avait inspiré cette passion sublime, je cédaï à elle seule; le prestige du rang s'évanouissait devant moi, il n'obtint jamais de mon cœur que l'indifférence et le mépris : j'admirais la personne du prince : des hommes il était le plus beau. J'avais entretenu correspondance avec lui parce que la tendresse délicate dont elle était le sceau, me la rendait aussi chère que sacrée; chaque ligne redisait son amour, chaque instant il le sanctionnait et en

ranimait l'existence de mon âme : l'amour seul, le pur amour, duquel j'espérais le bonheur, était la seule divinité qui me conseillât, qui me dirigeât : je ne pouvais qu'à elle seule sacrifier mon intérêt personnel et celui de tous ceux qui m'entouraient.

Le mouchoir parut sur la rive opposée. L'obscurité de la nuit le rendait presque imperceptible. Lord Malden me prit la main ; j'entrai tremblante dans le bateau qui devait me conduire à l'autre rive. Après quelques minutes nous abordâmes aux portes du vieux château : nous n'y fûmes qu'un instant ; le prince et le duc d'York se promenant dans l'avenue se hâtèrent de nous joindre. Le prince me dit quelques mots ; à peine furent-ils articulés qu'un bruit venant du côté du château, s'approchant de nous, nous fit tressaillir de frayeur et de crainte. La lune commençait à se lever. L'idée d'être entendue ou qu'on ne s'aperçût de la promenade nocturne du prince, me glaça d'un effroi jusqu'alors inconnu ; enfin après avoir de sa bouche touchante entendu l'expression de la plus vive tendresse, nous nous séparâmes. Lord Malden me suivit, et nous retournâmes à l'île dont nous étions sortis. Le prince ne quitta pas l'avenue tout le temps que je fus avec lui, et le duc d'York fut présent, entendit même ce que nous dîmes ;

Mais, hélas ! mon ami, (ajoute madame Robinson) si mon cœur à cette époque avait ressenti le respect, l'estime la plus juste, la partialité la mieux méritée pour le plus beau et le mieux accompli des princes ; je ne me défends pas d'y avoir substitué l'admiration la plus enthousiaste ; je ne voyais plus en lui que l'amant le plus tendre comme le plus soumis ; il avait adhéré, à tout ce que j'avais proposé, avec cette bonté, cette effusion d'âme que nous croyons faussement n'être jamais l'apanage de la grandeur ; en un mot il m'avait persuadé que sa confiance égalerait son amour, qui me parut être le plus expressif comme le plus ardent.

Je me retraçais avec les plus vifs transports la grâce de sa personne : la douceur irrésistible de son sourire, la tendresse, la douceur de son accent ont laissé des traces ineffaçables dans mon cœur, où son image à jamais aura un autel, et dont j'espère me souvenir même encore lorsque la mort m'aura affranchi de la vie.

Depuis cette époque fortunée, j'ai souvent, au même lieu, goûté le même plaisir ; la conversation du prince en faisait tout le charme : nos promenades duraient quelquefois jusqu'après minuit ; le duc d'York, lord Malden en étaient toujours les témoins favoris, et ajoutaient à l'agrément de ces lieux par les charmes de leur

conversation , qui se mêlait à la nôtre ; elle avait pour objet des sujets indifférens ; rarement rien qui eût trait à l'amour en faisait la matière.

Depuis l'enfance du prince il avait toujours été très-retenu , c'est ce qui lui faisait trouver du plaisir dans un entretien amical, roulant pourtant sur des affaires générales : rien n'était plus agréable , plus instructif , plus raisonnable que nos conférences nocturnes. Je ne me rendais à ces lieux fortunés qu'habillée en amazone ; ces messieurs s'entortillaient dans de grandes redingottes , afin de se mieux déguiser , excepté le duc d'York qui presque toujours m'alarmait par l'éclat de son habit , qu'il choisissait souvent jaune , couleur la plus remarquable qu'il pût adopter pour une aventure de cette nature.

La tendre ingénuité, les grâces eucharistiques du prince faisaient tout le charme de nos visites ; il chantait avec un goût exquis : le silence de la nuit y ajoutant encore un nouveau prix , je croyais assister à une mélodie céleste qui me pénétrait tous les sens. Revenue chez moi , je regrettais sincèrement que la nature eût mis une aussi grande distance entre la chaîne de nos destinées : combien j'eusse idolâtré tant de charmes ! Que je me serais crue heureuse de pouvoir devenir l'épouse d'un homme , aussi intéressant , aussi enchanteur ! Je me le suis dit mille fois.

j'ai quelquefois mis le prince dans ma confiance ; j'ai désiré , peut-être par ce seul vœu suis-je criminelle , de pouvoir posséder le prince uniquement , de m'identifier avec ses perfections aimables , et dans ce vain délire j'oubliais qu'il est né pour faire le bonheur de plusieurs millions d'hommes ; que tout un royaume attend de ses mains augustes félicité et protection ; qu'il a droit à l'amour de chaque individu qui compose son royaume ; que c'est être coupable que de garder pour soi seul un être fait pour l'admiration et l'amour de tous.

Le duc d'York était à la veille de quitter l'Angleterre pour aller en Hanovre. On avait décrété , dans les séances parlementaires , que le prince allait avoir un apanage , une maison , des gens , et enfin tout l'attirail du rang d'héritier présomptif de la couronne. Crainte que son attachement pour une femme d'une naissance disproportionnée ne nuisît au prince dans l'esprit public , nous étions obligés de prendre les précautions les plus sévères. Cependant les scènes enchanteresses auxquelles je me livrais , dont je savourais si bien l'extase et le bonheur , eurent lieu pendant fort long-temps , soit à Kew , ou dans les environs.

J'anticipais avec transport l'instant de l'établissement qu'on destinait au prince , afin que le

public sanctionnât hautement le sentiment flatteur dont le prince avait daigné me trouver digne.

J'avais quitté le théâtre ; à ma dernière représentation, j'avais joué le rôle de sir Harry-Revel, dans la comédie intitulée : *La peinture en miniature*, de lady Craven, maintenant, Margrave d'Anspach ; en entrant au foyer j'informai M. Moody, qui jouait dans la seconde pièce, que je ne jouerais plus. Je fus extrêmement agitée pendant toute la pièce ; je m'efforçai de me composer en chantant ces paroles :

De la joie, du bonheur, vous avez la mesure :

Vos vœux, vos prières sont entendus, veuve Brady. . .

qui sont les deux dernières lignes que j'avais à chanter dans la pièce *de la Veuve Irlandaise*. Je me fis effort pour cacher l'émotion que j'éprouvais en quittant une profession que j'aimais avec enthousiasme ; mais je ne réussis pas long-temps, je fondis en larmes, en rentrant sur la scène, en songeant que c'était pour la dernière fois que je paraissais, après avoir eu si souvent les témoignages les plus flatteurs de l'approbation publique, que je m'étais plu à mériter, en cultivant mes dispositions naturelles, par toute la coquetterie d'un travail assidu, que couronnait le

succès. Je me disais : je fais une certitude heureuse, pour suivre peut-être le fantôme du bonheur. Ces pensées s'emparèrent à un tel point de mes facultés, qu'elles me privèrent quelque temps du pouvoir de la parole ; heureusement la personne qui devait jouer avec moi commença la scène, et me donna le temps de me remettre ; je débitai mon rôle avec une insouciance machinale, et sans les expressions encourageantes de la salle, je me serais trouvée mal plusieurs fois.

Les journaux annoncèrent ma sortie du théâtre, avec ces pinceaux caustiques qui ne s'amuse que trop à crayonner même les sujets les plus indifférens ; ils ne ménagèrent même pas le prince de Galles ; et je connus, mais trop tard, ce que j'avais à craindre de la fureur des journalistes. Ce n'est pas tout : on se plut à m'insulter lorsque je parus en public ; on me fixait avec une insolence à laquelle j'étais d'autant plus sensible que j'étais habituée à un traitement plus doux. Je me trouvai plusieurs fois obligée de quitter Renelagh, on s'y assemblait en foule autour de ma loge pour m'insulter ; cela arrivait quelquefois même dans les rues de Londres ; on jetait souvent de la boue après ma voiture, qui, reconnue quelquefois, était bientôt entourée de la populace. Si je m'étais

reposée, soit dans la maison d'un ami, ou bien que je fusse descendue dans une boutique, pour y faire quelque emplette, j'étais obligée d'y rester jusqu'à ce que la foule, lasse de m'attendre, eût été obligée de se disperser.

Cette absurdité du peuple paraîtra un problème à ceux qui, habitués à juger sainement des choses, avoueront que née trop sensible pour ne pas reconnaître le pouvoir seul du sentiment, je n'avais cédé à la tendresse du prince que dans la vue seulement de soulager mon cœur d'un sentiment qui l'étouffait ; que je n'étais ni assez l'amie ni l'esclave des honneurs et des richesses, pour sacrifier à leur prestige tout l'enchantement du cœur qu'il me faisait goûter, qui me consolait, et me rendait heureuse plus que n'eussent pu le faire ces vains fantômes des sots... Que me servant de l'empire que j'avais sur l'esprit du prince, pour le porter à suivre en tout l'impulsion de sa tendresse, j'étais incapable de rien qui pût la dégrader, et de faire faire à celui dont j'étais idolâtre, rien qui pût l'humilier ou bien l'avilir.

Et cependant on m'accabla de la rigueur publique pendant le cours de plus de trois saisons ! Ce n'était point ma figure, comme quelques amis le prétendirent en vain, que le peuple voulait voir ; depuis plus de cinq ans, je la lui avais assez

montrée dans les différentes parties de plaisir où j'allais si souvent, dans un temps où j'étais la paisible Robinson ; mes traits , toujours les mêmes , n'avaient pas plus de charmes que lorsqu'à peine il me croyait digne d'un regard curieux. Par quelle fatalité tout à coup me prit-il pour le bouc émissaire de toute leur frénésie ?

J'entendais souvent dire : oui , elle est belle ; hélas ! que n'ai-je pu l'être davantage , pour fixer plus constamment le prince auquel j'aurai toujours le vif désir de plaire. L'honneur dont je jouissais alors pouvait-il éveiller , dans le cœur de la multitude , quelques idées coupables ? Je ne sais si vous trouverez , monsieur , quelques difficultés à concilier toutes ces contrariétés , lorsque dans vos paisibles loisirs , vous voudrez bien , parfois , ne pas oublier celle qui fut injustement en butte à ces absurdités nationales.

Cependant je ne vous écris que l'exacte vérité. Je suis sûre que l'individu le plus impartial , conduit par le hasard à visiter ce royaume , vous dirait qu'il a lui-même remarqué combien le peuple de ce pays est sujet à des animosités inconcevables , parce qu'on est ou d'un pays différent du sien , ou enfin qu'on a pu , par quelque singularité innocente , attirer son attention , qu'il n'accorde pas sans vous rendre en même temps l'objet de sa haine , et des placards les

moins mérités, s'il peut, sous quelques prétextes quelconques, étayer et son inconséquence et ses caprices condamnables.

Dieu qui me donna un caractère différent de celui qui s'admire, imite et pratique l'effronterie, ne me laissait sentir que trop combien j'avais de sujets de me plaindre de ce que m'étant exposée à toutes ces injustices, pour répondre à l'amour du prince, il ne m'environnait pas de toute sa protection, dans un temps où j'en avais besoin. Pour celle qu'il me refusait au nom des sentimens les plus tendres, j'avais rejeté celle que m'eussent accordé les lois, lorsque ne pouvant forcer mon mari à me donner la sienne, j'eusse toujours été protégée dans les périls les plus éminens : je l'avais dédaignée, pour immoler mon repos, ma tranquillité à un prince qui la devait individuellement à chacun de ses sujets. Il professait quelques sentimens distingués pour moi, et il me laissait ainsi insulter publiquement, sans en punir les auteurs, ou les empêcher ; est-il une bizarrerie plus étrange, ou une plus grande barbarie ? Non, ou du moins elles sont vengées dans l'une des lettres que je reçus avant mon entrevue avec le prince ; je fus étonnée d'y trouver un engagement formel de la somme de vingt mille livres sterling, pour être payées à l'époque de sa majorité. Ce papier était signé du prince,

et scellé des armes royales; il était écrit en termes si généreux et portait tellement l'expression de la plus tendre affection, que je n'en pris lecture qu'avec l'effusion de la plus vive reconnaissance. Je l'inondai de mes larmes, qui en effacèrent presque les caractères; le souvenir en sera gravé dans mon cœur jusqu'au dernier souffle de ma pénible existence.

Mon cœur, tout en sanctionnant le sentiment qui l'avait dicté, rejetait avec orgueil l'idée d'entrer dans aucun arrangement pécuniaire avec un prince, un maître qui avait sur mon âme un bien plus doux empire. Mais il s'était cru obligé de me dédommager des sacrifices que j'avais faits pour lui: je ne devais pas lui répondre par l'injure de rejeter son offre généreuse, et j'en gardai le gage.

Je crois avoir plus haut exprimé mes sentimens relativement à mon attachement avec le prince: les calculs de l'intérêt n'y étaient pour rien. J'oubliais même son rang pour aimer sa personne, jouir de ses qualités aimables: la possession de son cœur pouvait seule flatter le mien. L'espoir de cette illusion chérie absorbait mes pensées, toutes mes affections. Je lui avais plusieurs fois donné des preuves de mon amour désintéressé, en refusant les cadeaux brillans qu'il m'avait envoyés par l'entremise de Gray

et autres jouaillers , qu'il avait chargés de m'en laisser prendre pour la somme que je voudrais. Ce que j'eus la délicatesse de refuser ; car le prince sait que je n'acceptai jamais rien que de sa main , et que cela ne monta qu'à une somme de plus de cent guinées. Je renvoyai au prince tous ses présens par l'entremise du général Lake , lorsque j'eus la triste certitude d'avoir perdu son affection trop chère.

Cependant elle approchait cette époque qui devait détruire les illusions mensongères qui avaient engourdi mon esprit sur les rives du bonheur. Lorsque les préparatifs se faisaient de toutes parts pour former la maison du prince, lorsque l'impatience me faisait devancer avec joie l'instant où la personne enchanteresse du prince serait reconnue aux acclamations de tout un peuple , comme héritier présomptif de la couronne , dont la majorité ajoutait au bonheur de ceux qui l'aimaient autant qu'ils l'admiraient ; lorsque caressant , dis-je , l'idée qui me faisait en quelque sorte jouir plus solennellement d'une protection que je croyais vainement mériter plus spécialement en raison de mes sentimens sincères et délicats , je reçus du prince une lettre aussi froide que sérieuse qui disait en deux mots : que la prudence lui défendait de me voir à l'avenir.

Mon ami, vous à qui je confie ces détails, vous dont le cœur compatissant entendra d'un mot ma douleur, les déchiremens affreux que me causa cette nouvelle inattendue : ah ! ou il faudrait que je n'eusse pas été amante et sensible, ou il faudrait que le prince n'eût pas été le plus aimable des hommes. Dieu juste, si par un effet de ta miséricorde tu m'eusses alors privé de la vie, j'aurais éprouvé le plus grand de tes bienfaits ; mais il m'a fallu survivre à des malheurs dont mon cœur n'a jamais pu mesurer l'étendue, et que je ne méritai jamais.

J'atteste devant l'Être suprême qu'aujourd'hui même encore j'ignore ce qui a pu porter le prince à me traiter avec une rigueur si peu méritée de l'amour le plus tendre comme le plus délicat. Deux jours avant cette époque fatale, j'avais entendu de sa bouche chérie les expressions les plus tendres et les plus enivrantes ; je lui avais dit, quoiqu'il le sut déjà, que mon affection était aussi pure que les témoignages de la sienne me paraissaient sincères. Il faut ou que les hommes soient bien faux, ou qu'ils soient bien pervers, pour se jouer ainsi de l'affection touchant d'un sexe formé de l'essence des sentimens les plus parfaits qui distinguent l'humanité, et qui mettent leur orgueil, leur gloire la plus chère à l'exprimer autant qu'à y trouver son bonheur.

Etonnée, affligée après la lecture de cet écrit trop lisible, trop intelligible, pour ne pas porter la rage et le désespoir dans mon cœur, j'essayai de lui répondre pour lui demander la grâce de me faire connaître les raisons qui y avaient donné lieu : il se tut. Je récrivis : ce mystère n'en fut pas moins obscur pour moi : jamais je n'ai pu le pénétrer. Le prince alors était à Windsor ; je partis dans ce même phaéton que devait conduire la douleur, lorsque si souvent l'amour lui avait servi de guide. Un postillon seul m'accompagnait : il faisait nuit lorsque je quittai Hyde-Park-Corner, qui est la dernière barrière de Londres pour Windsor. L'aubergiste de Hounslow m'informa que depuis plus de dix jours sur cette route on était attaqué et volé. Ce danger personnel ne pouvait m'arrêter, je méprisais trop la vie pour le craindre ou l'éviter, je continuai avec la rage dans le cœur, qui pour cette fois j'osé l'avouer sut trop bien prendre la place du courage. A peine fûmes-nous à la hauteur des landes qui couvrent le sommet de la montagne qui se trouve sur la route, que mes chevaux s'arrêtèrent à l'instant, effrayés par la vue d'un homme qui venait droit à eux du côté droit de la route. Le postillon l'apercevant, piqua son bidet pour exciter les chevaux dont je tenais les rênes, et par une

secôusse qu'éprouva ma voiture, le voleur perdit l'espoir de me dévaliser. Échappée de ses mains, je fouettai mes chevaux de telle sorte que nous fûmes en peu d'instans hors d'atteinte du voleur qui s'efforçait en vain de nous rattraper, car mes chevaux ayant pris le mors aux dents, je me trouvai, après avoir craint le danger d'être volée, exposée à celui d'être renversée de ma voiture; je fus, dis-je, bientôt arrivée à la porte d'une petite auberge, où nous pouvions nous mettre à l'abri des poursuites du coquin qui m'avait désignée pour être sa victime.

Le danger passé, l'alarme que j'en ressentis fut encore plus vive, en me souvenant que j'avais sur moi un diamant d'une très-grande valeur, que le voleur ne pouvait m'enlever qu'après m'avoir ôté la vie. Sans doute, j'aurais bravé la mort mieux dans cet instant qu'en tout autre; mais l'effroi que nous ressentons d'un péril qui n'est plus, agit plus puissamment encore que lorsque nous luttons avec lui, et laisse des traces parfois ineffaçables, desquelles l'imagination devient souvent victime.

Si mon cœur palpita de joie d'avoir échappé au meurtrier qui m'assaillit, il n'eut bientôt que trop à regretter de n'être pas tombé entre ses mains, lorsque peu d'instans après je rencontraï, sortant de Windsor, de chez le prince sans doute,

M. H. Meynel et madame A. Mon cœur en elle reconnut une rivale préférée. Ce trait de lumière en un instant expliqua la conduite bizarre du prince et le motif de son changement pour moi ; car il avait souvent paru désirer connaître cette femme. Cet événement avait eu lieu ; je vis tout simplement que j'avais été supplantée , que je n'avais plus d'espoir d'entendre encore le prince me dire : Je vous aime : m'aimez-vous ?

A mon arrivée , le prince ne voulut pas me voir. J'allai chez le lord Malden et le duc de Dorset , dont j'avais tant de fois éprouvé les témoignages d'estime et d'intérêt qu'ils voulaient bien avoir pour moi : ni l'un , ni l'autre ne put expliquer la cause d'un changement aussi subit qu'extraordinaire ; ils savaient que depuis que j'avais été honorée de la faveur du prince il avait cherché , en toute occasion , à me donner des preuves publiques des sentimens qu'il daignait avoir pour moi , souvent même aux dépens des précautions que pouvait lui dicter la prudence ; il leur était impossible de résumer sa conduite actuelle et de conjecturer celle qu'il tiendrait dorénavant avec moi. Je fus donc obligée de revenir tristement à Londres , accompagnée seulement de mes chagrins et de mes larmes.

Cet événement cruel arriva en août. J'avais, antérieurement à cette époque, même peu de semaines auparavant, éprouvé du prince les marques les plus évidentes d'amour et de respect.

Le 4 juin précédent, j'allai, par son ordre, au bal qui se donne à la cour pour l'anniversaire de la reine. Il me fit placer dans la loge du grand chambellan, où toutes les personnes qui l'embellissaient par leur présence avaient aussi été témoins des coups d'œil flatteurs dont le prince m'y honora ; ils n'avaient été que trop remarqués sans doute de l'envie qui se glisse partout, et qui me choisit sans doute pour l'objet de ses fureurs.

Avant que le prince commençât son menuet, je vis une femme, mise avec tout le luxe possible, présentant au prince deux roses de diamans montés, emblème de l'amour qu'elle lui déclarait, et de celui sans doute qu'elle voulait lui inspirer : il accepta le cadeau, fit signe au comte de C. (qui depuis appartint à sa maison) de venir près de lui ; il lui parla bas, me regardant fixement, lui remettant en même temps le nouveau trophée de l'amour, sacrifié à l'amour, peu d'instans après il vint lui-même dans ma loge et me le remit de la part du prince : je le plaçai dans mon sein avec, je l'avoue, un sentiment d'orgueil qui se communiqua à tous mes sens,

et qui me fit avec plaisir humilier une rivale qui m'était supérieure par son rang, j'ose dire même par sa beauté et par ses grâces.

Le prince alors mettait tout ses soins à avouer hautement, en toutes occasions, ses sentimens pour moi, en m'admettant à tous les plaisirs que la cour lui offrait. J'allais souvent à la chasse avec la famille royale, aux revues, aux spectacles, et chaque jour, disait-il, lui offrait de nouveaux moyens de me rendre justice, d'assurer son bonheur. Quel coup terrible fut celui qui m'annouçait un changement auquel je n'avais sûrement pas donné lieu. J'ai du moins pour ma consolation intérieure de ne l'avoir point mérité, d'avoir depuis été vengée par le même sort qu'éprouvèrent celles à qui il jura les mêmes sentimens et qui me succédèrent ; mais enivrée du bonheur qui pût seul fixer mon cœur et ma tendresse, électrisée par les jouissances délicates qu'on goûte avec un prince aussi aimable que tendre, pouvais-je ne pas devenir à jamais victime du bonheur que j'avais goûté, auquel je n'avais plus de droits, puisqu'il avait la barbarie de me le ravir ? Où me cacher ? Que devenir ? Je ne pouvais ni penser, ni réfléchir, j'étais frénétique et désespérée d'un mal auquel le temps seul pût apporter remède. Cet état était plus désespéré en raison du sentiment que je ne

ponvais pas effacer dans mon cœur, quoique je n'eusse cependant pas l'espoir consolant que tôt ou tard il dût finir ; j'aimais avec trop de sincérité pour changer, j'aimais avec trop de délicatesse pour chercher même, malgré cette injure, à effacer une image qui devait dorénavant ne me causer que des tourmens.

Les amis sincères qui m'étaient restés, m'apprirent alors le grand nombre d'ennemis qui, depuis long-temps, s'attachant à ma ruine, cherchaient à éloigner de moi un prince adoré, qui devait toujours m'être cher, car je n'avais pas comme lui prononcé de faux sermens. Ses perfections devaient nécessairement attirer contre moi l'envie d'un sexe né pour plaire, qui même ne renonce que tard à ce goût naturel qui sert de premier ressort à cette haine invétérée que les femmes ont trop souvent pour celles qui courent avec elles la même carrière ; en sorte que dans l'arène de la séduction, des femmes de tout âge, de tout rang, s'étaient offertes à l'expérience du prince, pour l'attirer dans de nouveaux lacs, auxquels, s'il n'eût pas été pris, peut-être eût-il attiré sur lui la foudre vengeresse de la jalousie la plus effrénée et du désespoir le plus entreprenant. On se servit contre moi des armes naturelles que mon peu de naissance, l'état que j'avais professé, présentaient naturellement. Mon

amour était ma seule richesse : il sert trop rarement de contre-poids aux mesures de la fausseté : c'est ce qui me fit échouer.

Je fus sacrifiée pour gémir et me taire ; mais la jalousie acérée ne s'en tint pas à ce triomphe ; elle aiguisa encore ceux que peut inventer toute la malignité des grands. La calomnie vint à son aide, et crayonna de ses couleurs les plus noires ma conduite, ma tendresse.

On débita de toutes parts les histoires les plus scandaleuses ; je fus assaillie de nouveau par l'audace des journalistes, qui donnèrent contre moi au public des paragraphes satiriques dans tous les journaux. On alla même jusqu'à m'outrager par des caricatures infâmes qu'on voyait à chaque rue. L'être seul pour lequel je souffrais ces atrocités, duquel je devais attendre protection et vengeance, demeurait insensible au poison que de toutes parts on distillait sur ma vie.

Comment se peut-il qu'une bouche si tendre, qui eût allumé l'amour dans le cœur le plus froid et le plus insensible ; quand il l'a fait naître, se joue impunément du sentiment qu'il a produit, des sacrifices qu'il a commandés, et abandonne aux coups les plus implacables d'une malice infernale, la femme qui n'a pour s'abriter contre les cruautés qui l'accablent aux yeux de la

multitude, que la pureté de sa tendresse et de son amour? Divinité perfide, cesse d'embellir de tes charmes un sexe si zélé à célébrer ton culte, ou bien disparais pour jamais de la terre où tu ne fais que des victimes de tes plus zélés partisans! Tu vivifies, je le sais, la source du bonheur, mais l'inconstance est un crime que tu devrais punir, ou le bien que tu promets, que tu donnes quelquefois, se change en éternels regrets, et se voit suivi du malheur le plus certain. Jouir, tromper et changer, voilà donc votre ouvrage, hommes adulateurs et cruels! cessez le manège imposteur que vous n'employez que depuis trop long-temps pour nous rendre vos victimes, ou vous ne serez jamais heureux, car vous ne nous le rendrez pas!

Du sein des angoisses les plus vives, je vous écrivis, mon respectable ami, pour vous demander vos conseils. Vous étiez trop éloigné pour me les donner; je crains même que ma lettre ne vous soit pas parvenue, car je crois que vous ne m'auriez pas refusé la consolation que j'implorais de vous, malgré que ce fût alors l'époque où vous vous occupiez avec activité à propager le plan qui devait assurer la liberté en Amérique, et qui depuis a fleuri avec tant de succès dans ces heureuses provinces. Avec quelle impatience, cependant, j'attendais le retour du

courrier qui devait m'apporter votre réponse ! Dans l'excès de ma douleur , je récrivis au prince , me plaignant , peut-être avec trop de véhémence , de son injustice à mon égard , ainsi que des calomnies que la méchanceté répandait avec acharnement contre moi , desquelles seul il pouvait me venger , comme ayant la certitude de mon innocence et de la délicatesse de mes sentimens. Je réclamais sa justice au nom de son ancienne tendresse. Il le fit ; il m'écrivit avec l'éloquence qui ne lui était que trop familière , déplorant avec moi la méchanceté de ceux acharnés à ma ruine , me faisant les détails de tout ce dont on m'accusait près de lui , pour m'enlever à la fois sa tendresse , sa bienveillance et son estime , ajoutant qu'il rendait justice à ma conduite , mais ne m'assignant aucun lieu , aucune heure pour le voir.

La maison où alors je logeais était Cork-Street-Bur-Lington-Garden ; elle était propre , mais ni vaste , ni splendide ; elle avait cependant été destinée à recevoir la comtesse de Derby , après la séparation qui venait d'avoir lieu entr'elle et son mari. Ma situation devenait chaque jour plus embarrassante ; le prince persistait à me tenir rigueur ; j'étais perdue de dettes , sans savoir comment les acquitter , ayant renoncé aux avantages de la scène , qui jadis me

procurait une aisance , pour ne pas dire le luxe désiré. L'horizon pour moi se rembrunissait tous les jours ; la malice invétérée du public ne cessait de fournir de nouveaux alimens à la fougue satirique des folliculaires avides , dont je continuais d'exercer la plume.

M. Robinson venait souvent me voir ; il me témoignait les regrets les plus vifs de notre séparation ; chaque jour , disait-il , m'est plus insupportable depuis que je ne suis plus avec vous ; lorsqu'il ne venait pas me voir , il m'écrivait , dans le langage de l'affection la plus tendre , et semblait désirer fortement notre réunion.

Je serais reparue sur le théâtre , si quelques amis que je consultai sur cette démarche importante , n'eussent semblé craindre que le public ne me vit pas comme jadis avec l'enthousiasme auquel il m'avait habituée , et qu'il ne me fit sentir que ses caprices sont aussi cuisans que le sont ceux de l'amour. Cette crainte me retint , et m'empêcha de repuiser l'aisance à cette source intarissable de jouissances que j'avais méconnue , mais dont je fus toujours l'admirateur la plus sincère.

Mes dettes , à cette époque , se montaient à sept mille livres sterling ; mes débiteurs m'assaillaient par leurs demandes réitérées et

importunes; je ne savais où donner de la tête, ayant de plus les sollicitudes maternelles qui rendaient mes angoisses encore plus affreuses.

En butte ainsi à la rigueur du prince, les assiduités de lord Malden ne m'annonçaient que trop qu'il entretenait encore pour moi l'estime dont son maître ne me croyait plus digne; il était le seul ami sur la protection et les avis duquel je pusse compter dans l'état de crise que je souffrais. Sans doute il m'eût fait l'offre généreuse de sa bourse, si lui-même n'eût pas, à cette époque, été plus gêné que moi; car la mort de sa grand'mère lady Frances-Coningsby, ne l'avait point encore mis au dessus de la détresse qu'un petit revenu fait toujours éprouver à ceux qui, comme ce lord, sont obligés à une représentation à la cour.

Les soins qu'il me rendait l'exposèrent à toutes les humiliations qu'il avait éprouvées anciennement pour la même cause, et j'ose dire que je lui eus toute l'obligation possible de ce que sa générosité les lui faisait souffrir dans la vue seulement d'adoucir mes tourmens. Le prince un jour m'écrivit qu'il désirait me revoir et renouer avec moi notre ancienne amitié; il m'assignait l'hôtel du lord Malden. Persécutée par mes ennemis, en butte aux reproches de tous mes parens, je crus ne pouvoir adoucir l'un et l'autre qu'en

acceptant l'offre du prince , afin de dissiper en outre le nuage trop effrayant qui obscurcissait mes pensers; car depuis la désertion d'un prince trop chéri, je me serais avec plaisir soustraite à une existence dont le fardeau à chaque heure me semblait plus insupportable. Inspirée par ces motifs divers, je me déterminai, après beaucoup de combats, à revoir l'objet de ma tendresse, autant entraînée par les avis de lord Malden, que par les réflexions puissantes que me dictaient les circonstances présentes.

Il me reçut avec l'accueil dont il m'avait honorée toutes les fois que j'avais joui du délice de sa présence; il m'assura qu'il n'avait cessé un seul instant de m'aimer aussi tendrement qu'il me l'avait prouvé jadis; mais qu'il avait discontinué de me voir par des raisons de prudence; qu'en outre il n'avait pas voulu offrir chaque jour un nouvel aliment à la haine de mes ennemis, en continuant de me donner des preuves de son amour; que sa froideur apparente finirait par en éteindre la fureur, ou au moins les forcerait au silence. Nous passâmes quelques heures dans l'entretien le plus amical, comme le plus enchanteur. Je commençais à me flatter que j'avais plus gagné que perdu dans le cœur du prince; mais quel fut mon désespoir, lorsqu'après avoir réveillé toute ma flamme, il me couvrit de la

honte de son indifférence quand je le rencontrai, le lendemain , à la promenade de Hyde-Park , où il eut l'air de ne pas me connaître, et que même il détourna la tête pour ne me pas voir.

Attérée de ce nouveau coup, je ne mis point de bornes à ma douleur ; les cieux me sont témoins que l'idée seule de ma fille m'empêcha de finir ma carrière , et que je n'accuse pas même le prince de faire couler mes larmes, quand je suis cependant accablée et humiliée par la douleur la plus intolérable. Oui , prince, recevez ici l'aveu de mes sentimens : j'ai pu me plaindre de votre abandon , parce que je l'ai cru injuste. J'ai peut-être, dans le cours de ces Mémoires , assimilé votre cœur à celui des autres hommes : mais j'avoue solennellement que je vous ai toujours considéré comme ayant l'âme la plus noble et la plus délicate ; après plusieurs années de larmes, que me coûte mon malheureux amour , telle est encore mon opinion ; oui , prince, mes respects, mon âme , mon cœur , mes facultés vous sont encore dévoués, et ne sont qu'un hommage très-indigne de ce que mérite le charme de votre caractère, et toutes vos qualités.

Un cœur aussi aimant que sut l'être le vôtre, ne peut être ni cruel, ni fourbe, ni inhumain, ni injuste ; les lois sociales vous garottaient et m'enveloppèrent dans leurs replis tortueux ;

puissai-je au prix cruel qu'ils me coûtent, avoir étayé votre bonheur, en échange de celui que vous m'avez fait trouver trop rapide, et duquel cependant je conserverai toujours le souvenir le plus ineffaçable.

Dès mon enfance on m'avait appris à croire que la première classe de la société n'est environnée que d'illusions et de faussetés dont l'étincelle active ne paraît que pour consumer ce qui l'approche; quoiqu'il éblouisse de manière à ne pas faire croire sa flamme dangereuse, on peut la comparer à ces météores dont la substance brillante attire, attache, fixe et flatte pour tromper et consumer ceux qui se fient à sa chaleur; loin de les échauffer, il dessèche les cœurs, il arrête la source des sentimens qui procurent les jouissances les plus saines, et laisse un vide qui cause souvent les maux les plus irréparables; loin d'être éclairés de cette lueur qui nous attire, nous nous trouvons, après nous en être servis, dans des ténèbres plus affreuses que celles où nous étions auparavant; voilà ce que l'expérience prouve, mais ce qu'on ne veut pas croire avant d'en avoir éprouvé les sinistres effets.

Telle fut ma destinée de lutter sans cesse avec des fantômes; d'en être toujours victime, après m'être débattue avec les caprices inhumains de la fortune.

Madame Robinson termine ainsi sa narration , après avoir cependant donné carrière à quelques réflexions auxquelles les événemens qu'elle vient de peindre ne l'avaient que trop excitée, mais qu'il ne m'est pas possible de joindre ici ; car elles ne sont pas assez correctes pour les donner au public, qui s'impatiente sans doute déjà de connaître ce que nous pouvons dire de plus de cette femme intéressante.

Ses amis crurent lui prouver leur zèle , en faisant toutes les recherches possibles pour connaître les raisons qui avaient motivé la conduite sévère du prince envers une femme dont le seul crime fut l'amour le plus tendre et le plus passionné ; on n'y put jamais parvenir ; tout ce qu'on put savoir de certain , c'est l'époque de leur séparation, qui eut lieu l'année 1781.

L'amabilité de Madame Robinson, jointe à une figure extrêmement intéressante, car elle n'était encore que dans la fleur de la jeunesse, eût mérité seule la considération, les égards, l'amitié même des gens les plus délicats de la société, qui appréciaient fortement les charmes, toujours nouveaux de sa conversation intéressante. On trouvait chez elle la meilleure compagnie ; sa maison était le rendez-vous des talens et de ses amateurs. Quoiqu'elle ignorât encore elle-même l'étendue des moyens que la nature

lui avait donnés pour plaire et enchanter universellement; elle ne prévoyait pas que la ressource, toujours féconde de son esprit, réparerait en quelque sorte, le déficit de sa fortune, et lui servirait à parer les grands coups que lui réservait encore le sort rigoureux.

Elle était toujours considérée de M. Shéridan, quoiqu'elle n'eût plus avec lui les anciens rapports que lui avaient procuré ses talens dramatiques. MM. Reynolds, Burk, Henderson, Wilkes, et autres hommes d'un talent rare et distingué, ne prévoyaient que trop, au milieu des douleurs dont elle semblait être accablée, qu'elle finirait par se consoler de ses peines, en jouissant des dons précieux de son esprit qui l'avait déjà placée au nombre des muses célèbres qui ont distingué le sexe d'une manière si éminente, en enrichissant la littérature des ouvrages les plus intéressans que leur plume féconde n'ont pas dédaigné de nous donner.

Si la plaie incurable que la flèche acérée lui avait faite ne pouvait se guérir, elle souffrait au moins qu'on y mit un appareil adoucissant en jouissant de la société; mais quoiqu'elle en fit le charme, son esprit semblait ne point revivre à l'ancienne gaîté qui l'avait embellie : au contraire, penchant chaque jour de plus en plus

vers la mélancolie, elle semblait s'anéantir imperceptiblement dans la douleur. Les expressions de l'admiration la mieux méritée, le langage de la plus vive amitié ne purent jamais extraire la flèche dont son cœur avait été percé : elle avait été enfoncée au-delà du pouvoir de la sonde bienfaisante. Administrée par des sentimens plus doux, et ne trouvant point de remèdes efficaces à ses maux, elle résolut de quitter l'Angleterre pour quelque temps, et de faire un voyage à Paris.

Abandonner son pays, comme une fugitive malheureuse, ou être toujours en butte à la malice et à la fureur d'ennemis triomphans, était la seule alternative qu'elle pût leur opposer. Fuir était humiliant et terrible; rester en Angleterre était impraticable; les terreurs, et la lutte qu'elle était obligée de souffrir devenait plus difficile chaque jour, et lui eût ravi l'usage de sa raison. On avait formé l'apanage du prince auquel elle était sacrifiée; ses espérances de fortune, à cause de l'embarras et de la gêne qu'elle ressentait, étaient éclipsées : elle voulut faire encore une tentative, et semblable au nautonier courageux, elle essaya au milieu des flots les efforts les plus grands pour arracher à leur fureur un reste d'existence. Elle crut obtenir du soulagement à ses maux en écrivant au prince

qui ne lui répondit rien, ce qui la détermina à soumettre à l'arbitrage de M. Fox l'affaire du billet dont le prince lui avait fait cadeau, en l'année 1783. A force de sollicitations on obtint pour elle une annuité de cinq cents livres sterling, la moitié reversible après sa mort sur la tête de sa fille. Cet arrangement mesquin fut considéré comme l'équivalent du billet de vingt mille livres sterling qui lui avait été donné pour lui être payé à l'époque de la majorité du prince, et comme l'indemnité des sacrifices que madame Robinson avait fait à la sollicitation du prince, en quittant à sa demande une profession dont elle faisait l'ornement, et dont les appointemens lui eussent valu dix fois autant. La certitude d'une indépendance assurée pour elle et sa fille, qui lui applanissait les difficultés du travail eût été considérée par quelques personnes comme un arrangement avantageux, mais l'esprit de madame Robinson ne sentait que l'état de dégradation dans lequel l'avait jeté sa trop grande indulgence pour les avances du prince.

Madame Robinson, déterminée à visiter la France, se procura en conséquence les lettres de recommandation nécessaires pour quelques familles respectables de la capitale, entr'autres pour sir Jean Lambert, banquier anglais, rési-

dant à Paris. Elle quitta Londres, résolue de passer deux mois dans la plus belle, la plus agréable ville de l'Europe, après en avoir prévenu le correspondant duquel je viens de parler; en conséquence il s'empressa de lui procurer un appartement convenable, une remise, une loge à l'opéra; avec tous les fameux accessoires, dont un voyageur anglais est d'abord pourvu à son débarquement dans la capitale.

M. Lambert était bien fait pour servir de chevalier à la personne intéressante de madame Robinson : il réunissait à l'urbanité française la cordialité anglaise, qui lui avaient déjà ouvert les portes des maisons les plus distinguées; il se fit un devoir de consacrer la plus grande partie de son temps à procurer à son aimable hôtesse tous les amusemens qui pouvaient la distraire, et lui offrir quelque intérêt par la nouveauté du genre auquel elle était peu accoutumée. On forma pour elle, et dans tous les lieux, des divertissemens où se trouvaient à l'envi les personnes les plus illustres, qui trouvaient leur plus grand plaisir à visiter, et à être dans la société d'une femme si aimable, que chacun se recommandait sous le nom de la belle anglaise.

Peu après l'arrivée de madame Robinson, M. Lambert lui présenta le duc d'Orléans, ainsi que le galant duc de Lauzun, depuis duc de

Biron ; ce premier , prince infortuné , quoiqué distingué par les grâces de son âge que relevaient de beaucoup tous les talens que procure une éducation soignée , et l'amabilité qui caractérise sa nation , aurait dû servir de modèle à un siècle dont il ne fut que la honte , en dégradant et avilissant l'humanité par des vices jusqu'alors inconnus , et qui finirent par le vouer à l'exécration publique.

Il s'avoua hautement l'admirateur de madame Robinson , qui détestait en lui ses manières libertines et licencieuses , qu'elle déclara toujours être faites pour l'éloigner des femmes honnêtes et délicates ; de plus la hauteur avec laquelle il espérait triompher de son indifférence servit à la prémunir contre ses artifices , et tandis qu'il cherchait à l'éblouir par sa magnificence , ses vices la prémunissaient contre les tentations que lui faisait sans cesse son nouveau séducteur.

Cependant les fêtes les plus brillantes lui furent données à Mousseaux (campagne du duc d'Orléans , près Paris) , mais elle refusa constamment de s'y trouver. Il donnait des courses de chevaux dans la plaine des Sablons afin de l'attirer , sachant que les anglaises se font un divertissement presque journalier de cet exercice pour lequel elles ont de la grâce , du goût et l'habitude la plus complète. Ce moyen échoua

comme les précédens : la prudence de madame Robinson lui servit de guide contre de semblables assauts ; elle ne pouvait point laisser voir au prince combien il lui était indifférent , odieux même : mais ce refus ne le lui laissait pas ignorer.

Rien ne le rebutait ; peu après il ordonna une fête champêtre dans les jardins de Mousseaux , où l'extravagance du luxe , de la mollesse devait se réunir à l'envi pour décorer ce temple superbe , destiné à peindre la vivacité des désirs de celui qui en avait ordonné l'exécution , pour vaincre la résistance de celle qu'il voulait subjuguier. Au milieu de chaque arbre du lieu où se donnait l'illumination , était placée l'initiale du nom de la belle qui en était l'objet. Elle était figurée en lampes de couleur , entremêlées de guirlandes , de fleurs artificielles. Madame Robinson ne put se dispenser de s'y trouver , et d'orner , par sa présence , une fête dont elle était l'héroïne ; mais elle eut la sage précaution de s'y faire accompagner par une dame allemande de ses amies , et de M. Lambert qui l'y suivit comme cavalier.

Peu de jours après cette fête , la reine fit connaître le désir qu'elle avait de dîner pour la première fois en public , depuis le rétablissement de ses couches du duc de Normandie ,

depuis dauphin. Le duc d'Orléans invita, de la part de la reine, la belle anglaise à s'y trouver. Ayant toujours eu le vif désir d'admirer la séduisante Autoinette, madame Robinson accepta l'occasion heureuse qui se présentait, et disposa sa toilette en raison d'une occasion aussi solennelle.

Mademoiselle Bertin fut consultée à cet effet. Elle eut recours au goût exquis de cette fameuse marchande de modes, à juste titre la plus en vogue de ce temps-là, pour lui procurer tout ce dont elle avait besoin pour orner une taille déjà enrichie de toute l'élégance de la nature, et dont la grâce enchanteresse qui la distinguait laissait peu de chose à faire à la parure.

Madame Robinson choisit pour ce jour-là une robe de taffetas vert pâle, ayant une jupe de gaze d'Italie, festonnée avec des rubans d'un lilas tendre; elle avait sur sa tête une plume blanche, qui relevait infiniment l'expression dont ses joues brillantes de santé, n'annonçaient que trop bien la beauté et l'éclat, mais dont l'usage absurde de porter du rouge cachait maladroitement la fraîcheur et la jeunesse.

A l'arrivée de la belle étrangère, le duc d'Orléans quitta le roi, près duquel il était, pour procurer une place à la belle anglaise, dont la reine avait le désir le plus vif de voir et

d'admirer la beauté, qui avait éveillé sa curiosité à un tel point, qu'elle avait donné l'ordre formel qu'on s'occupât surtout de la mettre près d'elle.

Le grand *couvert* annonçait le luxe épicurien auquel cette cour s'adonnait. La reine ne mangea rien. Le cordon cramoisi fait pour marquer la ligne de démarcation entre le roi et ses sujets n'était qu'à peu de distance de la table, en sorte que madame Robinson n'était que de quelques pas éloigné de la reine, qui lui facilitait le plaisir d'admirer tout à son aise la tête superbe qui portait la couronne, et que rendaient plus intéressant la grâce, l'aménité de sa personne que la majesté et l'éclat qui l'environnaient.

C'est ce que madame Robinson observa assez haut pour être entendue de la reine, qui fixa beaucoup celle qui l'admirait ainsi, et fut frappée elle-même et de l'anglaise et du portrait du prince, que celle-ci portait toujours à son cou.

Le lendemain le duc d'Orléans vint lui demander de la part de la reine, qui promit qu'après l'avoir examiné, elle le ferait remettre à celle qui, en le portant, ajoutait à sa beauté. La reine tint parole, et le lui fit remettre en l'accompagnant d'une bourse de soie, élégamment cordonnée de la belle main de la souveraine qui en faisait cadeau à madame Robinson. Cette

dernière était aussi flattée de cette distinction singulière, comme elle l'avait été, deux jours auparavant, de ce que la reine s'était prêtée avec toute l'affabilité qui la distinguait, à lui laisser admirer, à plusieurs reprises, en ôtant avec complaisance deux ou trois fois son gant, le bras le plus blanc et le mieux fait qui se fût encore présenté à l'observation critique de notre héroïne anglaise. Cette preuve touchante de l'envie de plaire dans une souveraine comme Antoinette, qui charmait par son souris seul, autant que par toutes les grâces de l'extérieur le plus séduisant, attendrit singulièrement un cœur aussi délicat que celui qui distinguait madame Robinson. Elle vit que cette reine majestueuse ne laissait échapper aucune occasion de captiver le respect de ceux qu'elle admettait à lui faire la cour. En cela elle avait sûrement un mérite supérieur à toutes celles qui jouirent du premier titre du monde. Hélas ! mais c'est ainsi qu'en cherchant trop à plaire on l'admira trop véritablement, qu'elle entraîna, arracha des cœurs les plus indifférens ce sentiment duquel, si elle eût su en faire l'usage qu'elle devait, elle se fût, ainsi que sa famille, arrachée à la fureur du destin qui la détrôna et la fit périr aussi malheureusement, puisque tous les hommes qui la virent ont presque tous senti pour elle les

sentimens les plus vifs , que les femmes même en étaient charmées , et qu'elle devait , lors de sa mauvaise fortune , éprouver l'empire de son amabilité , si une teinte de vertu l'eût rendue plus touchante. Femmes , que de bien vous pouvez faire , que de vertus vous pouvez pratiquer , que de cœurs vous pouvez intéresser , si vous faites un digne usage de l'ascendant que vos vertus impriment à tous les cœurs ! Vous vous perdez sans retour si vous négligez cette source précieuse. Connaissez-en donc l'empire. En y soumettant vos cœurs , les races futures même ne répéteront vos noms qu'avec l'enthousiasme qu'inspirent toujours les vertus , et ceux qui les pratiquent sans feinte.

Peu après les événemens qui procurèrent à madame Robinson l'honneur de voir la famille royale , elle revint dans son pays natal.

En 1784 son existence prit encore une teinte plus lugubre que celle qu'elle avait eue jusqu'alors. Elle fut attaquée d'une maladie qui la mit presque au tombeau , et qui dut son origine à l'imprudence qu'elle avait commise de dormir , pendant la nuit , les glaces de sa voiture étant ouvertes ; c'est ce qui lui fit avoir la fièvre pendant plus de six mois , au bout desquels elle éprouva de violentes douleurs d'un rhumatisme qui progressivement la priva de l'usage de ses membres.

C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-cinq ans, à l'instant où sa beauté était la plus frappante, où la vigueur de l'âge lui promettait pour longtemps encore la santé la plus parfaite, où ses grâces touchantes ajoutaient à l'intérêt si tendre qu'elle inspirait en la voyant, cette femme superbe, dis-je, fut réduite à l'état malheureux de ne pouvoir plus se servir de ses membres, ce qui la mit dans un état de dépendance plus triste que celui des enfans de trois ans, puisqu'à cet âge les membres en se développant acquièrent de la vigueur, et que ceux de madame Robinson étaient privés du mouvement et de la force qu'elle devait naturellement en attendre.

Accablée de souffrances aussi cruelles, elle conserva toujours l'amabilité de son esprit; il triomphait de la faiblesse de sa constitution, comme le font assez voir les écrits nombreux, tant en vers qu'en prose, que produisit sa plume féconde et enchanteresse.

Cet assaut douloureux ne la rendit que plus active à employer les ressources de son esprit pour adoucir les douleurs aiguës qu'elle ressentait, elle développa donc de plus en plus le germe de ses talens, et prouva par la résignation avec laquelle elle supporta les plus grandes calamités de la vie, que nos affections morales,

quoiqu'en quelque sorte assujéties aux opérations physiques de notre corps , savent en vaincre l'empire par la courage et la noblesse.

Au bout de quelques mois de souffrance, les médecins qu'elle consulta lui firent espérer qu'avec l'assistance d'un air plus tempéré que celui d'Angleterre, elle pourrait peut-être jouir encore des dons précieux que nous procure une santé parfaite.

Depuis long-temps elle désirait d'être réunie à cette partie si intéressante de sa famille qu'elle n'avait négligée que parce que la partialité du prince ne lui avait pas permis de les voir aussi souvent que son cœur le lui faisait désirer ; elle avait reçu fréquemment de son frère aîné des instances très-vives pour qu'elle vînt se réunir avec lui. Il n'avait ignoré aucune des aventures qui signalèrent trop malheureusement la vie de cette sœur chérie ; il sentait combien il était urgent pour elle de faire trêve avec ses ennemis et l'acharnement qu'ils montraient toujours à la poursuivre ; il crut et l'assura que sa tendresse pour elle lui en offrait la victoire certaine. Il tremblait, lui écrivait-il, de la voir ainsi abandonnée au milieu d'un monde corrompu et corrupteur, qui depuis long-temps distillait avec rage son venin contre son innocence.

Défiez, oh ma sœur ! la haine de vos persécuteurs ; venez prendre refuge au sein de la tranquillité , vous pouvez encore y trouver le repos , peut-être même le bonheur.

Réjouie de cette proposition qui annonçait à son âme brûlante le repos et la paix , elle partit pour Paris , d'où elle voulait se rendre immédiatement à Leghorne ; mais à son arrivée une lettre de son médecin détruisit ce projet enchanteur , en lui prescrivant les bains chauds d'Aix-la-Chapelle , comme le seul moyen de lui rendre cette santé intérieure sans laquelle il n'est pour nous nul plaisir sur la terre. Dans la vue d'obtenir ce don inestimable , elle sacrifia les projets de bonheur à cette chimérique illusion ; mais ce fut bien en vain , car elle ne recouvra jamais l'usage parfait de ses membres , et elle était condamnée pour jamais à être la victime des douleurs que son imprudence lui avait attirées.

Pendant son séjour à Aix-la-Chapelle , l'aurore naissante d'une tranquillité qui , depuis plusieurs années , lui était étrangère , et qui sembla , pour quelques instans , adoucir toutes ses peines , en la mettant à l'abri des trames odieuses de ses ennemis , la disposait sinon à être heureuse , puisque son cœur ne lui permettait pas , du moins à s'efforcer à être satisfaite de son sort.

L'assiduité et les attentions qu'on eut partout pour elle, contrastaient beaucoup, à ses yeux, avec la légèreté qu'elle avait observée à Paris, ainsi qu'avec la malignité qui avait constamment suivi ses pas, depuis quelques années, dans sa patrie.

Sa beauté, ses manières séduisantes, la vivacité et l'énergie de son esprit, intéressaient tous les cœurs en sa faveur. Tandis qu'on éprouvait l'admiration la plus vraie, en voyant avec quelle douceur, quelle patience, quelle résignation elle supportait les douleurs les plus cuisantes, ses charmes obtenaient le tribut qui leur était dû ; mais ses vertus, ses qualités, lui assuraient les sentimens les plus durables.

Parmi les personnes illustres qui, à Aix-la-Chapelle, apprécièrent le mérite de madame Robinson, et qui l'honorèrent de leur amitié, elle distingua surtout monsieur et madame du Châtelet, auxquels elle témoigna toujours le respect le plus humble comme le plus sincère. Pendant le temps de la résidence du duc à Londres, tandis qu'il y était ambassadeur, il avait été ami de lord Mansfield. La duchesse, élève de Voltaire, si célébrée par cet auteur aussi étonnant qu'aimable. Cette estimable famille était composée du duc, de la duchesse, leur neveu, comte de Damas, et sa nièce,

mariée au duc de Simiane ; qui tous se montraient infatigables dans leurs efforts pour consoler la belle affligée , ainsi que pour la distraire des idées sérieuses que son état pénible pouvait lui suggérer. Bals, concerts , dîners champêtres se succédaient rapidement , pour opérer sur la malade le pouvoir de la variété , qui , souvent , n'est pas dénuée d'effets heureux. La bonne société a autant de magie sur l'esprit des malades , que les parties les plus séduisantes sur les jeunes-gens : elle est pour eux le fantôme du bonheur ; le malade est guéri ou croit l'être. On a atteint son but , et rendu ainsi aux jouissances de la vie celui qui s'y croyait arraché à jamais. C'est ce qu'éprouva notre malade pendant un trop court espace ; ce qui procura à l'intéressante famille qui prenait tant de part à son sort , la jouissance que devait leur faire sentir leur amitié désintéressée.

Quand les douleurs trop aigües de la maladie lui imposaient le devoir sévère de la solitude , et la contraignaient de se séquestrer de sa charmante société , alors on s'occupait de mille plans , de mille inventions pour diminuer ou endormir ses souffrances , ainsi que la mélancolie , qui devait nécessairement en résulter.

En entrant dans son bain , dont le sombre aspect était dû en partie à l'élévation des croisées ,

qui ne laissaient pénétrer que peu de jour dans l'endroit où elle le prenait , elle apercevait l'eau destinée au bain , couverte de feuilles de roses , tandis que les vapeurs du bain exhalaient l'odeur suave occasionnée par cette prodigalité , faite aux dépens de la reine des fleurs.

D'autres fois , pendant la nuit , et tandis que madame Robinson ne pouvait dormir , les plus jeunes de la société s'assemblaient sous ses fenêtres pour la distraire , en chantant , aux accords de la mandoline , les airs qu'on savait lui plaire davantage. C'est ainsi qu'elle passa deux hivers , quand tout à coup l'étincelle vacillante , qui avait éclairé l'horizon de sa vie , sembla s'évanouir pour jamais , et s'enveloppa d'ombres plus épaisses. Vers ce temps , madame Robinson eut le malheur de perdre son respectable père ; événement d'autant moins attendu , qu'il était encore jeune et vigoureux. L'excès de sa douleur à cette nouvelle manqua de lui coûter la vie. Elle sentit pendant long-temps ses esprits s'affaïsser , ses facultés perdre de leur énergie. Telle on voit la plante printannière dépérir , lorsque cette saison finit son cours , et ne plus recevoir de la terre les sucs légitimes dont elle semblait exiger le tribut , et priver ses admirateurs du plaisir qu'ils auraient eu de pouvoir contempler plus long-temps la fleur qui leur rappelait à la

fois la main qui la forma , ainsi que les sens qui en jouissent.

La même lettre qui lui apprit la mort de son père , l'instruisait aussi que lors de la perte de sa fortune , il avait été nommé commandant d'un petit vaisseau d'ordonnance , à la recommandation de quelques - uns des gentilshommes qui avaient protégé son expédition pour les Indes. N'ayant pas fait d'études régulières pour la marine , il ne pouvait avoir d'autre espoir dans cette partie ; l'enthousiasme seul lui rendant sa profession supportable , il n'omit aucune occasion de se distinguer.

En 1783 , le siège de Gibraltar lui en offrit une à laquelle il aspirait depuis long - temps , et qu'il sut rendre autant profitable à sa gloire qu'elle eût dû l'être à ses intérêts.

Tandis que les gens de son petit équipage étaient animés par la bravoure qu'ils remarquaient dans leur capitaine , tout en lui prodiguant les éloges qui lui étaient dus , ayant combattu jusqu'à ce que la ligne sur laquelle il était fût détruite , il chercha à protéger quelques bâtimens espagnols qui , après avoir été sauvés de la fureur des flots , voguaient à l'aventure , crainte de rencontrer les ennemis qui les environnaient ; le capitaine eut la satisfaction de préserver , au péril de ses jours , quelques

taines de ses semblables qui, sans lui, indubitablement fussent devenus la proie des flammes, ou des ennemis qui les eussent attaqués, les voyant sans défense, ou de la fureur des flots, qui les eussent engloutis, s'ils n'eussent, avant la tempête qui eut lieu peu d'instans après, ancré au rivage voisin, où ils arrivèrent bien plutôt, ayant été ainsi secourus.

Le vaisseau du capitaine Derby fut le premier qui arriva, une heure avant les autres, près des côtes où ils devaient prendre terre ; le général Elliot l'embrassa à son arrivée, lui témoigna les éloges les plus flatteurs, et lui exprima combien sa valeur le lui rendait cher. Ce général regretta hautement qu'un homme aussi brave, auquel le courage intrépide n'eût pas manqué d'assurer les succès les plus brillans, ne se fût pas, dans sa jeunesse, destiné pour la marine, et compara le courage que lord Derby avait montré dans cette occasion, à celui du lion, ainsi qu'à la fermeté du rocher, dont il avait si sagement évité les écueils.

On confia à ses soins des dépêches qui furent rendues vingt-quatre heures plutôt que celles des vaisseaux ordinaires. Pour ce zèle signalé, ainsi que pour la conduite qui l'avait précédé, il reçut les remerciemens de l'amirauté, tandis qu'on distribuait à d'autres officiers la récompense

encourageante de quelques centaines de guinées, mais dont il n'eut rien. Cette injustice criante ne contribua pas peu à augmenter les dégoûts qu'il avait toujours eus pour l'Angleterre : il se hâta de quitter ce sol ingrat, après avoir fait à sa famille l'adieu le plus affectueux.

Il quittait, à soixante-deux ans, un pays auquel il avait sacrifié la fortune qu'il aurait pu accumuler dans la sienne, n'ayant pour espoir que les recommandations des ducs Dorset, et du comte de Simolin, qui lui offraient, à Saint-Pétersbourg, le succès qu'il n'avait pu trouver en Angleterre. Ce dernier comte se montra toujours son ami dans les circonstances les plus difficiles de la vie ; ce fut lui qui le fit entrer au service russe, où il reçut, deux ans après avoir servi, le commandement d'un vaisseau de 74 canons, avec promesse de jouir des appointemens attachés à la place d'amiral, au premier grade vacant ; mais le cinquième jour de décembre 1785, la mort l'arrêta dans sa carrière glorieuse. Il fut enterré avec tous les honneurs militaires, ayant à son convoi le cortège le plus nombreux : on y distinguait surtout ses amis, l'amiral Greig, les comtes Czernicheve et Simolin, ainsi que les officiers de la flotte.

Dans la perte douloureuse qu'éprouva madame Robinson, il ne lui resta pour se soulager

que la consolation de penser fréquemment à celui qui lui avait donné le jour, pour sentir la rigueur du destin, ainsi que l'avait fait son trop malheureux père, quoique né avec des talens qui présageaient pour l'un et l'autre un destin plus heureux.

Malgré qu'elle gémit sous le poids presque insupportable d'une existence qui s'affaiblissait chaque jour davantage, pendant les quatre dernières années qui suivirent la mort de son père, il ne lui arriva aucun événement capable d'intéresser les lecteurs de la vie de cette héroïne du malheur. Elle cherchait, mais vainement, dans les ressources profondes de l'art, les moyens de recouvrer sa santé. Elle n'épargna rien pour cela; car après avoir consulté les plus habiles médecins de Londres, et en avoir reçu l'avis d'aller à Saint-Amand en Flandre, elle se disposa à visiter ce réceptacle de reptiles et de boues dégoûtantes inconnus sur d'autres sols, et qui ont parfois l'efficacité de rendre la santé à ceux qui y ont recours.

Madame Robinson rendit plusieurs visites à ces fossés fangeux, avant de pouvoir se décider à y entrer. L'exemple de ses compagnons de douleur, ni l'assurance de cures incroyables opérées par ces boues extraordinaires, ne pouvaient obtenir d'elle le courage nécessaire pour y entrer.

Elle fut ainsi quelques mois à lutter avec la maladie et le remède , lorsqu'enfin vaincue par le désir véhément de jouir d'une meilleure santé , uni aux vives sollicitations de l'amitié , elle se termina à cet effort.

Pour être plus près des bains dans lesquels on doit entrer une heure avant le lever du soleil , elle loua une chaumière charmante , située près du lieu destiné aux bains ; elle y demeura pendant tout l'été de 1787. Ces vallons et ces bois vénérables devaient , à une époque plus reculée , devenir le théâtre de la dévastation et de la guerre ; la charmante petite habitation occupée par l'intéressant auteur , qui , par ses écrits , mérite un des premiers rangs dans la littérature anglaise , devait être convertie en quartier du général Dumourier.

Madame Robinson , après avoir surmonté le dégoût pour ce nouveau genre de guérison , dont ses amis attendaient un si grand succès , éprouva l'inefficacité de leur désir , ainsi que celle de seaux , dont cependant elle faisait le plus constant usage ; et elle se vit obligée d'abandonner la vaine et dernière tentative que lui dictait surtout son amour maternelle , et de revenir encore une fois dans sa patrie , pour y végéter ainsi aussi long - temps qu'il plairait à l'Eternel.

Etant passée par Paris , elle n'arriva en

Angleterre qu'au commencement de 1787 ; époque célèbre d'où peut dater celle où commença sa carrière littéraire. Arrivée à Londres, elle fut reçue affectueusement par le peu d'amis qui lui restèrent fidèles dans tous les temps.

Absente pendant le court espace de trois ans, la mort avait presque anéanti le cercle nombreux de ses connaissances. Beaucoup de ceux qu'elle se faisait en partie fête de caresser et de revoir, dont elle avait anticipé les transports qu'ils eussent partagés, si la Parque n'avait pour eux fait usage de ses ciseaux, avaient ainsi payé le tribut rigoureux en faisant le grand voyage, et n'étaient plus.

Etablie de nouveau en Angleterre, entourée d'amis sincères, elle commença à éprouver les doux effets de la tranquillité et de la sérénité de son âme. Souvent le prince l'honorait, ainsi que son frère le duc d'York, de leur souvenir flatteur, qu'elle recevait avec la dignité due à son caractère, et sans se rappeler de l'intimité qui, jadis, lui avait procuré tant de charmes. L'état de sa santé, qui demandait plus de repos que ne lui en laissaient ses amis, ajouté à l'indisposition alarmante de sa fille menacée alors de consommation, l'obligea de se retirer dans un endroit plus solitaire que ne peut l'être une capitale qui, comme Londres, est un chaos de bruit

et de fracas, même dans ce qu'on appelle les quartiers éloignés. Victime de tous les sentimens qui caractérisent les grandes âmes, madame Robinson, le jour et la nuit, administrait de ses propres mains, à sa fille unique, l'objet de ses plus vives affections, les soins que son dépérissement rendait nécessaires. L'état de faiblesse où elle était elle-même ne l'empêchait pas d'être à côté de cet enfant chéri, qu'elle voulait conserver à la vie : et c'est ainsi que ce transport des belles âmes ranime, et met souvent en action celles qui semblent affaissées, sous les douleurs les plus aiguës, mais dont elles savent oublier l'aiguillon quand il s'agit de soulager les objets que leur tendresse sait leur rendre si intéressans, et qui sans les effets de cette générosité maternelle qui s'oublie pour ses enfans, deviendraient dans leur bas âge victimes de la maladie impitoyable qui ne les accable que trop souvent.

Son médecin l'envoya à Brighthelmstone, pour que sa fille fit usage des bains de mer. Tout le temps qu'elle était dans l'eau, cette incomparable mère le passait, soit à admirer près d'elle l'étonnante majesté de ce rapide élément, étudiant, se pénétrant même de ses effets divers, et admirant les vagues successives qui venaient se briser contre les murs du petit

jardin où elles étaient , ou bien à prévoir les besoins qui, d'un instant à l'autre , pouvaient survenir à sa fille.

Pour un esprit susceptible de mélancolie , accablé des malheureuses circonstances qui n'avaient pu que fortifier ce goût irrésistible , l'occupation d'être garde-malade de sa fille , n'était pas dénuée d'attraits : aussi ne pouvait-elle s'éloigner du lit de cet enfant sans les regrets et les alarmes les plus tendres.

Souvent madame Robinson passait les nuits entières à la fenêtre , faisant des méditations profondes , qu'on retrouve pour ainsi dire dans ses ouvrages ; comparant sa situation présente avec les scènes vives et variées de sa jeunesse. Pendant les intervalles que la maladie laissait à sa fille , elle cédait aux agréables impressions de sa verve enchanteresse , et vivifiait ainsi ses plus tristes instans par les accords puissans de sa lyre touchante. Elle faisait alors avec aisance les vers nerveux , qui depuis lui ont mérité l'admiration des savans de son siècle , qui chaque jour immortalisent son génie , et qui ont fait placer sur sa tombe imposante ces lauriers éternels qui , chaque fois qu'ils reverdiront , rendront chers à tous les cœurs la moderne Sapho , qui sut les mériter , et qui , par les grâces touchantes de sa plume , fit naître le sentiment et sut l'alimenter.

Oh ! muses impartiales , ce n'est donc pas aux hommes seulement que vous inspirez la candeur de vos chants ; les femmes aussi en modulent les accens , et savent procurer au cœur et à l'esprit l'aliment qui les féconde : vos sentiers leur offrent celui qui mène à la gloire et mérite de la postérité les éloges et l'admiration. Soyez-en à jamais bénies , déesses bienfaisantes et justes ; puisse toujours un sexe , fait pour vous connaître , ne pas refuser leur cœur à un travail si digne de les occuper , et transmettre successivement à la postérité l'encouragement que les écrits de la muse nous a laissés comme un gage de ses talens et de son goût.

Un soir , madame Robinson s'entretenant avec M. Burke sur la facilité avec laquelle nos auteurs créent les plus jolis vers , elle lui répéta presque entièrement les ligues harmonieuses , qui depuis furent présentées au public , et connues sous le titre de *A celui qui voudra les entendre*.

La précision , la correction de sa mémoire en répétant ainsi plus de cent vers sans se méprendre , prouvèrent au savant qui l'écoutait le pouvoir de son imagination , surtout lorsqu'elle lui dit que c'était pour la première fois qu'elle les répétait.

M. Burke la pria de lui confier le poème où

ce morceau se trouvait, ce qui lui fut accordé sans le moindre délai.

Elle eut depuis la satisfaction de trouver cet enfant de son génie imprimé dans le journal intitulé : *Registre annuel*, avec l'éloge le plus éloquent de la plume qui l'avait produit.

Ce fut pour elle un nouvel encouragement à passer dans la composition les heures de retraite, qui pour elle maintenant étaient devenues fréquentes, en sorte que chaque jour voyait éclore de sa plume sonnets, odes, élégies, qui tous prouvaient la fécondité et le pouvoir de son génie.

Pendant une des soirées de ses inspirations mélancoliques, elle découvrit de sa fenêtre un petit bateau devenu le jouet des vents, et qui vint échouer contre la muraille de son jardin. Deux pêcheurs amenèrent du rivage un fardeau que, malgré la distance, elle reconnut être un malheureux cadavre. Après que les pêcheurs l'eurent soigneusement recouvert d'une des voiles de leur vaisseau, ils le posèrent à terre et disparurent. Il s'écoula un temps assez considérable avant que les pêcheurs revinssent ; mais enfin ils apportèrent avec eux du feu, duquel ils se servirent pour essayer de rendre à la vie l'infortuné qu'ils semblaient avoir voulu abandonner ; mais ce fut en vain, ils ne purent

jamais animer les membres que la mort avait engourdis. Frappée d'une circonstance aussi attendrissante, et que le silence de la nuit rendait encore plus touchante, madame Robinson resta ainsi à sa fenêtre, immobile d'horreur et d'effroi. Cependant, revenant à un sentiment plus doux, elle sonna ses gens pour les exciter à aller en diligence assister de tous leurs soins ceux qui avaient entrepris une tâche aussi pénible; mais avant qu'ils eussent gagné la brèche, les deux marins étaient partis. L'aurore fit place à la lumière du jour, qui arriva avant que cette scène tragique fut finie. Cependant les baigneurs passaient et repassaient avec indifférence, tandis que le corps était exposé sur le rivage, et non à vingt pas de la Steine, rivière qui arrose ce canton.

Pendant le jour, plusieurs personnes vinrent examiner le corps, qui resta là sans être reconnu : un autre encore se passa sans que le corps fut entermé, le maire du pays lui refusant la sépulture, à cause, disait-il, qu'il n'appartenait point à sa paroisse.

Madame Robinson, indignée d'une telle irréligion, s'empressa, mais sans succès, d'ouvrir une souscription pour réunir l'argent nécessaire et rendre à cet inconnu le devoir important et sacré de la sépulture; mais craignant qu'on

attribuât à son zèle un caractère d'ostentation, ne voulant pas d'ailleurs offenser l'orgueil minutieux de quelques femmes des environs, qui se seraient crues blessées d'avoir été prévenues dans cette action vertueuse par une femme telle que madame Robinson, et certaine qu'aucune d'elles n'ignorait les circonstances de cette aventure étrangère, elle se contenta d'offrir à des bateliers du voisinage ce que sa générosité pouvait offrir dans cette triste occasion. Ne voulant pas davantage se mêler de cette affaire, le corps de l'étranger fut traîné sur la descente du rocher qui avoisine les eaux, et resta là, couvert d'un monceau de pierres, sans avoir reçu le tribut des prières ordinaires que les morts attendent des vivans, ainsi que les larmes de regret que versent involontairement les personnes étrangères qui, par hasard, jettent les yeux sur ceux qui ont terminé leur vie.

Impulsion sacrée de la nature ! c'est de ta bienfaisance que l'homme reçoit la source des plus grandes jouissances, comme tu lui donnes aussi la crainte nécessaire pour éviter les maux que la prévoyance peut écarter de la ligne qu'il parcourt ; souvent même ces événemens ne lui font sentir qu'avec plus de force comment il doit compatir à la faiblesse, à la misère, à la douleur que ses voisins éprouvent ; insensiblement

même tu les conduis sur leurs tombes désertes, où ils regrettent avec la chaleur qu'inspirent souvent les liens de la parenté ceux qui ne devaient attendre de leurs pleurs que le froid intérêt de l'indifférence ; voilà un des pouvoirs dont tu te sers pour nous distinguer de la brute, et ce don s'engloutit dans l'immensité de ceux dont tu décores les enfans que nous donne ta féconde maternité.

Ces circonstances firent une impression très-vive sur l'esprit de madame Robinson ; longtemps même après, elle ne pouvait les raconter sans horreur et sans indignation ; cet incident lui inspira le poëme charmant, intitulé : *Le Rivage et le Revenant*, qu'elle n'écrivit cependant que quelques mois avant sa mort.

Pendant l'hiver de 1790, elle commença une correspondance poétique avec M. Robert Merry, sous les noms supposés de Laure et Laure Merry ; M. Merry prit celui de della Crusca (1). Elle redoublait d'ardeur pour ses travaux littéraires ; mais éblouie par le faux météore qui, à cette époque, commençait à diriger presque toutes les têtes européennes, elle laissa égarer son

(1) M. Merry appartenait à l'académie célèbre, qui, à Florence, porte ce nom.

jugement, et pervertir ce goût exquis dont elle nous avait si souvent donné les preuves les plus parfaites. Elle s'aperçut de cette erreur longtemps après, quoiqu'elle fût de l'un et de l'autre parti, l'héroïne inspiratrice, qui féconda l'imagination de plusieurs auteurs, qui la chantèrent en poèmes divers. Plusieurs dames du club surnommé les *Bas bleus*, attiraient, protégeaient particulièrement le goût épuré de notre aimable savante, qui en était devenue un des membres les plus renommés, et dont puisse s'enorgueillir une société de savans célèbres et aimables.

L'intérêt que ce nouveau genre de correspondance excita, la porta à la rendre publique l'été suivant. Les éloges universels qu'on donnait à ses productions en tout genre, ne pouvaient que flatter l'orgueil d'un auteur qui reçoit toujours, comme premier tribut de son travail, ce salaire enivrant, et par lequel trop souvent il se trouve assez dédommagé des peines que lui donne un travail assidu; mais les plagiaires insolens vomirent de leur horde homicide un de ceux qui composent cette société impure: il osa disputer à madame Robinson d'être auteur de vers qui enrichissaient cette fameuse correspondance, et qui avaient été adressés par M. Bell. Quoique cet auteur admirât infiniment les ouvrages de cette femme intéressante, il osa avancer que,

quoique son style surpassât souvent celui qui caractérisait cet ouvrage, madame Robinson n'était pas l'auteur de celui qu'elle réclamait. Outrée de cette incrédulité injurieuse, elle envoya desuite chez M. Bell, lui demander de venir lui parler. Elle le convainquit bientôt de la vérité de ce qu'elle avançait, d'être seule l'auteur des vers qu'elle l'avait prié d'insérer dans le journal qu'il rédigeait. L'évidence était trop palpable, pour qu'il pût en douter davantage. En 1791, elle donna au public un poème en cinq chants, intitulé : *Ainsi va le Monde*. Ce poème contient trois cent cinquante vers, et fut écrit en douze heures, en réponse à celui de M. Merry, intitulé : *Le Laurier de la Liberté*, qu'il lui envoya un samedi, et auquel elle répondit le mardi suivant; puis elle le fit imprimer, et rendit encore les amateurs juges de son goût et de ses talens.

Encouragée au-delà de ses espérances par les éloges que cet écrit lui mérita, elle publia son premier essai en prose par le roman de Vancenza, dont l'édition fut vendue en un seul jour, et qui depuis fut imprimée cinq fois; j'avoue que cette production valut à l'auteur la célébrité dont elle jouit depuis sans interruption, et l'opinion favorable que le public avait déjà de ses talens ne fit encore que s'affermir davantage; le travail en

développait chaque jour des nuances plus séduisantes, qui faisaient connaître l'étendue, l'énergie de son génie, et lui assuraient aussi en même temps l'estime qu'elle méritait de ceux dont les talens les rendaient juges compétens des siens. La même année, elle réunit ses œuvres diverses de poésie, les publia en un volume; elle obtint, pour l'impression de cet ouvrage, plus de six cents souscripteurs, du rang le plus distingué, qui s'empressèrent de lui offrir leur nom et leur faveur. Enivrée de ces encouragemens flatteurs, son esprit insensiblement recouvrait le charme qui l'avait distinguée jusqu'à l'époque où l'amour lui avait fait une plaie si profonde : plaie qui ne fut jamais cicatrisée, qui lui arracha toujours des larmes; mais cependant qui cessa d'être aussi cuisante, lorsque se livrant au travail elle en recevait les éloges les plus justes, comme les plus appréciés. C'est ce qui lui fit même supporter avec courage le mauvais état de santé qui l'accablait depuis si long-temps, et sembla tempérer la douloureuse certitude qu'elle avait de ne jamais recouvrer l'usage de ses membres : idée affreuse pour une belle femme, parée encore des grâces de la jeunesse, et qui pouvait se flatter de faire sur les cœurs, par sa figure, la même sensation que ses écrits faisaient sur l'esprit de ceux qui devenaient ses lecteurs. Combien cette idée eût

été accablante, si son esprit ne lui eût offert le plaisir de la diversité par les talens divers qui la distinguaient si bien, et auxquels elle se livrait toujours en éprouvant le même charme et la même ivresse.

Elle passa la plus grande partie de l'été de 1791, dans la charmante ville de Bath; elle s'y occupa d'une sorte de poésie plus légère et plus badine que celle à laquelle elle s'était livrée jusqu'alors. Cependant elle sentait une grande irritation de nerfs qui contribua à délabrer encore davantage la faible santé dont elle jouissait; c'est ce qui l'obligea, pendant quelque temps, d'abandonner ses occupations les plus chères; son médecin même lui interdit le travail: il lui défendit non-seulement de mettre elle-même ses idées sur le papier, mais, s'il lui eût été possible, de faire usage de la faculté si active qu'elle avait de penser et de sentir: ce qui ne pouvait lui être facile, car lorsque la nature a doué de ce don précieux les êtres qu'elle chérit, ils sentent aussi impérieusement le besoin de penser et d'écrire, qu'un corps privé depuis trois jours d'alimens, pourrait sentir celui de la faim.

Un jeune écolier, échappé de sa classe, ne peut goûter plus de plaisir qu'en éprouva madame Robinson quand son médecin lui laissa reprendre son occupation chérie. Pour prouver la

facilité avec laquelle elle exerçait le talent le plus rare que la nature peut départir, nous citerons l'anecdote suivante.

Un soir revenant des bains, assise près de sa croisée, elle aperçut, à peu de distance devant elle, un vieillard hué, poussé et baffoué de la foule qui l'environnait, poussant même la cruauté jusqu'à lui jeter des pierres et à le couvrir de boue. La conduite calme et réservée de cette victime populaire, excita particulièrement son attention ; elle résolut de savoir si la populace avait quelque raison particulière de traiter aussi indignement un être qui ne répondait aux injures que par la modération ; elle apprit avec surprise que cet infortuné était maniaque, et connu sous le nom de Jemmy-le-fou. Le sort de cet infortuné pénétra l'âme compatissante de madame Robinson ; étant disparu, elle attendit patiemment son retour, pendant plusieurs heures, afin de se pénétrer encore plus du malheur de cet infortuné en regardant ses traits ; plaisir douloureux, qu'il ne tarda pas à lui procurer ; et toujours depuis, quelques sérieuses qu'aient été ses occupations, elle les quittait aussitôt qu'elle l'entendait dans la rue, et allait se mettre à la fenêtre pour l'examiner tout à son aise de l'œil compatissant dont la nature l'avait si éminemment distinguée, et qui alors, pour ainsi dire,

ressemblait à la vénération et au respect qu'elle avait pour l'état infortuné qui accablait ce malheureux, tandis que la barbarie de ses insensibles persécuteurs oppressait son incomparable sensibilité, et lui arrachait très-souvent des larmes abondantes.

Après être sortie des bains, et ayant souffert plus qu'à l'ordinaire, elle prit, par ordre de son médecin, plus de quatre-vingt gouttes d'opium. Ayant dormi quelques heures, elle s'éveilla et appelant sa fille, elle la pria de prendre du papier, une plume, et d'écrire sous sa dictée; mademoiselle Robinson supposant qu'une demande aussi extraordinaire ne pouvait être occasionnée que par un délire excité par ce somnifère qu'avait pris sa mère, s'efforça, mais en vain, de la détourner du travail auquel elle se disposait; l'inspiration qui l'agitait alors ne pouvant être vaincue, elle insista sur ce qu'elle avait demandé, et dicta entièrement le poëme admirable qu'elle nous a laissé, intitulé : *Le Possédé*, et beaucoup plus rapidement que sa fille ne pouvait le transmettre au papier; elle était couchée tout le temps qu'elle dictait, ayant les yeux fermés, comme si elle eût été dans une stupeur soporifique, répétant ces vers comme si elle l'eût fait par l'effet du sommeil. Ce chef-d'œuvre sentimental, produit par des circonstances si extraordinaires,

ne fait pas moins d'honneur au génie qu'aux sentimens qui inspirèrent l'auteur et auxquels elle céda par l'impulsion seule de la nature , qui était alors son maître.

La matinée suivante , madame Robinson ne se souvenait point de ce qui s'était passé la nuit précédente, elle ne pouvait croire la vérité d'un fait dont cependant elle était l'instrument principal. Sa fille fut obligée de lui apporter le manuscrit , afin de la convaincre de ce dont elle était auteur ; c'est ce qui rappela à sa mémoire le rêve qu'elle avait fait du pauvre maniaque , qui l'avait , dit-elle , agité presque toute la nuit , ce qui , tout en produisant un chef-d'œuvre , lui avait laissé ignorer et le temps et l'époque à laquelle elle l'avait composé. L'été suivant , madame Robinson se détermina à faire un tour sur le continent, elle voulait rester quelque temps à Spa ; il lui tardait d'embrasser les amis sincères qui , dans d'autres pays que celui qui lui avait donné naissance , la dédommageaient cordialement des peines et des angoisses qu'elle avait souffert auparavant.

Elle quitta Londres , en juillet 1792 , accompagnée de sa mère et de sa fille. Cet esprit énergique dont heureusement elle était maîtresse , joint à la facilité qu'elle éprouvait , la rendit supérieure à sa mauvaise fortune , et son esprit

invulnérable aux malheurs qu'il accablaient. Parfois une imagination vive ressent plus vivement les afflictions et les chagrins : elle jouit souvent aussi de la ressource inappréciable d'en mieux supporter la vivacité et la durée.

Au milieu des maux qu'elle ressentait, étant encore éloignée de son pays, elle fit de nouveau la cour aux muses, et par les stances les plus tendres elle adoucissait les sensations mélancoliques dont son cœur était oppressé.

En arrivant à Calais, madame Robinson différa à poursuivre sa route par la Flandre, par laquelle elle avait arrêté de passer. Ce sol, devenu le siège de la guerre, était menacé de tous les périls qui la suivent avec impunité. Elle se détermina à rester pendant quelque temps à Calais. La triste insipidité des habitans, le peu d'amusemens qui se trouvent dans cette ville ne pouvaient intéresser ni fixer son imagination ; elle passait son temps à entendre les plaintes des aristocrates ruinés, ou les projets ambitieux de leurs triomphans adversaires ; l'arrivée des voyageurs qui venaient de l'Angleterre, des autres qui retournaient à Paris, diversifie seule les scènes monotones de cette ville, et offrait une ressource aux spectateurs oisifs qui abondent en cette ville.

L'apparition subite de son mari changea tout

à coup cette scène uniforme. Il avait passé la mer dans le dessein d'emmener sa fille en Angleterre : il voulait la présenter à son frère nouvellement arrivé des Indes. Le choc des divers sentimens qui étaient alors en opposition ébranla vivement les résolutions de cette tendre mère qui ne savait quel parti prendre dans cette conjoncture , eu égard aux intérêts de sa fille de laquelle jamais elle ne s'était séparée , et au vif chagrin qu'elle allait éprouver en la quittant ; elle se décida enfin à retourner à Londres avec elle. En conséquence , elle quitta Calais , le jour mémorable du 2 septembre 1792 , époque à jamais célèbre dans les annales de la France.

Ils mirent à la voile peu d'heures avant l'arrivée du décret par lequel tous les Anglais qui vivaient alors en France y étaient détenus. Madame Robinson ne put que se réjouir d'avoir échappé à la rigueur d'un pareil arrêt : elle anticipait avec délices l'idée de voir sa fille placée sous la protection puissante de la richesse et de l'opulence. Mademoiselle Robinson reçut de ce parent , jusqu'alors inconnu à sa tendresse , la promesse de sa protection et de sa fortune , à condition de renoncer aux liens qui l'unissaient si étroitement à la plus tendre mère , ainsi qu'à ceux qu'elle devait respecter , et qui , d'un père indifférent , devaient au moins en faire à ses yeux

toujours un père respecté. En conséquence, elle rejeta avec mépris une proposition aussi injuste, et montra dans cette occasion le caractère et la fermeté qui convenaient à une jeune personne formée par les soins de la mère la plus éclairée.

Dans le cours de l'année 1793, madame Robinson écrivit une petite farce connue sous le nom de *No body*. Cette autre pièce renfermait une critique des joueurs femelles : elle fut reçue au théâtre. Les caractères en furent distribués, et on se préparait à la représentation, quand un des principaux acteurs rejeta son rôle, en disant que le but de la pièce étant de satiriser la plupart de ses amies, il n'entreprendrait pas de se moquer publiquement de ses camarades. Une actrice, croyant avoir été choisie comme sujet principal du plan de la pièce, chercha à intimider l'auteur, en lui envoyant un sanglant anonyme. Elle reçut aussi le même jour un écrit dans lequel on lui imputait de mauvaises intentions contenues dans sa pièce, lui conseillant de ne pas persister à la faire jouer.

Lorsqu'on leva la toile, plusieurs personnes qui étaient dans les galeries, dont les livrées trahissaient les personnes qui les employaient, furent entendues déclarer qu'elles étaient envoyées pour siffler la pièce ; les femmes de la plus haute distinction criaient même à travers

leurs éventails : à bas la pièce, à bas, et avec l'acharnement que peuvent y mettre des spectateurs intéressés. Malgré ces cabales et ces complots, la plus grande partie de la salle sembla admirer l'ensemble de la pièce, et avec une vigueur que ne manque pas d'inspirer l'attention, de commander la docilité, ordonna que la pièce fût continuée : en conséquence on entendit le premier acte sans interruption. Malheureusement des couplets chantés à la première scène du second acte donnèrent aux malveillans l'occasion favorable de relever leurs voix, et la malignité contrainte de se taire peu de temps auparavant redoubla ses clameurs avec plus de véhémence qu'elle ne l'avait fait d'abord. Pendant trois représentations le théâtre n'offrit que le spectacle de la confusion et du désordre : ce qui obligea l'auteur à retirer sa pièce, avec la reconnaissance due à ceux qui avaient essayé d'en protéger la représentation.

Dans cette même année, madame Robinson perdit sa tendre et affectueuse mère à laquelle elle était sincèrement attachée : ce qui lui causa les douleurs les plus sensibles. Madame Derby expira dans la maison de sa fille, qui, sans être la plus riche de ses enfans, lui avait cependant toujours prouvé l'affection la plus tendre comme la plus empressée. Du

moment où les affaires de son père avaient pris une tournure embarrassée , madame Robinson avait été le seul support de sa respectable mère , lors même qu'elle éprouvait pour elle l'embarras le plus cruel. Elle avait mis tout son plaisir et son orgueil à recevoir chez elle la plus infortunée de toutes les femmes , et de la mettre à l'abri du besoin.

Madame Derby avait deux fils richement établis dans le commerce ; respectables surtout dans la manière dont ils traitaient les affaires , et qui s'étaient fait une fortune immense dans une branche dont ils étaient les membres les plus respectés de la ville où ils demeuraient. Madame Robinson n'avait jamais voulu que sa mère eût recours à eux pour les besoins qu'ils ne s'offraient pas eux-mêmes de soulager. L'affection vraiment filiale qui la distinguait , unie à ses autres qualités qui brillaient en toute autre occasion , affecta sensiblement sa santé à l'époque de cette mort. Encore même à sa dernière heure , lorsqu'elle semblait avoir oublié les objets les plus chers à son cœur , le nom de sa mère se présentait naturellement à sa mémoire : il était articulé avec cette vénération , ce respect qui caractérisent si bien une âme sensible et délicate.

Pendant les cinq années suivantes , il ne lui

arriva aucun événement remarquable, sinon qu'elle fut encore, bien plus qu'elle ne l'avait été, en proie aux ravages de la maladie qui, jointe aux vives inquiétudes qui la tourmentaient sans cesse, la réduisit au dernier état de marasme. Un cœur tendre, sensible et affectueux fait rarement le bonheur de celui qui le possède, et telle était la fatalité du sort de cette victime intéressante, qu'elle était plus trompée en raison des personnes à qui elle témoignait le plus de confiance, et qu'elle n'éprouva que de la duplicité, de l'ingratitude de ceux à qui elle témoigna davantage la tendresse généreuse dont elle était capable. Franche, sans détour, elle se laissait conduire par l'impression de ses sentimens ; laissait à ceux qu'elle aimait exercer sur son âme tout l'empire qu'ils voulaient y avoir, et se reposait ainsi tranquillement sur le sein de ceux qui ne connaissaient que l'égoïsme et les stratagèmes de la ruse la mieux exercée.

En 1799, sa santé se déranga tellement qu'elle se sentit atteinte d'une apathie effrayante, qui réjaillissait même jusque sur ses affections les plus chères; elle oubliait l'ancienne élégance de ses manières; retranchait même de ses jouissances les plus permises les agrémens auxquels elle avait été habituée, et qu'elle se serait permis sans faire même une grande dépense, s'excluant

presqu'entièrement de la société, dont elle faisait les charmes et les délices.

Son médecin déclara que l'exercice seul pouvait prolonger sa vie ; mais les circonstances malheureuses dans lesquelles elle se trouvait, l'obligèrent même de sacrifier les jouissances par lesquelles elle pouvait obtenir le soulagement de ses maux ; prisonnière dans sa propre maison, privée des douceurs les plus ordinaires de la vie, quo depuis long-temps elle ne s'était procurées que par la fécondité et l'exercice de son esprit ; accabla totalement les efforts que sa candeur jusqu'alors lui avait fait faire ; c'est ce qui contribua à l'affaïsser entièrement par l'effet de l'inquiétude la plus déchirante.

Retenue pendant plus de cinq semaines au lit, où la maladie l'obligeait de rester, où après avoir éprouvé pendant la nuit le péril le plus extrême, et où, à chaque heure, son médecin avait attendu son dernier soupir, à chaque nouvelle pulsation de son poulx, elle eut un sommeil tranquille et balsamique qui lui redonna de nouvelles forces, au grand étonnement et à la joie sincère de ceux qui l'entouraient.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas, et avec un bruit capable de détruire pour jamais la structure débile de son existence fragile ; capable de lui faire perdre le peu de vie

qui lui restait ; à la suite de ce bruit importun , entrent dans sa chambre deux hommes d'un aspect effrayant , qui se précipitent barbaquement dans l'appartement de cette pauvre malade : ce qui lui fit demander faiblement ce qui occasionnait ce vacarme effrayant ; on lui répondit que c'étaient deux hommes qui voulaient lui parler , dont l'un était notaire , l'autre un de ses cliens , qui malgré la défense qu'on leur en avait faite à la porte , avaient voulu , avec aussi peu de décence que d'humanité , entrer dans l'asile où elle attendait ses derniers momens.

Ils venaient solliciter son témoignage pour paraître dans un procès qu'ils avaient avec un des frères de l'infortunée , et dans lequel ces deux hommes étaient parties intéressées ; nulle prière ne put obtenir d'eux qu'ils quittassent la chambre où ils étaient , demandant insolemment , de la manière la plus cruelle , comme la plus insultante , à voir la victime malheureuse à qui leur audace allait peut-être coûter la vie.

Le client faisait à son camarade les observations les plus outrageantes , avec un sarcasme digne du cœur le plus dur. Qui croirait , disait-il , que cette femme à laquelle nous parlons maintenant , fut jadis la superbe Robinson , l'objet de l'admiration et de l'hommage universel ? Ils ajoutèrent d'autres remarques non moins

cruelles que celle-là, et après avoir jeté sur son lit une citation contre elle, ils quittèrent son appartement.

Des deux coupables qui insultaient ainsi au malheur le plus digne de pitié, en violant toutes les lois de la délicatesse et de l'humanité, l'un était prêtre de cette religion sainte qui nous recommande de ne pas briser le roseau affaibli, et de compatir au cœur ulcéré par la douleur : j'omettrai ici son nom, par respect pour l'ordre sacré auquel il appartient, et dont il était un membre si indigne.

Cette brutalité occasionna à la pauvre malade les convulsions les plus violentes : elles détruisirent presque les restes de vie dont la dernière étincelle était prête à s'éteindre.

Par des degrés très-lents la maladie céda enfin aux soins et à l'habileté des Esculape qui la veillèrent régulièrement, et elle fut encore une fois rendue à une convalescence momentanée.

Mais depuis cette dernière époque sa force diminua sensiblement ; quoique les principes de son existence fussent ébranlés dans leurs principes, les circonstances malheureuses dans lesquelles elle végétait, l'obligèrent à se servir des facultés qui lui restaient ; les délassemens diversifiés de son esprit furent convertis en travaux laborieux ; les nuits d'une insomnie cruelle

succédèrent aux jours de peines et de douleurs, afin de pouvoir au moins gagner les moyens de se procurer les choses les plus nécessaires à la vie, dont elle eût été privée sans cette accablante ressource.

Vers ce temps, on l'engagea à prendre la partie poétique d'un journal appelé : *Poste du matin*. Elle commença donc une série d'odes satiriques, calquées cependant sur les scènes ordinaires de la vie, et qu'elle signa du surnom de *Tabeta Bromble*. Parmi ces pièces fugitives, considérées par l'auteur même comme indignes de tenir place avec ses autres productions poétiques, elle donna cependant de temps à autre quelques ouvrages plus intéressans; de ce nombre, nous mettons l'ode au printemps, écrite le 30 avril 1800, comme étant un morceau des plus attendrissans. Les rédacteurs du journal pour lequel madame Robinson s'était chargée d'écrire, commencèrent à s'apercevoir du mérite de sa plume, et à lui faire un salaire proportionné au talent inépuisable et enchanteur qui la distinguait encore. En l'année de laquelle nous parlons, elle fut obligée définitivement de renoncer à son occupation chérie, par l'augmentation du mal dont, depuis si long-temps, elle avait été victime; dépérissant sensiblement, au moins graduellement, les médecins déclarèrent enfin

que son mal était changé en une consommation rapide. Le docteur Vaughon, qui joignait à la philanthropie la plus éclairée les talens les plus distingués de son art, lui prescrivit pour dernier remède un voyage à Bristol, pour y jouir des eaux salutaires qui s'y trouvent. Le désir ardent qu'elle avait depuis long-temps de revoir son pays natal, la décida à accéder à l'ordonnance.

Elle pleurait avec une sorte de plaisir, en pensant qu'elle allait dire adieu aux lieux de sa naissance, ainsi qu'aux trompeuses amorces d'un monde qui avait eu le pouvoir de la rendre admirateur de ses charmes et de ses plaisirs. Mais ce dernier bonheur fut refusé à ses desirs les plus justes : un embarras pécuniaire en fut la cause. En vain s'adressa-t-elle à ceux sur qui elle crut pouvoir compter, et de qui, tout à la fois, elle attendait délicatesse, honneur, humanité, justice. On ne lui répondit seulement pas ; elle consentait même à demander comme grâce à se désister des sommes accordées comme une annuité, dans le temps qui, quoique embarrassée par des arrangemens difficiles avec ses créanciers, avait cependant été pour elle un temps prospère, en comparaison de celui où elle se trouvait maintenant.

Voici la copie de la lettre adressée, à cette

occasion, à son noble débiteur, dont la copie fut trouvée dans les papiers de la défunte.

MON LORD,

« Mon médecin vient de m'annoncer que je suis dans l'état de consommation le plus funeste; j'espère que l'apprenant, vous vous empresserez à me faire remettre une partie de la somme que vous me devez. Sans cette avance généreuse, je ne puis aller prendre les eaux de Bristol, qui me sont recommandées en dernier ressort comme la seule chose qui puisse me soulager. Je ne pourrais mourir avec l'idée que je sois l'ennemie de quelqu'un. Croyez donc que je n'ai pas envers vous de sentimens désavantageux. Il serait inutile de vous prier de venir me voir : cependant, si vous me faisiez cet honneur, j'en serais extrêmement flattée, toujours heureuse de voir celui duquel je suis,

Mon lord, etc. »

Elle ne reçut aucune réponse à cette lettre : il est inutile de rien ajouter à cela.

La dernière preuve de génie de madame Robinson fut un volume de contes lyriques. Peu de temps après l'avoir fait imprimer, elle alla

vivre dans un charmant petit ermitage appartenant à sa fille , et qui était situé près de Windsor. Les amusemens champêtres de ce pays , l'air pur et salubre dont elle jouissait , parurent pendant quelque temps égayer son esprit et ranimer son existence à demi-éteinte ; son génie reprit son travail assidu , quoiqu'elle désespérât de pouvoir jamais dorénavant se procurer les ressources que ce genre lui avait accordé auparavant ; accablée encore par le travail qu'elle n'abandonnait jamais qu'à la dernière extrémité , et d'autres engagements non moins sacrés que ceux qu'elle avait contractés avec le rédacteur , et qu'elle ne croyait pas moins obligée de remplir , pesèrent si puissamment sur son esprit , qu'il entraîna , pour cette fois , le peu de force qui restait aux principes de son existence.

Cependant encore dans le courant d'août elle commença et finit , en moins de dix jours , une traduction du docteur Hager , intitulée *Peinture de Palerme* ; travail fort au-dessus de ses forces. Elle fut donc obligée , quoique non sans répugnance à en abandonner l'entreprise , ainsi que celle de Klopstock , qu'elle se proposait de donner en vers blancs en anglais , tâche bien adaptée au genre de son esprit , ainsi qu'à celui auquel depuis long-temps elle s'était adonnée ; mais

que ses forces physiques ne secondèrent point. Au milieu des privations de toute sorte qu'elle était obligée de souffrir, les organes de cette femme illustre conservaient toute leur énergie, et en toute occasion la mettaient au-dessus de son sexe.

Elle continuait, quoiqu'avec moins d'ardeur que par le passé, ses travaux littéraires, lorsque la nécessité l'obligea à marquer les limites de son travail, ce qui fut interprété par les rédacteurs comme l'effet de la paresse et de l'indolence. Quoiqu'elle se plaignit rarement, elle fit connaître cependant combien elle était sensible à leur injustice, qui oppressait de plus en plus son cœur à mesure qu'elle s'avancait plus rapidement vers cette dernière demeure qui pour tous est la même, quoique nous y paraissions avec des dispositions si diverses. Son esprit semblait acquérir en énergie ce que son corps perdait de forces; cependant elle ne fut plus bientôt en état de sortir de sa chambre, et ressentit toujours une grande tranquillité d'âme. Dans les intervalles de ses souffrances corporelles, elle écoutait les lectures que sa fille lui faisait, avec une attention vraiment étonnante; faisant fréquemment des remarques sur ce qui lui arriverait lorsqu'elle aurait franchi l'espace effrayant d'où nul voyageur ne revient pour satisfaire nos desirs.

Le genre trompeur de sa maladie donnait parfois à ses amis l'espoir fugitif de pouvoir encore la conserver, malgré l'état de faiblesse dans lequel elle végétait ; quelquefois aussi par intervalle elle en chérissait elle-même l'idée ; mais ces lueurs d'espérances, semblables aux éclairs qui annoncent la fin de l'orage, lorsque l'explosion arrive de plus près, furent suivies par la nuit plus obscure de la certitude de sa destruction très-prochaine.

Peu de jours avant son trépas, elle réunit et rassembla toutes ses œuvres poétiques, recommandant à sa fille, après lui en avoir fait faire le vœu sacré, de les publier pour ses souscripteurs, ainsi que les Mémoires de sa vie, demandant surtout que les papiers destinés à ce dernier ouvrage lui fussent apportés immédiatement ; puis les remettant entre les mains de sa fille, elle lui recommanda surtout de publier ceux relatifs aux événemens de sa destinée trop malheureuse. J'eusse dû moi-même sans doute continuer à les écrire ; mais, hélas ! peut-être est-il plus heureux pour moi que j'en aie été empêchée ; promettez-moi, ma fille, que vous les ferez imprimer. La dernière demande d'une mère chérie et mourante est toujours sacrée pour une fille qui l'aime : l'assurance solennelle qu'elle en fit à sa mère parut la rendre plus tranquille ; son

bon sens était encore entier , quoique ses forces diminuassent à vue d'œil.

Peu de temps avant sa mort , pendant une des courtes et rares absences de sa fille , elle appela l'amie qui était auprès d'elle , dont le cœur sensible et les soins généreux qu'elle eut pour cette intéressante victime , seront un jour , j'espère , récompensés , et la pria de veiller à ce que ses derniers désirs fussent exécutés. Ajoutant avec l'expression touchante de la tendresse qu'elle savait aussi bien inspirer que ressentir : je ne puis parler de tous ces détails affligeans à ma pauvre fille. Puis avec un air plus calme et une précision plus minutieuse , elle ajouta : je désire être enterrée avec la plus grande simplicité. Puis avec un accent plus sépulcral qu'auparavant , et presque sans être entendue , elle dit vouloir être enterrée dans le vieux cimetière de Windsor , choix pour lequel elle déduisait des raisons particulières. Elle allait même jusqu'à nommer le layetier qu'elle voulait qui fit son cercueil , se rappelant avoir vu son nom sur une porte voisine de la maison qu'elle habitait.

Quelques-uns des instans de cette intéressante malade furent employés à distribuer , comme marques de son dernier souvenir , quelques effets de peu d'importance , seule propriété qu'elle pût léguer.

Après quoi elle désira aussi très-fortement qu'une partie de ses cheveux fût distribuée à deux personnes qu'elle désigna, et dont elle fit connaître les noms.

Un soir ses gardes attentives dont l'une était sa fille, l'autre l'amie dont nous avons parlé, lui parlaient des plans qu'ils projetaient d'exécuter à son rétablissement : ne vous trompez pas, dit-elle, je ne dois plus que pour quelques jours encore habiter ce monde périssable. Alors pressant sur son cœur sa fille qui était à ses genoux devant son lit, elle tint pendant quelques minutes sa tête appuyée sur son sein, dont les palpitations étaient irrégulières, mais qui lui laissaient cependant assez de force encore pour s'écrier de temps en temps, d'un ton lugubre et défaillant : Pauvre et innocente enfant ! que deviendra-t-elle ? Puis elle s'arrêta quelques instans ; et continuant d'un air plus calme et plus composé : que je voudrais qu'elle fût heureuse ! Elle resta toute la soirée avec un air séraphique, prêtant la plus grande attention à la lecture qu'elle pria qu'on lui fît, observant que si la santé lui était rendue, elle consacrerait un temps considérable à revoir ses écrits, qui, presque tous, disait-elle, avaient été composés trop à la hâte.

Son mal tirait rapidement vers sa fin ; l'eau

qui remplissait sa poitrine augmentait sensiblement et la menaçait d'une prochaine suffocation, car elle fut obligée d'être presque quinze jours et quinze nuits de suite supportée sur des oreillers dans les bras de ses jeunes et tendres gardes, qui à chaque heure attendaient le terme de son existence.

Le 24 décembre, elle demanda dans combien de temps arriverait Noël; lorsqu'on lui dit que ce serait le lendemain: malgré que nous en soyions si près, ajouta-t-elle, je ne le verrai pas. Le reste de ce jour mélancolique fut passé dans les tourmens les plus horribles: vers minuit elle souffrit bien davantage encore.

O Dieu! s'écriait-elle, Dieu juste et miséricordieux, aide-moi à supporter ma dernière heure. Le reste du jour elle eut une sorte de sommeil léthargique; mademoiselle Robinson approchant l'oreiller où sa mère expirante était appuyée, la conjurait de lui parler si elle en avait la faculté, ce quelle fit en disant d'une voix presque éteinte et non intelligible: ma chère Marie. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça: une heure après elle devint insensible à la douleur de ceux l'environnaient, et rendit son dernier soupir à midi moins un quart. La matinée suivante, son corps fut ouvert par l'ordre exprès des docteurs Pope et Chandler.

La cause première de sa mort parut être une hydropisie de poitrine, mais les souffrances qu'elle endura précédemment à cette maladie furent sans doute occasionnées par six larges pierres de fiel, trouvées dans la vessie qui sert de récipient à cette partie si nécessaire à notre existence.

On observa strictement tous les ordres qu'elle avait donné avant de mourir : elle fut enterrée comme elle l'avait désiré, au lieu même qu'elle avait désigné à une de ses amies particulières. Ses obsèques furent suivies seulement de deux auteurs célèbres, à qui elle avait demandé cette dernière grâce, comme une preuve de leur tendre amitié, et pour ajouter à la reconnaissance qu'elle avait déjà des soins généreux qu'ils lui avaient accordé pendant les dernières épreuves de sa triste vie.

On grava sur une simple pierre quelques lignes, comme un souvenir de sa beauté, et des infortunes dont elle avait été la source. Près de là on mit aussi un monument ; où on inscrira une épitaphe que l'amitié lui destine, et qui doit être achevée maintenant, à laquelle on ajoutera quelques lignes écrites par elle-même dans un de ses ouvrages, où on a trouvé un passage qui est fort applicable, et dans lesquelles le lecteur apprendra à connaître les rares trésors que

recelaient le corps , l'esprit et l'âme de l'héroïne que nous pleurons.

Amour , prends ton pinceau , esquisse ses traits , son âme , sa candeur ; tu ne paieras encore que faiblement l'hommage sincère dont elle honora ton culte ! Si tu t'enorgueillis jamais de ta puissance , ce fut sans doute depuis que tu l'y soumis ; si tu chéris ton pouvoir , c'est dès l'instant qu'elle l'asservit à tes lois. Pleure sa destinée ! tu ne l'as que trop assombrie ; répare tes torts envers elle , en amenant sur sa tombe celui qui n'avança que trop sûrement , par son indifférence , l'instant fatal qui la ravit à l'amitié !

En examinant avec impartialité les événemens qui forment le cours de cet ouvrage , le lecteur voudra bien , pour juger notre héroïne , consulter son cœur et ses sensations. Les esprits compatissans trouveront sans doute que par les maux , les douleurs , les souffrances qu'elle a endurée , elle a plus qu'expié les erreurs de sa vie ; ils voudront bien aussi se souvenir avec quelle précaution son enfance fut élevée , ce qui ne contribua pas peu non plus à la porter aux fautes qu'elle a commise ; ils considéreront aussi , avec les yeux de l'indulgence , les trésors que la nature lui avait prodigués , en la douant d'une beauté enchanteresse , réunie à tous les agrémens de l'esprit , les écueils d'une sensibilité vive ,

qui furent la source de ses disgrâces et de ses peines depuis le mariage malheureux qu'elle contracta trop jeune, et qui fut pour elle l'origine de toutes les humiliations auxquelles elle fut exposée depuis, et dont les suites furent si fâcheuses. Ces réflexions qu'on ne doit pas oublier de faire pour pouvoir rendre justice à madame Robinson, offrent le champ le plus vaste à la bonté indulgente avec laquelle on doit la juger.

Ces circonstances, réunies au génie vaste qui la distinguait, ainsi que ses qualités, contribuèrent à sa ruine, tandis que, exposée par sa situation, son inexpérience, sa tendre jeunesse, la multitude des tentations qui lui furent offertes, elle ne pouvait qu'être entraînée à une perte aussi certaine que ne devait pas même lui pardonner son extrême délicatesse.

Que les plus sévères juges disent ce qu'ils auraient fait.

La maladie qui l'assaillit dans la fraîcheur de sa jeunesse, qui la poursuivit depuis avec une sévérité infatigable dans l'instant où elle ne devait encore craindre aucune infirmité, qui, à la fin, la conduisit au terme de sa trop malheureuse carrière, doit inspirer et faire naître même la compassion dans le cœur le plus féroce et le plus sauvage.

• Son étude assidue et constante aux heures

où la maladie l'affaiblissait visiblement , la persévérance de ses efforts au milieu des tribulations et des privations les plus cruelles ne peut qu'exciter de ses lecteurs une larme sympathique qui doit grossir la source intarissable de celles que ses amis versent chaque jour sur sa tombe.

Si cette superbe plante , ensevelie maintenant dans une terre obscure , avait été cultivée , transplantée dans un sol plus heureux , où elle eût pu déployer à son aise tout l'orgueil de ses rameaux , et s'abriter contre le ver rongeur qui s'attacha à ses racines pour ternir l'éclat qui devait la distinguer d'une manière si brillante , elle eût étendu ses racines , développé ses fleurs , exhalé ses parfums , et fût devenue la gloire et l'ornement de sa contrée.

Représenter le caractère propre de chaque circonstance de sa vie , sa conduite dans les événemens pénibles qui la victimèrent en tout temps , les conséquences qui en dérivent naturellement , c'est la tâche spéciale du biographe indifférent qui voudra s'en occuper ; c'est pourquoi je n'ai presque plus rien à ajouter.

Le caractère bienfaisant , la piété filiale , la tendresse maternelle de madame Robinson , ont été démontrés dans les premières pages de cet ouvrage ; ses talens , la fécondité de son imagi-

nation brillante, le pouvoir de son esprit, sont développés dans ses productions nombreuses qui enrichissent maintenant la littérature, et dont personne encore n'a osé contester l'énergie et l'élégance.

Ses manières engageantes, intéressantes, la faisaient aimer de tous ceux qui la voyaient ; la vivacité, le brillant de son esprit, les saillies vives de son imagination étaient plus remarquables encore par la bonté et la délicatesse qui les embellissaient, que par les autres qualités qui la rendaient encore chère à tous ceux qui avaient près d'elle le doux titre de parent.

Quoique dès son bas âge elle eût été habituée à la compagnie des grands, et qu'elle leur rendit avec un plaisir toujours nouveau, l'hommage dû à leur rang et à leurs qualités, ce que les institutions sociales rendent même indispensable, elle avait cependant une déférence, une considération particulière pour ceux que le mérite, les sciences, les talens distinguaient spécialement, et auxquels elle se fit même un agréable devoir d'offrir l'hommage flatteur de sa plume éloquente.

Elle aimait à partager avec quelques-uns des amis des muses, encore plus infortunés qu'elle, l'abondance que lui procurait la fécondité de son génie, aux inspirations duquel elle cédait

avec délices, afin de procurer aux malheureux des secours qu'elle accompagnait toujours secrètement des sensations trop fréquentes dont sa sensibilité la rendait victime.

Le poëme composé en l'honneur de son père est un témoignage éloquent de l'affection qu'elle a toujours eue pour ses augustes parens ; il se trouve dans le recueil de ses poésies.

Les productions de madame Robinson sont nombreuses, tant en vers qu'en prose, et prouvent les différens genres de mérite qu'elle possède à un degré étonnant.

On appela madame Robinson la Sapho anglaise ; mais elle surpassa cette dixième muse par l'élégance de ses traits, la sensibilité de sa touche et les images poétiques qui fourmillent en tous ses ouvrages : ses productions le cèdent à peine à celles de la muse lesbienne, en chasteté, en sentimens et en choix d'expressions. Elle doit sans doute obtenir la palme, si elle entre en lutte, tenant à la main cet admirable poëme intitulé : *Ainsi va le monde*, dans lequel madame Robinson déploya à la fois les talens de M. Merris, la dignité qui lui était particulière, la grâce, l'intrépidité de ce champion de la liberté.

Quoique ce poëme eût été composé très-rapidement, on n'y découvre aucune expression

lâche, oisive ni contraire au bon goût ; les savans qui en firent la critique , le louent pour la régularité de ses rimes , la justesse des idées , la fécondité d'imagination , qui brillent à chaque ligne.

Il serait difficile d'extraire les beautés qui brillent dans les ouvrages nombreux de cet auteur intéressant , surtout dans ses productions poétiques ; il est beaucoup plus simple de se convaincre soi-même de cette vérité , en se procurant le ravissant plaisir de lire ces ouvrages inimitables. Il serait inutile d'en dire davantage sur ce sujet à ces amateurs du bon goût qui aiment à le glaner où il se trouve si épars , et qui seront sans doute flattés , et le chercheront même avec empressement dans les ouvrages où ils le rencontreront à chaque page. Ceux que ces qualités ne gagneraient pas comme lecteurs à la femme intéressante qui vient de nous entretenir , prouveraient de plus en plus que tous les hommes ne sont pas dignes d'être placés sur la liste de ceux qui apprécient une science qui de toutes est la plus attachante , et la plus vaste.

NOUVEAUTÉS

Qui se trouvent chez le même Libraire.

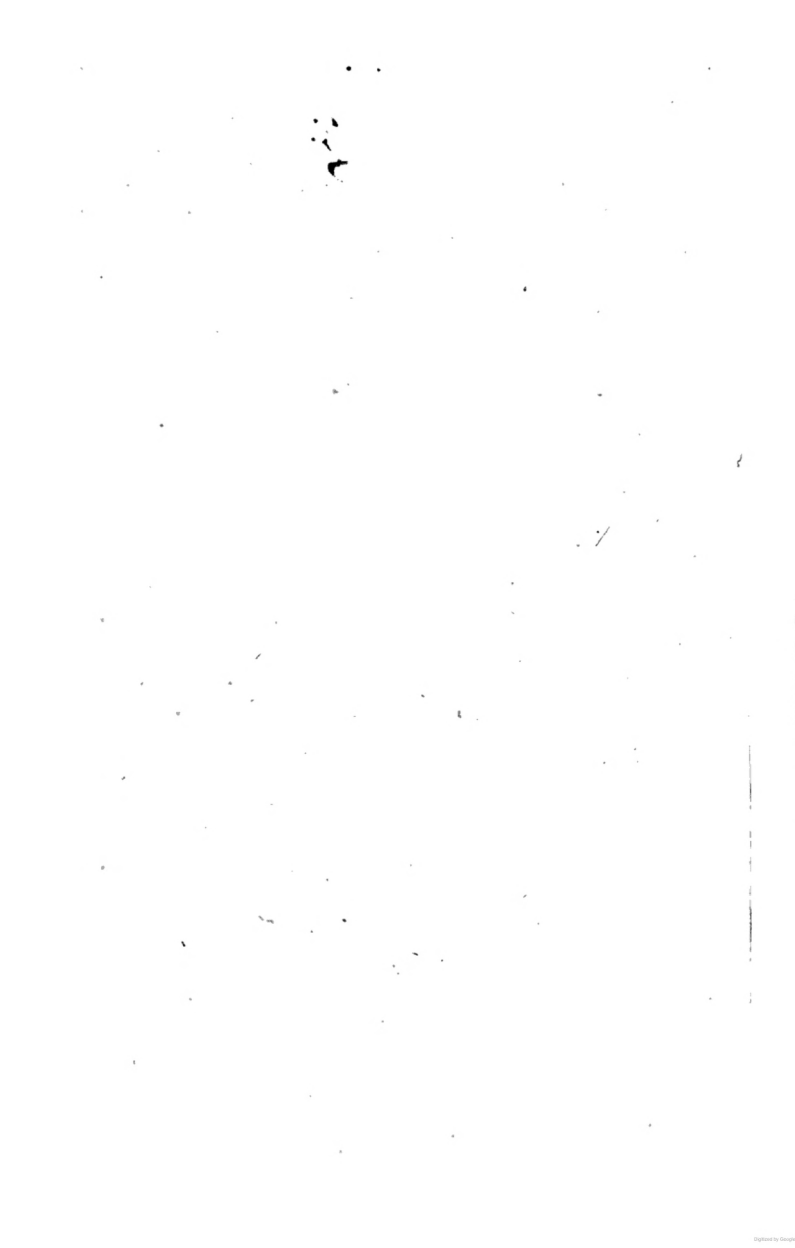
- ADELINÉ** de Solignac, ou les Amans du Prieuré, 2 vol. in-12. 5 l.
Albert, ou le Désert de Strathnavern, de mistress Helm, auteur de Louisa ou la Chaumière, des Promenades instructives, avec romances et musique gravée, trad. de l'anglais par le cit. Lefebvre, seconde édit., 3 vol. in-12. 5 l.
Alexandre et Séraphine, histoire qui n'est pas incroyable, 2 v. in-12. 3 l.
Améline et Florello, histoire portugaise, par Charles Cisséy, 3 vol. in-12, fig. 5 l.
Amour, Nature et Sentiment, ou Edouard Fitzgerald, traduit de l'anglais, 2 v. in-12, fig. 3 l.
Amours (les) et les Exploits de Frère Diable, général de l'armée du cardinal Ruffo, 1 vol. in-18. 1 l.
Angélique et Jeanneton, par Pigault, 2 v. in-12. 5 l.
Angélique Saint-Eugène, ou la Fille Echangée, 1 vol. in-12. 1 l. 10 s.
Antoine et Jeannette, ou les Enfans abandonnés, par l'auteur de Maria, ou la Fille de l'Infortune, 2 vol. in-12. 3 l.
 — Le même, 3 vol in-18. 2 l.
Après-Soupé (les) d'Alexandrie, ou les Soirées des Dames françaises à la suite de l'armée d'Orient, 2 vol. in-12. 3 l.

- Arabella, ou le Don-Quichotte femelle, traduit
de l'anglais, 2 vol. in-12. 5 l.
- Aurélia, ou l'Enfant de l'Infortuné, 1 v. in-18. 15 s.
- Aurora, ou l'Amante mystérieuse, trad. de l'all.
2 vol. in-12. 3 l.
- Bagatelles (les) poétiques, ou Recueil de Fables
nouvelles, Chansons et Poésies diverses, 1 vol.
in-8°. 2 l.
- Barons de Felsheim, par Pigault-Lebrun, 4 vol.
in-12. 6 l.
- Betzy, ou l'Amour comme il est, 1 v. in-12. 1 l. 10 s.
- Bibliothèque des Villages, à l'usage des enfans,
1 vol. in-18. 15 s.
- Brassman, ou le Père inexorable, roman français,
par Dampmartin, 4 v. in-12, fig. 6 l.
- Cent vingt jours (les), ou les Quatre Nouvell.,
par Pigault-Lebrun, 4 v. in-12. 6 l.
- Charles et Henriette, ou le Château d'Apenflur,
trad. de l'all. par Pincepré, 2 v. in-12, fig. 3 l.
- Château de Duncan, ou l'Homme invisible, ro-
man français, 5 v. in-12. 3 l.
- Château de Saint-Hilaire, ou le Frère et la Sœur
devenus époux, par Sophie Lée, 2 v. in-12. 5 l.
- Comte (le) de Valmont, ou les Egaremens de la
raison, 11^e. édit. 6 vol. in-12. 15 l.
- Conscrit (le), ou les Billets de Logement, par H.
Lemaire, auteur de la Pauvre Rentière, 1 v.
in-12, fig. 3 l.
- Dangers (les) d'un Mariage forcé, 2 vol. in-18.
1 l. 10 s.
- Deux Insulaires, ou Histoire de M. de Fayel et de
M^e. Foulci, anecd. récente, 2 v. in-12, fig. 3 l.
- Deux (les) Emilie, ou Aventures du duc et de la
duchesse d'Aberden, traduit de l'anglais, par
Mathieu Christophe, 2 v. in-12, fig. 5 l.

- Edgard, ou le Pouvoir du Remords, par Sichelmore, trad. de l'angl., 2 v. in-12, fig. 5 l.
- Elise, par l'auteur du Journal de Lolotte, 2 vol. in-12. 3 l.
- Emanuella, ou la Découverte prématurée, 1 v. in-12. 1 l. 10 s.
- Enfant de Famille, par Rousseau, roman français, 1 v. in-12. 2 l.
- Ermina, ou la Montagne de Cheviot, traduit de l'anglais, 3 vol. in-12. 4 l.
- Esprit (l') des Ana, ou De tout un peu, par Saint-Sauveur, 2 v. in-12. 4 l.
- Eugénie et Rosalbe, ou les Suites de l'Inconséquence, par madame Johannet, 2 v. in-12, fig. 2 l. 10 s.
- Euphémie, ou les Suites du Siège de Lyon, par l'auteur d'Yllirine, 4 v. in-12. 6 l.
- Femme (la) Grenadier, anecd. franç., par l'aut. du Danger de la Coquetterie, etc. 1 vol. in-12. 1 l. 10 s.
- Folie (la) Espagnole, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12, fig. 6 l.
- Frédéric Latimer, ou Histoire d'un jeune homme à la mode, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12, fig. 5 l.
- Helena, ou la Beauté nuisible, roman traduit de l'anglais, 1 vol. in-12. 1 l. 10 s.
- Histoire du général Pichegru, 1 vol. in-12. 2 l.
- Histoire des généraux Desaix et Kléber, in-12, leurs portraits. 2 l.
- Histoire du général Moreau, jusqu'à la paix de Lunéville, 1 v. in-12. 2 l.
- Histoire de Bonaparte, premier Consul, depuis sa naissance jusqu'au traité de Lunéville, 2 vol. in-12, portrait. 5 l.

- Jeannette et Guillaume , ou l'Amour éprouvé ,
 trad. de l'allemand de Kotzbue , par Duperche ,
 3 vol. in-12. 5 l.
 Le Père et la Fille , conte moral , traduit de
 l'angl. de mistriss Opie , 1 v. in-12 , fig. 1 l. 16 s.
 Les Parvenus du jour , ou la Famille Barter ,
 trad. de l'angl. par Pincepré , 4 v. in-12 , fig. 6 l.
 Les Mœurs du Temps , ou Mémoires de Rosalie
 Terval , par l'auteur de l'Enfant de trente-six
 Pères , 4 vol. in-12 , fig. 7 l. 10 s.
 Mécicerte et Zirphile , suivie des Sœurs Rivaies ,
 2 vol. in-12 , fig. 3 l.
 Mémoires de miss Sydney Bidulph , extraits de
 de son journal , par Richardson , 6 vol. in-18 ,
 avec le portrait de Richardson. 4 l. 10 s.
 Moins vrai que vraisemblable , ou la Forêt de
 Cercottes , 2 vol. in-12 , fig. 5 l.
 Nouveaux Contes moraux de Marmontel , 10 v.
 in-18. 10 l.
 Œuvres complètes de Henri Fielding , contenant
 Amélie Booth , Tom-Jones , Rodrick Random ,
 Joseph Andrews , David Simple , Jonathan
 Wild , Voyage de Julien , 3^e. édit. 25 v. in-18 ,
 fig. 15 l.
 Ophélia , ou la Jeune Orpheline , par miss Fiel-
 ding , 2^e. édit. , 2 vol. in-18 , fig. 1 l. 10 s.
 Orphana , ou l'Enfant du Hameau , par l'auteur
 d'Yllirine , 2 vol. in-12. 5 l.
 Parvenu (le) du jour , ou la Caricature physique
 et morale , 1 vol. in-12 , fig. 1 l. 10 s.
-





148.

H.

S.

